



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

E

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

E

EADMER ou **EDMER**, Anglois de naissance, d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry, devint l'ami & le confident de S. Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat; car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. On a de lui : I. Une *Vie de S. Anselme*, divisée en 2 livres. On la trouve dans les éditions des *Œuvres de S. Anselme*, ainsi que dans Surius & Bollandus. II. *L'Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire, de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Eglise Britannique, depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122; elle est divisée en 6 livres. Le P. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden. III. *Le Livre de l'Excellence de la Sainte Vierge*. IV. *Le Traité des quatre Vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance), qui ont été dans Marie. V. *Le Traité de la Béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avoit entendu dire à S. Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel. VI. *Le Traité des Similitudes*. Le fonds en est aussi de S. Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples, qu'on croit être Eadmer. VII. *Les Vies de plusieurs Saints*

d'Angleterre. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés (voy. Wharton, *préf. in t. 2, Angl. sacr.*). Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre & l'exactitude; le style en est facile & naturel (voyez Ceillier, *tom. 21, pag. 349*). — Il ne faut pas le confondre avec EADMER ou Ealmer, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des *Lettres*, des *Homélie*s, & cinq livres d'*Exercices spirituels* (voyez Fabricius, *Bibliot. latin, t. 2, pag. 214*).

EAQUE, (Eacus) fils de Jupiter & d'Egine, régna dans l'isle d'Enone, à laquelle il donna le nom de sa mere. La peste ayant dépeuplé son pays, il obtint de son pere que les fourmis seroient changées en habitans, qu'on nomma Myrmidons. Son intégrité & sa prudence le rendirent si recommandable, que Pluton l'associa à Minos & à Rhadamante pour juger les morts.

EBBON, né d'une famille obscure, devint frere de lait & condisciple de Louis le Débonnaire, qui le fit son bibliothécaire, & le plaça sur le siege de Rheims. Ebbon conçut le dessein de travailler à la conversion des peuples du Nord, & fit approuver sa résolution du pape Pascal, qui le nomma son légat. Sa mission ayant été infructueuse, il revint en France,

& se mit à la tête des factieux qui déposèrent Louis le Débonnaire, il fut lui-même au concile de Thionville en 835, & y condamna sa conduite envers l'empereur. Il fut rétabli sur son siège par le crédit de Lothaire : mais ayant été cité au concile de Paris l'an 847, & ayant refusé d'y comparoître, il encourut l'indignation de ce prince, & fut obligé de se retirer auprès de Louis, roi de Bavière, qui lui donna l'évêché de Hildesheim, où il mourut l'an 851. C'étoit un prélat difficile à définir par ses qualités opposées. Il fut successivement courtisan assidu, missionnaire zélé, & enfin chef de parti.

EBED-JESU, auteur de plusieurs ouvrages en syriaque, est le même qu'ABDISSI. Voyez cet article.

EBERMANN, (Vite) Jésuite, né à Rentweisdorff, dans l'évêché de Bamberg, en 1597, enseigna avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie à Mayence & à Wurtzbourg, fut recteur du séminaire de Fulde, & mourut à Mayence le 8 avril 1675. Il a publié *Bellarmini controversia vindicata*, Wurtzbourg, 1661, in-4°. Il y montre que la manière des hérétiques en répondant à Bellarmin, est de tronquer les preuves de ce célèbre controversiste, & d'isoler des propositions pour pouvoir les combattre avec une espèce d'avantage. Ebermann a encore publié d'excellens ouvrages de controverse contre Georges Calixte, Herman Coringius, Jean Musæus, professeur d'Iene, &c.

EBERTUS, (Théodore) professeur à Francfort-sur-l'O-

der, dans le dix-septième siècle, s'est fait un nom par ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Chronologia sanctioris Linguae Doctorum*. II. *Elogia Jurisconsultorum & Politicorum centum illustrium, qui sanctam Hebraeam Linguam propagarunt*; Leipzig, 1628, in-8°. III. *Poëtica Hebraica*, ibid., 1628, in-8°. Ces livres renferment beaucoup de choses savantes & peu agréables, excepté pour les Hébraïens.

EBEYS, foudan d'Égypte, tua en 1156 le calife son maître, qui se reposoit sur ce perfide du gouvernement de son royaume. Le meurtrier se saisit de ses trésors, en répandit une partie dans le palais, pour amuser les peuples, pendant qu'il se fau-voit l'épée à la main. Les Hospitaliers & les Templiers l'ayant arrêté sur le chemin de Damas, & l'ayant mis à mort, partagerent entr'eux ses trésors & les prisonniers.

EBION, philosophe Stoïcien, disciple de Cerinthe, & auteur de la secte des *Ebionites*, commença à débiter ses rêveries vers l'an 72 de J. C. Il soutenoit que le Sauveur étoit un pur homme, né par le concours ordinaire des deux sexes. Il ajoutoit que Dieu avoit donné l'empire de ce monde au diable, & celui du monde futur au CHRIST. Ses disciples mêloient les préceptes de la Religion Chrétienne avec le Judaïsme. Ils observoient également le samedi & le dimanche. Ils célébroient tous les ans leurs mystères avec du pain azyme. Ils se baignoient tous les jours comme les Juifs, & révéroient Jérusalem comme la maison de Dieu. Ces hérétiques ne con-

noissoient point d'autre Evangile que celui de S. Matthieu, qu'ils avoient en hébreu, mais corrompu & mutilé. Ils rejetoient le reste du Nouveau-Testament, & sur-tout les Epîtres de S. Paul, regardant cet Apôtre comme un apostat de la loi. Ils honoroient les anciens patriarches, mais ils méprisoient les prophetes. La vie des premiers Ebionites fut, dit-on, assez sage, celle des derniers fort déréglée. Ceux-ci permettoient la dissolution du mariage & la pluralité des femmes. Quoique juifs opiniâtres, les Ebionites reconnoissoient J. C. pour le Messie : ils voyoient donc en lui les principaux caracteres, sous lesquels il avoit été annoncé par les prophetes. On ne les accuse point d'avoir révoqué en doute les miracles de J. C., ni sa mort ni sa résurrection. S. Epiphane atteste, au contraire, qu'ils admettoient tous ces faits essentiels. Ils étoient cependant nés dans la Judée, avant la destruction de Jérusalem : plusieurs avoient été sur le lieu où ces faits s'étoient passés; ils avoient eu la facilité de les vérifier.

EBROIN, maire du palais de Clotaire III & de Thierry I, homme ambitieux, fier, entreprenant, parvint à ce poste par ses intrigues & par son hypocrisie. Les espérances que ses vertus apparentes avoient données, se démentirent bientôt. Demeuré seul maître, par la retraite de la reine Batilde, il ne contraignit plus son orgueil, son avarice, sa perfidie. Il ravissoit les biens, il ôtoit les charges : il chassoit les grands qui étoient à la cour, & dé-

fendoit aux autres d'y venir sans sa permission. Après la mort de Clotaire en 670, il mit Thierry sur le trône; mais la haine que les seigneurs avoient pour le ministre, rejaillit sur le roi. Ils donnerent la couronne à Childeric II, firent tondre Thierry & Ebroin, & les enfermerent dans des monasteres. On eût fait mourir Ebroin sans la puissante médiation de S. Léger, qui ne se souvint plus de l'inimitié, qu'il ne s'étoit attirée de la part de ce méchant homme qu'en blâmant ses injustices. Childeric étant mort en 673, Thierry fut replacé sur le trône, & prit Leudese pour maire du palais. Ebroin s'étant échappé de son monastere, fit assassiner Leudese, supposa un Clovis, qu'il disoit être fils de Clotaire III, força les peuples de lui prêter serment de fidélité, & ravagea les terres de ceux qui lui résisterent. La ville d'Autun fut assiégée. L'évêque Léger eut les yeux crevés par ordre d'Ebroin, à qui il avoit sauvé la vie, & fut mis dans un monastere. Ebroin contraignit ensuite, les armes à la main, Thierry à le recevoir de nouveau pour son maire du palais. Il gagna les grands de Neustrie & de Bourgogne, & renvoya son faux Clovis, dont il n'avoit plus besoin. Sa tyrannie n'eut plus de bornes; tous les gens de bien en furent les victimes. Enfin un seigneur nommé Hermanfroi, qu'il menaçoit de la mort après l'avoir dépouillé de ses biens, tua le tyran en 681, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Ce fut sous

ce ministre que commença l'usage ou plutôt le monstrueux abus de donner, à titre de précaire, les biens ecclésiastiques à des seigneurs laïques, sous l'obligation du service militaire.

ECCARD, (Jean-Georges d') né en 1674 à Duingen, dans le duché de Brunswick, fut ami de Leibnitz. Il devint, par le crédit de cet homme célèbre, professeur en histoire à Helmstadt. Après la mort de ce philosophe, il eut une chaire à Hanovre; mais les dettes qu'il contracta dans ce nouveau séjour, l'obligerent de le quitter en 1723. L'année d'après, il embrassa la Religion Catholique à Cologne, & se retira à Wurtzbourg. Il y remplit avec distinction les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste & de bibliothécaire. Il y mourut en 1750, à 60 ans, après avoir été ennobli par l'empereur. On doit à Eccard : I. *Corpus Historicum medii ævi, a temporibus Caroli Magni Imperatoris ad finem sæculi xv*, Leipfick, 1723, 2 vol. in-fol. « Cette collection qui vient, dit l'abbé Lenglet, d'un des plus habiles & des plus honnêtes hommes qu'il y ait dans l'empire, est très-curieuse & bien dirigée; chose rare dans les écrivains Allemands; & ce qui est encore plus rare, il ne répète point ce qui est dans les autres ». II. *Leges Francorum & Ripuariorum*, Leipfick, 1720, in-fol.: recueil non moins estimé que le précédent. III. *De origine Germanorum libri duo*, publiés à Gottingen en 1750, in-4°. par les soins de Sheridius. IV.

Historia studii etymologici Lingua Germanica, &c., in-8°. estimé. V. *Origines Austriacæ*, Leipfick, 1721, in-fol. Ce savant a abandonné les anciennes idées sur l'origine de la maison d'Autriche; il s'est attaché à prouver que les maisons de Lorraine & d'Autriche viennent de la même souche. VI. *De rebus Franciæ orientalis & episcopatus Wirceburgensis, in quibus regum & imperatorum Franciæ, Germaniæque gesta exponuntur*; Wurtzbourg, 1729, 2 vol. in-fol. VII. *Animadversiones historicae & criticae in Schannati Diocesim & Hierarchiam Fuldensem*, 1727, in-fol. VIII. *Historia genealogica principum Saxoniae superioris*, Leipfick, 1722, in-fol., &c.

ECHELLENSIS, (Abraham) savant Maronite, professeur des langues syriaque & arabe au college royal à Paris, où le célèbre le Jay l'avoit appelé. Cet homme illustre lui donnoit par an 600 écus d'or, pour présider à l'impression de sa grande Bible Polyglotte. La congrégation de propagandâ fide l'agréa, vers l'an 1636, aux traducteurs de la Bible en arabe. Echellensis passa de Paris à Rome, après avoir obtenu en cette ville une chaire des langues orientales. Il y mourut en 1664. Ce savant étoit profondément versé dans la connoissance des livres écrits en syriaque & en arabe; & quoiqu'il ait eu des supérieurs dans la connoissance de ces deux langues, il faut avouer qu'il les possédoit très-bien. On a de lui : I. *La Traduction de l'arabe en latin des v, vi & vii livres des Coniques* d'Apollo-

nus. Ce fut par ordre du grand-duc Ferdinand II, qu'il entreprit cet ouvrage, dans lequel il fut aidé par Jean-Alfonse Borelli, mathématicien célèbre, qui l'orna de commentaires. Cette version fut imprimée à Florence avec le livre d'Archimede, *De assumptis*, en 1661, in-fol. II. *Institutio Linguae Syriacae*, Rome, 1628, in-12. III. *Synopsis philosophiae Orientalium*, Paris, 1641, in-4°. IV. *Verſio Durrahmani de medicis virtutibus animalium, plantarum & gommarum*, Paris, 1647, in-8°. V. Des Ouvrages de controverse contre les Protestans, imprimés à Rome. VI. *Eutichius vindicatus*, contre Selden, & contre Hottinger, auteur d'une Histoire Orientale; 1661, in-4°. VII. Des Remarques sur le Catalogue des Ecrivains Chaldéens, composé par Ebed-Jesu, & publié à Rome en 1653. Elles sont précieuses aux amateurs de la littérature orientale. VIII. Une édition des Œuvres de S. Antoine, abbé. IX. *Concordia nationum Christianarum Orientalium in fidei catholicae dogmatibus*, Mayence, 1655. Il tâche de concilier les sentimens des Orientaux avec ceux de l'Eglise Romaine, & il y réussit ordinairement très-bien. Léon Allatius a travaillé de concert avec Echellensis à cet ouvrage.

ECEBOLE, sophiste de Constantinople, maître de rhétorique de l'empereur Julien, fut toujours de la religion du souverain. Sous Constance, il se mit à la mode, par ses invectives contre les dieux des Païens; il déclama depuis pour les mêmes dieux, sous Julien

son disciple. A la première nouvelle de la mort de ce prince, il joua le rôle de pénitent. Enfin il mourut, sans reconnoître d'autre religion que l'intérêt présent: digne maître du prince hypocrite & apostat, qui sous les mêmes rapports fut très-digne disciple.

ECELIN, voyez EZZELIN.

ECHARD, (Jacques) Dominicain, né à Rouen en 1644, mourut à Paris en 1724. Il contribua à illustrer son ordre, par la *Bibliothèque des Ecrivains* qu'il a produits; 2 vol. in-fol. à Paris, le 1er, en 1719, le 2e, en 1721. Le P. Quetif avoit travaillé avant lui à cet ouvrage; mais il en avoit à peine fait un quart. Cette Bibliothèque est fort estimée par tous les bibliographes. On y prend une idée juste de la vie & des ouvrages des écrivains Dominicains, de leurs différentes éditions, & des bibliothèques où on les garde en manuscrit. Tout est appuyé sur de bonnes preuves. L'auteur donne le titre de grands-hommes à des personnages très-médiocres; mais l'exagération est le défaut de tous les ouvrages de ce genre. Le P. Echard avoit toutes les qualités d'un savant vertueux.

ECHARD, (Laurent) historien Anglois, né à Bassam dans le comté de Suffolk, exerça successivement le patronat dans diverses églises. Sa santé étoit fort foible. Les eaux de Scarborough lui ayant été ordonnées pour la rétablir, il résolut de s'y transporter; mais il mourut en chemin à Lincoln, en 1730. Il étoit membre de la société des Antiquaires de Londres. Ses ouvrages, tous écrits

en anglois, sont : I. *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I*, Londres, 1707, 1718, 33 vol. in-fol.; très-estimée en Angleterre. II. *Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la translation de l'empire par Constantin*; traduite en françois par Daniel de la Roque; revue pour le style, corrigée & publiée par l'abbé des Fontaines, Paris, 1728 & 1729, 6 vol. in-12. Cet abrégé n'est pas sans défaut; mais la disette de bons ouvrages en ce genre lui a donné beaucoup de cours en France & en Angleterre. L'auteur y a transporté les principaux traits de l'Histoire Romaine. Il y a fait entrer aussi de petites digressions sur les principaux écrivains de Rome, qu'il peint avec plus de vérité que de finesse. L'abbé Guyon a donné une *Continuation* de cette Histoire, en 10 vol. in-12. Les faits y sont arrangés avec ordre; la narration est simple & naturelle, le style assez pur. Cette Histoire a été réimprimée en Hollande & à Avignon, en 12 vol. in-12. L'ouvrage d'Echard fit connoître son auteur au ministère d'Angleterre, qui l'employa dans plusieurs affaires. III. *Histoire générale de l'Eglise avec des Tables chronologiques*, Londres, 1702, in-fol.; en anglois. Les ecclésiastiques d'Angleterre font autant de cas de cet abrégé, que les gens du monde en font de son Histoire Romaine. IV. *L'Interprete des Nouvellistes & des Liseurs de Gazettes*: ouvrage superficiel, qui donna à l'abbé Ladvocat l'idée de son *Dictionnaire géographique portatif*. Echard com-

posa aussi un *Dictionnaire historique*, qui n'est qu'un squelette décharné. V. *Traduction angloise des Comédies de Plaute & de Térence*, &c.

ECEMON, fils de Priam, & Chromius son frere, furent précipités de dessus leur char par Diomedé, qui, après les avoir tués, les dépouilla de leurs armes, & prit leurs chevaux.

ECHIDNA, monstre moitié femme & moitié serpent, fut mere du chien Cerbere, de l'Hydre de Lerne, de la Chimere, du Lion de Nemée & du Sphinx.

ECHIDNE, reine des Scythes, qu'Hercule épousa, & de laquelle il eut 3 enfans: Agathyrse, Gélon & Scythe, de qui l'on dit que sont sortis les rois de Scythie.

ECHINADES: c'étoient des nymphes qui furent métamorphosées en isles, pour n'avoir pas appelé Acheloüs à un sacrifice de 10 taureaux, auquel elles avoient invité tous les dieux des bois & des fleuves. Ces isles, situées près du golphe de Lépante, sont devenues fameuses dans ces derniers siècles, par la grande victoire navale remportée sur les Turcs par dom Jean d'Autriche.

ECHION, roi de Thebes. Ses deux filles se laisserent immoler, pour appaiser les dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces princesses. — Il y a eu un autre ECHION, qui fut un de ceux qui aiderent Cadmus à bâtir Thebes: & c'est de son nom

que les Thébains ont été appelés *Echionides*.

ECHIUS ou **ECKIUS**, (Jean) né en Souabel l'an 1486, professeur de théologie dans l'université d'Ingolstadt, signala son savoir & son zèle dans ses conférences contre Luther, Carlostad, Mélanchthon, &c. Il se trouva en 1538 à la diète d'Ausbourg, & en 1541 à la conférence de Ratisbonne, & brilla dans l'une & dans l'autre. Il joua le rôle principal dans toutes les disputes publiques des Catholiques avec les Luthériens. Il avoit de l'érudition, de la mémoire, de la facilité, de la pénétration, une logique précise & vigoureuse. Ce savant théologien mourut à Ingolstadt en 1543, à 57 ans. On a de lui : Deux *Traitéz sur le Sacrifice de la Messe*; un *Commentaire sur le Prophete Aggée*, 1638 in-8°; des *Homélies*, 4 vol. in-8°, & des *Ouvrages de controverse*. On conserve avec une sorte de respect dans le *Museum* du college d'Ingolstadt, la chaire où il étoit assis en donnant ses leçons.

ECHO, fille de l'Air & de la Terre. Cette nymphe habitoit les bords du fleuve Céphise. Junon la condamna à ne répéter que la dernière parole de ceux qui l'interrogeoient, parce qu'elle avoit parlé d'elle imprudemment, & qu'elle l'avoit amusée par des discours agréables, pendant que Jupiter étoit avec ses nymphes. Echo voulut se faire aimer de Narcisse; mais s'en voyant méprisée, elle se retira dans les grottes, dans les montagnes & dans les forêts, où elle sécha de douleur, & fut

métamorphosée en rocher.

ECKARD, voyez **ECCARD**.

ECKOUT, voyez **VANDEN**

ECKOUT (Gerbrant).

ECLUSE, (Charles de l') *Clusius*, né à Arras le 18 février 1525, parcourut une grande partie de l'Europe en herborisant. Il s'étoit fait une loi de ne se fier qu'à ses propres yeux pour les descriptions des plantes : aussi l'exacritude la plus scrupuleuse regne dans ses descriptions & dans ses figures. Les empereurs Maximilien II & Rodolphe II lui confièrent leur jardin des simples. Les assujettissemens de la vie de courtisan l'ayant dégoûté, il se retira à Francfort-sur-le-Mein : ensuite à Leyde, où il mourut en 1609, à 84 ans, professeur de botanique. Ses *Ouvrages* ont été recueillis en 3 vol in-fol. à Anvers 1601, 1605 & 1611, avec figures. Ils roulent sur la science qu'il avoit cultivée. Voy. **BELON**.

EDELINCK, (Gérard) naquit à Anvers en 1641. Il y apprit les premiers élémens du dessin & de la gravure; mais ce fut en France qu'il déploya tous ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver deux morceaux de la plus grande réputation, le tableau de la *Sainte-Famille* de Raphaël, & celui d'*Alexandre visitant la famille de Darius*, de le Brun. Edelinck se surpassa dans les estampes qu'il exécuta d'après ces chef-d'œuvres; les copies furent aussi applaudies que les originaux. On y admire, comme dans toutes ses autres productions, une netteté de burin, une fonte & une couleur imita-

bles. Il a réussi également dans les Portraits qu'il a faits de la plupart des hommes illustres de son siècle. Cet excellent artiste mourut en 1707, dans l'hôtel royal des Gobelins, où il avoit un logement, avec le titre de graveur ordinaire du roi, & de conseiller dans l'académie royale de peinture.

EDER, (Georges) né à Freisingen, se fit un nom vers la fin du 16e. siècle par son habileté dans la jurisprudence. Il fut honoré par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II & Rodolphe II, de la charge de leur conseiller; & laissa plusieurs écrits sur le droit, dont le meilleur est son *Æconomia Bibliorum, seu Partitionum Biblicarum libri quatuor*, in-fol.

EDGAR, roi d'Angleterre, dit le *Pacifique*, fils d'Edmond, succéda à son frere Eduin en 959. Il vainquit les Ecoffois, imposa à la province de Galles un tribut annuel d'un certain nombre de têtes de loups, pour dépeupler l'isle de ces animaux carnaciers. Il subjuga une partie de l'Irlande, polica ses états, contribua à la réforme des mœurs des ecclésiastiques, & mourut en 975, après un regne de 16 ans. Quelques auteurs l'appellent *l'amour & les délices des Anglois*. Sa modération lui mérita le surnom de *Pacifique*, & son courage égala son amour de la paix. Sa vertu ne fut point exempte de foiblesse; mais la pénitence qu'il en fit, répara bien le scandale qu'il avoit donné. « Ce prince, dit Fleury, » étant allé à un monastere de » filles, situé à Vilton, fut » épris de la beauté d'une per- » sonne noble qui y étoit éle-

» vée parmi les religieuses ; » sans avoir reçu le voile, & » l'enleva... L'archevêque de » Cantorbery, S. Dunstan, vint » trouver le roi, qui s'avança » à son ordinaire, lui tendant » la main pour le faire asseoir » sur son trône. L'archevêque » retira sa main & lui dit : » *Vous osez toucher la main qui » immole le Fils de la Vierge, » avec votre main impure, après » avoir enlevé à Dieu une » Vierge qui lui étoit destinée.. » Je ne veux pas être ami d'un » ennemi de J. C.* Le roi se jeta » aux pieds du prélat, qui » l'ayant disposé à toute satisf- » faction, lui imposa une péni- » tence de 7 ans, pendant les- » quels il ne porteroit point la » couronne, il jeûneroit deux » jours de la semaine, & feroit » de grandes aumônes. Le roi » accomplit exactement sa pé- » nitence; après les 7 ans, il as- » sembla les seigneurs, les évê- » ques & les abbés de ses états, » & en leur présence S. Dun- » stan lui remit la couronne sur » la tête avec une alégresse pu- » blique. C'étoit l'an 973 ». On » trouve dans la *Collection des » Conciles* plusieurs loix qui font » honneur à la sagesse de son gou- » vernement. — Il ne faut pas » le confondre avec EDGAR, roi » d'Ecosse, fils de Ste Margue- » rite & neveu d'Edgar, dont » il est parlé dans l'article sui- » vant.

EDGAR, légitime héritier du royaume des Anglois, fut obligé par Guillaume le Conquerant de chercher son salut dans la fuite. Il échoua en Irlande, avec sa mere Agathe, & ses sœurs Marguerite & Christine. Marguerite fut ma-

riée au roi Malcolm, dont elle eut six fils & deux filles. Trois de ses fils, Edgar, Alexandre & David furent rois. Voyez MARGUERITE.

EDISSA, voyez ESTHER.

EDMER, voyez EADMER.

EDMOND ou EDME, (S.) naquit au bourg d'Abendon, d'un pere qui entra dans le cloître & d'une mere qui vécut saintement dans le monde. Il fit ses études à Paris, & y enseigna ensuite les mathématiques & les belles-lettres. Son nom ayant pénétré jusqu'à Rome, le pape Innocent III lui donna ordre de prêcher la croisade. Le pape Grégoire voulant récompenser le zèle avec lequel il remplit cette fonction, le désigna pour remplir le siege de Cantorbery, vaquant depuis long-tems. Le chapitre l'élut d'une voix unanime, & l'élection fut confirmée par le souverain pontife; mais on eut beaucoup de peine à faire consentir Edme à accepter l'épiscopat. L'autorité de l'évêque de Salisbury ayant vaincu sa résistance, il fut sacré le 2 avril 1234. Il continua toujours son premier genre de vie, sans craindre de s'exposer à la censure de quelques évêques qui n'étoient pas animés comme lui, de l'esprit de Dieu. « Sa » principale occupation, dit un » historien, étoit de connoître » les besoins spirituels & corporels de son troupeau, afin » de pourvoir aux uns & aux » autres. Il avoit un soin particulier des jeunes filles qui » n'avoient point de ressources; » & pour les mettre plus sûrement à l'abri du danger, » il leur procuroit un établis-

» sement. Il faisoit une guerre » déclarée aux vices, il maintenoit la discipline avec une » vigueur vraiment apostolique; il veilloit sur ses officiers de justice, pour qu'ils » remplissent avec intégrité les » fonctions de leurs charges, » & qu'ils n'abusassent pas de leur autorité pour opprimer les foibles ». Le zèle qu'il employa à la réforme de son clergé, lui attira des ennemis dans le chapitre même de son église. Eprouvant tous les jours des contradictions, il ne voulut point paroître conniver à des abus qu'il ne pouvoit réprimer, il passa secrètement en France, & mourut à Soissy, le 16 novembre 1242, ayant été huit ans archevêque de Cantorbery. Le pape Innocent IV canonisa S. Edmond en 1247. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Speculum Ecclesie*, dans la Bibliothèque des Peres.

EDMOND, (S.) roi des Anglois orientaux, fut illustre par sa piété, qui le fit mettre dans le catalogue des Saints. Ce prince, ayant en 870 voulu livrer bataille aux Danois, fut vaincu & contraint de prendre la fuite. Il crut pouvoir se cacher dans une église; mais ayant été découvert, il fut mené à Ivar, chef des Danois, qui étoit à Helisdon. Le vainqueur lui offrit d'abord de lui laisser son royaume, pourvu qu'il le reconnût pour son souverain, & lui payât un tribut. Edmond ayant refusé ce parti, Ivar le fit attacher à un arbre, & percer d'une infinité de fleches: après quoi il lui fit couper la tête. Le chef d'Ed-

mond ayant été trouvé quelque tems après, fut enterré avec le corps à Saint-Edmonbourg, ville qui a reçu son nom de ce roi. Les historiens du tems en font l'éloge le plus complet. Ils relevent sur-tout sa piété, sa douceur & son humilité. Les rois d'Angleterre l'honoroiént comme leur principal patron, & le confideroient comme un modele accompli de toutes les vertus royales.

EDMOND I, roi d'Angleterre, fils d'Edouard le Vieux, monta sur le trône l'an 940. Il soumit le Northumberland, mit l'ordre dans son royaume, & donna de grands privileges aux églises. Il fut assassiné l'an 946, par un voleur qu'il avoit arrêté dans ses appartemens, & emporta avec lui les regrets de ses sujets.

EDMOND II, dit *Côte-de-Fer*, roi des Anglois après son pere Ethelred, commença de régner en 1016. Le royaume étoit alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Gloucester & de Bristol, & mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de devant Londres qu'il assiégeoit, & gagna deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le tems de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres & fut défait en plusieurs rencontres. La mort de tant de bons sujets le toucha. Pour les épargner, ou pour ne plus se commettre à leur courage, il fit un défi à Canut, qui accepta ce parti. Ces rois se battirent avec

chaleur & à forces égales. Ils terminèrent leurs différends, en partageant le royaume. Quelque tems après, Edric, surnommé Stréon, corrompit deux valets-de-chambre d'Edmond, qui lui passerent un croc de fer au fondement, dans le tems qu'il étoit pressé de quelque nécessité naturelle, & porterent sa tête à Canut. Cela arriva l'an 1019.

EDMOND PLANTAGENET, de Woodstock, comte de Kent, étoit un fils cadet du roi d'Angleterre Edouard I. Le roi Edouard II, son frere aîné, l'envoya l'an 1324 en France, pour y défendre contre Charles IV les pays qui appartenoient à l'Angleterre; mais il ne fut pas heureux dans cette expédition. Il soutint le parti de ceux qui déposerent Edouard II son frere, pour mettre son fils Edouard III sur le trône. Il se chargea du gouvernement du royaume, avec onze autres seigneurs, pendant la minorité de son neveu; mais il s'aperçut bientôt que la mere du jeune roi, de concert avec son amant Roger Mortimer, ne lui en laissoit que le seul titre. Il travailla dès-lors à faire remonter sur le trône son frere. Cette tentative ne lui réussit pas: la reine fit si bien, que dans un parlement tenu à Winchester, il fut condamné à mort. On le conduisit sur l'échafaud; mais l'exécuteur s'étant évadé, il y demeura depuis avant midi jusqu'au soir, sans qu'on pût trouver un homme qui voulût faire l'office de bourreau. Enfin vers le soir, un garde de la maréchaussée se chargea de cette triste exécution. Ainsi mou-

rut ce prince, à l'âge de 28 ans.

EDMOND, (Thomas) Anglois, né en 1563, joua un rôle dans les affaires politiques sous les regnes d'Elisabeth, de Jacques I & de Charles I. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France & dans les Pays-Bas, & mourut en 1639. On a publié : I. *Ses Négociations*, Londres, 1749, in-8°. II. *Lettres sur les affaires d'état*, Londres, 1725, 3 vol. in-8°.

EDOUARD le *Vieux*, roi d'Angleterre, succéda à son pere Alfred l'an 900. Il défit Constantin, roi d'Écosse, vainquit les Bretons du pays de Galles, & remporta deux victoires sur les Danois. Il fit ensuite ériger cinq évêchés, fonda l'université de Cambridge, protégea les savans, & mourut en 924.

EDOUARD le *Jeune*, (S.) né en 962 d'Edgard, roi d'Angleterre, parvint à la couronne dès l'âge de 13 ans en 975. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi. Quelques-uns s'y opposèrent. Enfin Elfride sa belle-mere, qui vouloit faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner en 978. Il étoit âgé de 15 ans. L'Église Romaine l'honore comme martyr, & en célèbre la mémoire le jour de sa mort, le 18 mars.

EDOUARD, (S.) dit le *Confesseur*, ou le *Débonnaire*, fils d'Ethelred II, fut rappelé en Angleterre après la mort de son frere Elfred, successeur de Canut II, mais assassiné à son entrée dans le royaume. Il étoit alors en Normandie, où les

incurSIONS des Danois l'avoient obligé de se retirer. Il fut couronné l'an 1042. Le comte Godwin, qui étoit allé le chercher en Normandie, lui donna sa fille en mariage, & gouverna sous son nom. Ce général remporta d'assez grands avantages sur les ennemis de l'état. Le roi laissa avilir le sceptre par sa foiblesse; il parut d'abord n'avoir apporté sur le trône que la piété, & une douceur qui lui faisoit dire qu'il eût mieux aimé passer ses jours dans une condition obscure & privée, que d'acheter une couronne par l'effusion du sang humain; mais dès qu'il fut instruit des vexations & des cruautés de Godwin, il confisqua les biens de ce ministre indigne de sa confiance, le déclara ennemi de l'état & gouverna par lui-même. Aucun roi ne termina plus heureusement les guerres qu'il eut à soutenir; dans les tems de paix, il s'appliqua à rendre son peuple heureux. Il fit un recueil des plus belles loix portées par ses prédécesseurs, & ordonna qu'elles fussent observées par tous ses sujets sans exception: ce qui leur fit donner le nom de *Loix communes*; elles furent constamment respectées par les Anglois, même dans les plus grandes révolutions. « On vit alors, dit un » auteur, ce que peut un roi » qui est véritablement le pere » de ses sujets. Tous ceux qui » approchoient de sa personne, » essayoient de régler leur conduite sur la sienne. On ne » connoissoit à sa cour, ni » l'ambition, ni l'amour des » richesses, ni aucune de ces passions qui malheureusement

» sont si communes parmi les
 » courtisans, & qui préparent
 » peu-à-peu la ruine des états.
 » Edouard paroïssoit unique-
 » ment occupé du soin de
 » rendre ses peuples heureux ;
 » il diminua le fardeau des
 » impôts, & chercha tous les
 » moyens de ne laisser personne
 » dans la souffrance. Comme
 » il n'avoit point de passions
 » à satisfaire, tous ses revenus
 » étoient employés à récom-
 » penser ceux qui le servoient
 » avec fidélité, à soulager les
 » pauvres, à doter les églises
 » & les monasteres. Il fit un
 » grand nombre de fondations,
 » dont le but étoit de faire
 » chanter à perpétuité les
 » louanges de Dieu. Mais les
 » divers établissemens qu'il fit,
 » ne furent jamais à charge au
 » peuple. Les revenus de son
 » domaine lui suffisoient pour
 » toutes les bonnes œuvres
 » qu'il entreprenoit. On ne
 » connoïssoit point alors les
 » taxes, ou l'on n'y avoit re-
 » cours qu'en tems de guerre,
 » & dans des nécessités très-
 » pressantes ». Les grands du
 » royaume s'imaginant qu'il avoit
 » épuisé ses finances par ses au-
 » mônes, leverent une somme
 » considérable sur leurs vassaux,
 » sans l'en prévenir, & la lui ap-
 » portèrent comme un don que
 » lui faisoient ses peuples pour
 » l'entretien des troupes, & pour
 » les autres frais occasionnés par
 » les dépenses publiques. Edouard
 » ayant appris ce qui s'étoit
 » passé, remercia ses sujets de
 » leur bonne volonté, & voulut
 » que l'on rendit l'argent à tous
 » ceux qui avoient contribué à
 » former la somme. Il laissa par
 » testament sa couronne à Guil-

laume *le Conquérant*, quoiqu'il
 ne fût pas son plus proche pa-
 rent: le prince Edgar, qui devoit
 naturellement lui succéder,
 avoit pris la fuite & s'étoit
 sauvé en Ecosse par la crainte de
 ce terrible concurrent. Edouard
 mourut le 5 janvier 1066,
 après un regne de 23 ans. Il fut
 canonisé par le pape Alexan-
 dre III.

EDOUARD I, (qu'on de-
 vroït nommer EDOUARD IV)
 roi d'Angleterre, naquit à Win-
 chester en 1240, du roi Henri
 III & d'Eléonore de Provence.
 Il se croïsa avec le roi S. Louis
 contre les Infideles. Il partageoit
 les travaux ingrats de cette
 expédition malheureuse, lors-
 que la mort du roi son pere le
 rappella en Europe l'an 1272.
 Au retour de l'Asie, il débar-
 qua en Sicile, & vint en France,
 où il fit hommage au roi Phi-
 lippe III, des terres que les
 Anglois possédoient dans la
 Guienne. L'Angleterre changea
 de face sous ce prince. Il fut
 contenir l'humeur remuante des
 Anglois, & animer leur indus-
 trie. Il fit fleurir leur com-
 merce, autant qu'on le pouvoit
 alors. Il s'empara du pays de
 Galles sur Léolin, après l'avoir
 tué les armes à la main en
 1283. Il fit un traité l'an 1286,
 avec le roi Philippe IV, dit *le*
Bel, successeur de Philippe III,
 par lequel il régla les diffé-
 rens qu'ils avoient pour la
 Saintonge, le Limoufin, le
 Querci & le Périgord. L'année
 suivante il se rendit à Amiens,
 où il fit au même prince hom-
 mage de toutes les terres qu'il
 possédoit en France. La mort
 d'Alexandre III, roi d'Ecosse,
 arrivée en 1286, ayant laissé

sa couronne en proie à l'ambition de douze compétiteurs, Edouard eut la gloire d'être choisi pour arbitre entre les prétendans. Il exigea d'abord l'hommage de cette couronne; ensuite il nomma pour roi Jean Bailleul qu'il fit son vassal. Une querelle peu considérable entre deux mariniers, l'un François, l'autre Anglois, alluma la guerre en 1293, entre les deux nations. Edouard entra en France avec deux armées, l'une destinée au siege de la Rochelle, & l'autre contre la Normandie. Cette guerre fut terminée par une double alliance en 1298, entre Edouard & Marguerite de France, & entre son fils Edouard & Isabelle, l'une sœur & l'autre fille de Philippe le Bel. Le souverain Anglois tourna ensuite ses armes contre l'Ecosse. Berwick fut la premiere place qu'il assiégea. Il la prit par ruse. Il feignit de lever le siege, & fit répandre par ses émissaires qu'il s'y étoit déterminé par la crainte des secours qu'attendoient les assiégés. Quand il se fut assez éloigné pour n'être pas aperçu, il arbora le drapeau d'Ecosse, & s'avança vers la place. La garnison, séduite par ce stratagème, s'empressa d'aller au-devant de ceux qu'elle croyoit ses libérateurs. Elle étoit à peine sortie, qu'elle fut coupée par les Anglois, qui entrèrent précipitamment dans la ville. Ce succès en amena d'autres. Le roi d'Ecosse fut fait prisonnier, confiné dans la tour de Londres, & forcé à renoncer en faveur du vainqueur au droit qu'il avoit sur la couronne. Ce fut alors que commença cette

antipathie entre les Anglois & les Ecossois, qui dure encore aujourd'hui, malgré la réunion des deux peuples. Edouard mourut après avoir perdu la conquête d'Ecosse, en 1307, après 34 ans de regne, & 68 ans de vie. Les historiens de diverses nations ont parlé si différemment de ce prince, dit l'auteur de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qu'il est difficile de s'en former une juste idée. Les satyres sont venues des Ecossois, & les éloges des Anglois. On ne peut lui refuser beaucoup de courage, des mœurs pures, une équité exacte; mais ces qualités furent ternies par la cruauté & par la soif de la vengeance & de l'argent. Il s'empara de tous les prieurés, n'assignant à chaque religieux que 18 deniers par semaine, & affectant le surplus à ses finances. Il fit ensuite enlever tout l'argent des monasteres d'Angleterre, & saisir leurs fonds & ceux des évêchés. De plus il mit tous les ecclésiastiques hors de sa protection, tellement qu'on pouvoit les insulter impunément, n'étant plus sous la sauve-garde des loix. C'est à cette conduite que Henri Spelman, protestant Anglois, dans son traité de la fatalité des sacrileges, attribue la perte de l'Ecosse & les malheurs arrivés à son fils. Ce fut sous ce prince que le parlement d'Angleterre prit une nouvelle forme, telle à-peu-près que celle d'aujourd'hui. Le titre de pair & de baron ne fut affecté qu'à ceux qui entroient dans la chambre haute. Il ordonna à tous les shérifs d'Angleterre, que chaque comté ou province

députât au parlement 2 chevaliers, chaque cité 2 citoyens, chaque bourg 2 bourgeois. La chambre des Communes commença par-là à entrer dans ce qui regardoit les subsides. Edouard lui donna du poids, pour pouvoir balancer la puissance des barons. Ce prince, assez ferme pour ne les point craindre, & assez habile pour les ménager, forma cette espèce de gouvernement, qui rassemble les avantages de la royauté, de l'aristocratie & de la démocratie; mais qui a aussi les divers inconvéniens de tous les trois, & qui ne peut subsister que sous un roi sage.

EDOUARD II, fils & successeur d'Edouard I, couronné à l'âge de 23 ans, en 1307, abandonna les projets de son pere sur l'Ecosse, pour se livrer à ses maîtresses & à ses flatteurs. Le principal d'entr'eux étoit un nommé Gaveston Pierce, gentilhomme Gascon, qui, à la fierté de sa nation, joignoit les caprices d'un favori & la dureté d'un ministre. Il maltraita si cruellement les grands du royaume, qu'ils prirent les armes contre leur souverain, & ne les quitterent qu'après avoir fait couper la tête à son indigne favori. Les Ecossois, profitant de ce trouble, secouerent le joug des Anglois. Edouard, malheureux au-dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira à la cour du roi de France, Charles le Bel, son frere. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'étendard de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte

de Hainaut, repassa la mer avec environ 3000 hommes en 1326. Edouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avoit flotté toute sa vie, se réfugia avec son favori Spencer dans le pays de Galles, tandis que le vieux Spencer s'enfermoit dans Bristol pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivoient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau. Edouard fut condamné à une prison perpétuelle, & son fils mis en sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit comme il avoit commencé, en lâche. Après quelque tems de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parût. Ce fut par ce cruel supplice qu'il perdit la vie l'an 1327, après un regne de 20 ans.

EDOUARD III, fils du précédent, vit le jour en 1312 à Windsor. Mis sur le trône à la place de son pere, par les intrigues de sa mere, en 1327, il ne lui fut pas pour cela plus favorable. Il fit enlever son favori Mortimer jusques dans le lit de cette princesse, & le fit périr ignominieusement. Isabelle fut elle-même renfermée dans le château de Rising, & y mourut après 28 ans de prison. Edouard maître, & bientôt maître absolu, commença par conquérir le royaume d'Ecosse, disputé par Jean de Bailleul & David de Brus. Une nouvelle scene, & qui occupa davantage l'Europe, s'ouvrit alors. Edouard III voulut retirer les places de la Guienne,

dont le roi Philippe de Valois étoit en possession. Les Flamands, l'empereur, & plusieurs autres princes, entrèrent dans son parti. Les premiers exigèrent seulement qu'Edouard prit le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur cette couronne, parce qu'alors, suivant le sens littéral des traités qu'ils avoient faits avec les François, ils ne faisoient que suivre le roi de France. Edouard, suivant Rapin de Thoiras, approuva ce moyen de les faire entrer dans la ligue. Voilà l'époque de la jonction des fleurs-de-lys & des léopards. Edouard se qualifia dans un manifeste, roi de France, d'Angleterre & d'Irlande. Il commença la guerre par le siège de Cambrai, qu'il fut obligé de lever. La fortune lui fut ensuite plus favorable. Il remporta une victoire navale, connue sous le nom de *Bataille de l'Ecluse*. Cet avantage fut suivi de la bataille de Créci en 1346. Les François y perdirent 30 mille hommes de pied, 1200 cavaliers & 80 bannieres. On attribua en partie le succès de cette journée à six pièces de canon, dont les Anglois se servoient pour la 1^{re}. fois, & dont l'usage étoit inconnu en France. Le lendemain de cette victoire, les troupes des Communes de France furent encore défaites. Edouard, après deux victoires remportées en deux jours, prit Calais, qui resta aux Anglois 210 années. La mort de Philippe de Valois, en 1350, ralluma la guerre. Edouard la continua contre le roi Jean son fils, & gagna sur lui en 1357

la bataille de Poitiers. Jean fut fait prisonnier dans cette journée, & mené en Angleterre, d'où il ne revint que quatre ans après. Edouard, prince de Galles, fils du roi d'Angleterre, qui commandoit les troupes dans cette bataille, donna des marques d'un courage invincible. A son entrée dans Londres, il parut sur une petite haquenée noire, marchant à côté du roi Jean, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. Dans un siècle barbare, cette modestie du vainqueur est bien remarquable. Après la mort de Jean, en 1364, Edouard fut moins heureux. Charles V confisqua les terres que les Anglois possédoient en France, après s'être préparé à soutenir l'arrêt de confiscation par les armes. Le roi de France remporta de grands avantages sur eux; & le monarque Anglois mourut en 1377, avec la douleur de voir les victoires de sa jeunesse obscurcies par les pertes de ses vieux jours. Sa vieillesse fut encore ternie par le crédit de ses favoris, & sur-tout par son amour pour une certaine Alix, qui l'empêcha même de recevoir les sacrements de l'Eglise dans sa dernière maladie. Son regne auroit eu un éclat infini, sans ces taches. L'Angleterre n'avoit point eu encore de souverain qui eût tenu dans le même tems deux rois prisonniers, Jean, roi de France, & David, roi d'Ecosse. Les entreprises de ce monarque coûtèrent beaucoup à l'Angleterre; mais elle s'en dédommagea par le commerce: elle vendit ses laines, Bruges les mit en

œuvre. Ce fut Edouard qui institua l'ordre de la *Jarretiere*, vers l'an 1349. L'opinion vulgaire est qu'il fit cette institution à l'occasion de la jarretiere que la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, laissa tomber dans un bal, & que ce prince releva. Les courtisans s'étant mis à rire, & la comtesse ayant rougi, le roi dit : *Honni soit qui mal y pense*, pour montrer qu'il n'avoit point eu de mauvais dessein; & jura que tel qu'il s'étoit moqué de cette jarretiere, s'estimeroit heureux d'en porter une semblable. Cette origine de l'ordre de la jarretiere n'est rien moins que sûre. Larrey dit que l'on tient pour une fable que la devise : *Honni soit qui mal y pense*, ait été prise des amours de ce prince avec la comtesse de Salisbury. « On prétend, » ajoute-t-il, qu'elle ne fut » employée par le fondateur, » que pour marquer la bonne » intention qu'il avoit dans l'é- » tablissement d'un ordre qui » obligeoit ceux qui le rece- » voient, à se tenir insépara- » blement unis, & qui deman- » doit d'eux un attachement » inviolable à la vertu ». Le P. Papebrock, dans une Dissertation sur l'ordre de la Jarretiere, dit que cet ordre n'est pas plus connu sous le nom de la Jarretiere, que sous celui de S. George; que quoiqu'il n'ait été institué que par Edouard III, il avoit pourtant été projeté avant lui par Richard I, dans son expédition de la Terre-Sainte, si l'on en croit un auteur qui écrivoit sous Henri VIII; qu'au reste il ne fait point sur quoi fondé cet auteur l'avance;

que quelques auteurs placent l'époque de cette institution par Edouard III, à l'an 1350; mais qu'il aime mieux suivre Froissard, qui la met à l'an 1344, la dix-huitième du regne d'Edouard; que cette époque convient mieux à l'histoire de ce prince qui parle d'une grande assemblée de chevaliers, qu'il fit cette année-là.

EDOUARD IV, fils de Richard, duc d'Yorck, enleva en 1461 la couronne d'Angleterre à Henri VI. Il prétendoit qu'elle lui étoit due, parce que les filles en Angleterre ont droit de succéder au trône, & qu'il descendoit de Lionel de Clarence, 2^e. fils d'Edouard III, par sa mere Anne de Mortimer, femme de Richard; au lieu qu'Henri descendoit du 3^e. fils d'Edouard III, qui étoit Jean de Lancastre, son bifaïeul paternel. Deux victoires remportées sur Henri, firent plus pour Edouard que tous ses droits. Il se fit couronner à Westminster, le 20 juin de la même année 1461. Ce fut la première étincelle des guerres civiles entre les maisons d'Yorck & de Lancastre, dont la 1^{re}. portoit la rose blanche, & la dernière la rouge. Ces deux partis firent de toute l'Angleterre un théâtre de carnage & de cruautés; les échafauds étoient dressés sur les champs de bataille, & chaque victoire fournissoit aux bourreaux quelques victimes à immoler à la vengeance. Cependant Edouard IV s'affermir sur le trône par les soins du célèbre comte de Warwick, mais dès qu'il fut tranquille, il fut ingrat. Il écarta ce général de ses conseils, &

s'en fit un ennemi irréconciliable. Dans le tems que Warwick négocioit en France le mariage de ce prince avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI; Edouard voit Elizabeth Wodevill, fille du baron de Rivers, en deyant amoureux, & n'en peut jamais obtenir que ces paroles accablantes : *Je n'ai pas assez de naissance pour espérer d'être reine, & j'ai trop d'honneur pour m'abaisser à être maîtresse.* Ne pouvant se guérir de sa passion, il couronne sa maîtresse, sans en faire part à Warwick. Le ministre outragé cherche à se venger. Il arme l'Angleterre; il séduit le duc de Clarence, frere du roi; enfin il lui ôta le trône sur lequel il l'avoit fait monter. Edouard, fait prisonnier en 1470, se sauva de prison; & l'année d'après, 1471, secondé par le duc de Bourgogne, il gagna deux batailles. Le comte de Warwick fut tué dans la première. Edouard, fils de ce Henri qui lui disputoit encore le trône, ayant été pris dans la seconde, perdit la vie; ensuite Henri lui-même fut égorgé en prison. La faction d'Edouard lui ouvrit les portes de Londres. Ce prince, libre de toute inquiétude, se livra entièrement aux plaisirs; & ses plaisirs ne furent que légèrement interrompus par la guerre contre Louis XI, qui le renvoya en Angleterre à force d'argent, après avoir signé une trêve de 9 ans. Ses dernières années furent marquées par la mort de son frere le duc de Clarence, sur lequel il avoit conçu des soupçons. Il lui permit de choisir le genre de mort

qui lui paroîtroit le plus doux; & on le plongea dans un tonneau de malvoisie, où il finit ses jours comme il avoit désiré. Edouard le suivit de près. Il mourut en 1483, à 41 ans, après 22 ans de regne. Ce monarque avoit commencé son regne en héros; il le finit en débauché. Son affabilité lui gagna tous les cœurs; mais la volupté corrompit le sien. Il aimait trop le sexe, & en fut trop aimé. Il attaquoit toutes les femmes par esprit de débauche, & s'attachoit pourtant à quelques-unes par des passions suivies. Trois de ses maîtresses le captiverent plus longtemps que les autres. « Il étoit » charmé, disoit-il, de la gaieté » de l'une; de l'esprit de l'autre » & de la piété de la troisième, » qui ne sortoit guere de l'église, que lorsqu'il la faisoit » appeler ».

EDOUARD V, roi d'Angleterre, fils d'Edouard IV, ne survécut à son pere que 2 mois. Il n'avoit que onze ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Richard, duc de Gloucester, tuteur d'Edouard & de Richard son frere, & jaloux de la couronne du premier & des droits du second, résolut de les faire mourir tous deux pour régner. Il les fit enfermer dans la tour de Londres, & leur fit donner la mort l'an 1483. Après s'être défait de ses neveux, il accusa leur mere de magie, & usurpa la couronne. Sous le regne d'Elizabeth, la tour de Londres se trouvant extrêmement pleine, on fit ouvrir la porte d'une chambre murée depuis longtemps. On y trouva sur un lit

deux petites carcasses avec deux licols au cou : c'étoient les squelettes d'Edouard V & de Richard son frere. La reine, pour ne pas renouveler la mémoire de ce forfait, fit remuer la porte ; mais sous Charles II, en 1678, elle fut rouverte, & les squelettes transportés à Westminster, sépulture des rois.

EDOUARD VI, fils de Henri VIII & de Jeanne de Seymour, monta sur le trône d'Angleterre à l'âge de 10 ans, en 1547, & ne vécut que 16 ans. Le rôle qu'il joua fut court & sanglant. Il laissa entrevoir du goût pour la vertu & l'humanité ; mais ses ministres corrompirent cet heureux naturel. L'archevêque de Cantorbery, Crammer, fut un de ceux qui y contribuèrent le plus. Ce fut par ses insinuations, que la Messe fut abolie, les images brisées, la Religion Romaine proscrite, & le sang des catholiques largement répandu. « On » pilla & saccagea les églises, » dit le protestant Heylin, sans » que le roi en profitât en au- » cune maniere. Car quoiqu'il » en eût tiré des richesses inex- » primables, ainsi que de la » vente des terres, non-seule- » ment il fut accablé de dettes, » mais encore les revenus de la » couronne diminuerent consi- » dérablement sous son regne. » On prit quelque chose de cha- » cune des différentes sectes de » Zuingle, de Luther & de Cal- » vin, & l'on en composa un » symbole qui forma la religion » Anglicane : composition mon- » strueuse, édifice du caprice & » du scepticisme, digne fruit & » effet tout naturel de la sépa-

ration d'avec la véritable Eglise. Le regne d'Edouard fut flétri par une autre injustice, que le goût de la réforme & les insinuations de ses ministres lui arracherent : il écarta du trône Marie & Elizabeth ses deux sœurs, & y appella Jeanne Gray sa cousine. Il mourut en 1553.

EDOUARD, prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, remporta la victoire de Poitiers sur les François, & mourut avant son pere en 1376. *Voyez* EDOUARD III.

EDOUARD PLANTAGENET, le dernier de la race qui porte ce nom, comte de Warwick, eut pour pere George, duc de Clarence, frere d'Edouard IV & de Richard III, rois d'Angleterre. Henri VII étant monté sur le trône, & le regardant comme un homme dangereux qui pouvoit lui disputer la couronne, le fit enfermer très-étroitement à la tour de Londres. Le fameux Perkin Waërbeck, qui s'étoit fait passer pour Richard, le dernier des fils de Richard III, étoit alors dans la même prison. Il concerta avec Warwick en 1490 les moyens d'en sortir. Leur complot fut découvert ; & on crut que le roi le leur avoit fait insinuer, pour avoir un prétexte de les sacrifier à sa fûreté. Ce qui confirma ce soupçon, fut que dans le même tems, le fils d'un cordonnier, séduit par un moine Augustin, se donna pour le comte de Warwick. Henri VII vouloit faire penser par cette ruse (sans doute concertée avec ce religieux, puisqu'il eut sa grace) que le comte de Warwick donnoit occasion à de nouveaux troubles. Ce fut

fous ce prétexte qu'on le fit décapiter en 1499. Il étoit le seul mâle de la maison d'Yorck : voilà son véritable crime. Pendant sa longue détention, un certain Lambert Simnel, différent du fils du cordonnier, se fit aussi passer pour comte de Warwick sous le nom d'Edouard Plantagenet. Il fut couronné à Dublin par une faction en 1487; mais ayant été battu quelques jours après & fait prisonnier, le roi, tranquille sur son compte, lui laissa la vie par pitié; cependant pour ne pas perdre toute sa vengeance, il lui donna l'office ridicule de marmiton dans sa cuisine.

EDOUARD, (Charles) petit-fils de Jacques II, roi d'Angleterre, né le 31 décembre 1720, en succédant aux droits de la maison de Stuart, sur le trône d'Angleterre, se distingua par les efforts qu'il fit pour le recouvrer. Les tentatives qu'il fit en 1745, le rendront à jamais mémorable dans les annales de la Grande-Bretagne. Il aborde en Ecosse, publie un manifeste dans lequel il rappelle ses droits au trône d'Angleterre, & promet un gouvernement sage & modéré. Un morceau de raffetas, lié à un bâton, est le drapeau sous lequel il rassemble 10,000 Montagnards-Ecossois. Avec cette petite troupe il s'empare d'Edimbourg, bat les Anglois sous les murs de cette ville, le 2 octobre, entre en Angleterre, prend la ville de Carlisle, & pénètre jusques dans le centre du royaume. Le duc de Cumberland marche contre lui, le prétendant se retire, & son arrièregarde est défaite à Clifton, La

bataille de Falkirk, qu'il gagne le 28 janvier 1746, relève ses espérances; mais celle de Culloden, qu'il perd le 27 avril, le ruine absolument. Vaincu, poursuivi, fugitif & errant de forêt en forêt, d'isle en isle, obligé quelquefois de se cacher dans des antres, toujours prêt à tomber entre les mains de ses ennemis, il se voit exposé aux plus cruels revers de la fortune; il les supporta avec une égalité d'ame qui intéressa toute l'Europe à son sort. Il s'échappa enfin de l'Ecosse le 17 septembre 1746, & aborda en France sur un vaisseau de St.-Malo, après avoir traversé, sans être aperçu, une escadre Angloise, à la faveur d'un brouillard épais. Si dans la suite, son ame, aigrie par de longs malheurs, éprouvés chez des amis & des ennemis, a paru éprouver quelques situations violentes, c'est qu'abandonné à des compagnies qu'il ne connoissoit point assez, trop long-tems éloigné des exemples & des leçons de son vertueux pere, il lui a été difficile d'assortir toujours sa conduite à la dignité de sa naissance, & à l'état de ses prétentions royales. Il mourut à Rome, le 31 janvier 1788. Il avoit épousé, le 17 avril 1772, la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg Geudern; ils n'ont point eu d'enfans; de sorte que la ligne masculine de la famille royale de Stuart, est réduite au seul cardinal, après avoir donné des rois à l'Ecosse pendant 3 à 400 ans, & par les princesses de cette maison, des souverains à la plus grande partie de l'Europe. Il a laissé une fille née hors de l'état de

mariage, qu'il a prétendu légitimer comme roi d'Angleterre; mais cette légitimation n'a point été reconnue.

EDRIX, surnommé *Stréon*, (c'est-à-dire, acquifiteur), homme d'une naissance fort obscure, fut par son éloquence & par toutes sortes de ruses & d'intrigues, s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces d'Ethelred II, roi d'Angleterre. Ce prince le fit duc de Mercie, & lui donna sa fille Edgitha en mariage. Par cette alliance il mit dans sa maison un perfide, vendu aux Danois, qui ne laissa jamais passer aucune occasion de trahir les intérêts du roi & du royaume. Edmond, son beau-frere, découvrit sa perfidie, & se sépara de lui. Edrix se voyant démasqué, quitta le parti d'Ethelred, pour prendre celui de Canut. Quelque tems après il rentra dans le parti d'Edmond, qui avoit succédé à Ethelred, & qui eut la générosité de lui pardonner. Ce fourbe lui fit voir bientôt, à la bataille d'Asseldun, ce qu'il avoit dans l'ame. Pendant que les deux armées étoient aux mains, il quitta tout-à-coup son poste, & alla se joindre aux Danois, qui remporterent la victoire. La paix s'étant faite entre Edmond & Canut, Edrix craignit que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il mit le comble à toutes ses perfidies, en faisant assassiner Edmond par deux de ses propres domestiques, en 1017. Canut conserva à Edrix le titre de duc de Mercie; mais ce ne fut pas pour long-tems. Ce monstre eut un jour l'insolence de lui reprocher publiquement, « qu'il n'a-

» voit pas récompensé ses services, & particulièrement » celui qu'il lui avoit rendu, » en le délivrant d'un concurrent aussi redoutable que » l'étoit Edmond ». Canut lui répondit tout en colere, « que » puisqu'il avoit la hardiesse » d'avouer publiquement un » crime si noir, dont jusqu'à » lors il n'avoit été que soupçonné, il devoit en porter » la peine ». En même tems, sans lui donner le loisir de répliquer, il commanda qu'on lui coupât la tête sur le champ, & qu'on jetât son corps dans la Tamise. On dit qu'il fit mettre cette tête sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. On prétend que c'est ce scélérat qui introduisit le tribut que les Anglois furent obligés de payer aux Danois sous le nom de *Danegelt*.

EDUSA, EDUCA, EDULIA, ou EDULICA, divinité qui présidoit à ce qu'on donnoit à manger aux enfans, comme Potina ou Porica à ce qu'on leur donnoit à boire.

EDWARDS, (Georges) né à Séaford, dans le comté de Suffex, en 1693, a publié une *Histoire naturelle des Oiseaux, Animaux & Insectes*, en 210 planches coloriées, avec la description en françois; Londres, 1745—48—50 & 51, 4 parties in-4°: ouvrage magnifique & intéressant. On a encore de lui: *Glanures d'Histoire naturelle*, 1758, 1760 & 1764, 3 parties in-4°. Ce sont des figures de quadrupedes, d'oiseaux, d'insectes, de plantes, avec des explications en anglois & en françois. Edwards mourut le 23 juillet 1733.

EDZARDI, (Sébastien) professeur en philosophie à Hambourg, où il étoit né en 1673, mort le 10 juin 1736, a publié plusieurs ouvrages estimés, entr'autres de *Verbo Substantiali*, Hambourg, 1700, contre les Unitaires.

E E K H O U T, (Gerbrant Vanden) voyez VANDEN E E K H O U T.

EFFIAT, (Antoine Coiffier Ruzé, dit le maréchal d') petit-fils d'un maître-d'hôtel du roi, fut surintendant des finances en 1626, général d'armée en Piémont l'an 1630, enfin maréchal de France le premier janvier 1631. Mécontent d'avoir été oublié dans la promotion précédente, il s'étoit retiré à sa terre de Chilli, à 4 lieues de Paris; mais le cardinal de Richelieu, de la maison duquel il étoit comme intendant, le rappella & lui donna le bâton. Ce maréchal mourut le 27 juillet 1632, à Luzzelstein, proche de Treves, en allant commander en Allemagne. En moins de 5 à 6 ans, il avoit acquis de la réputation dans les armes par sa valeur; au conseil, par son jugement; dans les ambassades, par sa dextérité; & dans le maniment des finances, par son exactitude & sa vigilance. Il étoit pere du marquis de Cinqmars (voyez ce mot). Il mourut fort riche. Ses biens sont passés dans la maison de Mazarin, par la Meilleraye son gendre. Ils lui venoient en partie de son grand-oncle maternel, qui les lui laissa, à condition qu'il porteroit le nom & les armes de Ruzé. Cet oncle, nommé Martin Ruzé, fils de Guillaume Ruzé, receveur des

finances à Tours, étoit un homme de mérite, qui fut secrétaire d'état sous Henri III & Henri IV.

EGBERT, premier roi d'Angleterre, se distingua par ses vertus & son courage. Il étoit à Rome à la cour de Charlemagne, quand les députés Anglois vinrent lui apporter la couronne. Charlemagne le voyant prêt à partir, tira son épée, & la lui présentant: *Prince*, dit-il, *après que votre épée m'a si utilement servi, il est juste que je vous prête la mienne.* Il soumit tous les petits rois de l'Angleterre, & régna paisiblement & glorieusement jusqu'à sa mort, arrivée en 837. Ce fut lui qui ordonna qu'on donneroit à l'avenir le nom d'Angleterre à cette partie de la Grande-Bretagne qu'avoient occupée les Saxons.

EGBERT, frere d'Eadbert, prince de Northumberland, fut élevé dès son enfance dans un monastere, devint archevêque d'Yorck en 732, & mourut l'an 765. Nous avons de lui: I. *Dialogus Ecclesiasticæ institutionis*, publié à Dublin l'an 1664, in-8°, par Jacques Waræus. II. *Tractatus de jure sacerdotali & excerpta 144 ex dictis & canonibus Patrum*, dans les Conciles du P. Labbe, tom. 6. III. *Pœnitentiale libris 4 distinctum*; manuscrit que l'on conserve dans quelques bibliothèques d'Angleterre.

EGÉE, roi de l'Attique, & mari d'Ethra, dont il eut Thésée, envoya son fils en Crete pour être la proie du Minotaure. Il avoit ordonné aux matelots, que quand ils revien- droient, ils déployassent des

voiles blanches, si Thésée sortoit du labyrinthe. Mais comme ils étoient transportés de joie à la vue de leur patrie, ils oublièrent d'exécuter les ordres d'Egée, qui, pénétré de douleur & croyant son fils mort, se précipita dans la mer, qu'on appella depuis la mer *Egée*.

EGÉON ou BRIARÉE, fils de Titan & de la Terre. Ce fut un géant d'une force extraordinaire, qui avoit cinquante têtes & cent bras. Il vomissoit des torrens de flammes, & lançoit contre le ciel des rochers entiers qu'il avoit déracinés. Junon, Pallas & Neptune ayant résolu d'enchaîner Jupiter dans la guerre des dieux, Thétis gagna Egéon pour Jupiter, qui lui rendit son amitié, & lui pardonna sa révolte avec les géans.

EGÉRIE, nymphe d'une beauté singulière, que Diane changea en fontaine. Les Romains l'adoroient comme une divinité, & les dames lui faisoient des sacrifices pour obtenir des accouchemens heureux. Numa feignoit d'avoir des entretiens secrets avec cette nymphe, afin de donner plus d'autorité à ses loix, justement persuadé que le Ciel seul pouvoit sanctionner la législation humaine; mais inexcusable, d'avoir employé l'imposture pour accréditer la sienne.

EGERTON, (Thomas) garde-des-sceaux d'Angleterre sous la reine Elizabeth, & chancelier sous Jacques I, fut surnommé le *Défenseur incorruptible des droits de la Couronne*. Il mourut en 1617, à 70 ans, après avoir publié quelques ouvrages de jurisprudence.

EGESTE, fille d'Hippotès, prince Troyen, fut exposée sur un vaisseau par son pere, de peur que le fort ne tombât sur elle pour être dévorée par le monstre marin, auquel les Troyens étoient obligés de donner tous les ans une fille, pour expier le crime de Laomédon. Egeste aborda en Sicile, où le fleuve Crinise, sous la figure d'un taureau, puis sous celle d'un ours, combattit pour l'épouser, & en eut Aeste.

EGGELING, (Jean-Henri) né à Brême en 1639, parcourut la plupart des royaumes de l'Europe, dans la vue de perfectionner son goût pour les antiquités grecques & romaines. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de la république: emploi qu'il exerça avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1713, à 74 ans. On a de lui des *Explications* de plusieurs médailles, & de quelques monumens antiques. *Mysteria Cereris & Bacchi*, dans les Antiquités Grecques de Gronovius, & *Germania antiquitates*, Brême, 1694, in-4°; ouvrage plein de recherches.

EGIALÉE, sœur de Phaëton, à force de verser des larmes sur le malheur de son frere, fut métamorphosée avec ses sœurs en peuplier. On croit que c'est la même que Lampétie.

EGIALÉE, fille d'Adrasfe, roid'Argos, & femme de Diomede. Vénus fut si irritée de la blessure que lui fit Diomede au siege de Troie, que, pour s'en venger, elle inspira à Egialée l'infame desir de se livrer à tout le monde. Quand Diomede revint, elle attenta à sa

vie, parce qu'il ne satisfaisoit pas à sa détestable passion ; mais il se sauva dans le temple d'Apollon, & abandonna cette malheureuse.

EGINARD ou EGINHARD, seigneur Allemand, élevé à la cour de Charlemagne, fit des progrès si rapides dans les lettres, que ce prince le fit son secrétaire. Il lui donna sa fille Imma en mariage. A ces bienfaits, il joignit encore la charge de surintendant de ses bâtimens. Après la mort de Charlemagne, Eginard se consacra à la vie monastique. Il se sépara de sa femme, & ne la regarda plus que comme sa sœur. Louis le Débonnaire lui donna plusieurs abbayes, dont il se défit pour se fixer à Selingenstat, monastere qu'il avoit fondé. Il en fut le premier abbé. Eginard mourut saintement dans sa retraite, l'an 839. Nous avons de cet homme célèbre une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, & des *Annales de France*, depuis 741 jusqu'en 829. Dom Bouquet a inséré ces deux ouvrages curieux dans sa grande Collection des Historiens de France. On a encore de lui *LXII Lettres*, Francfort, 1714, in-fol., importantes pour l'histoire de son siècle. On les trouve aussi dans le Recueil des Historiens de France, de Duchesne. Eginard étoit l'écrivain le plus poli de son tems. Nous avons composé cet article d'après l'idée commune que le plus grand nombre des historiens donne d'Eginard. Le nouvel éditeur des *Œuvres de Bossuet* dit, dans une note sur la *défense de la Déclaration du Clergé de France*, qu'il est difficile de croire qu'E-

ginard ait vécu du tems de Charlemagne. Eginard, dans la *Vie* de ce prince, s'excuse de ce qu'il ne parle point de sa naissance & de son enfance ; » parce qu'il n'y a plus, dit-il, » d'homme vivant qui en ait » connoissance ». Cela veut dire tout au plus, à ce qu'il paroît (& c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire Littéraire de France*), qu'Eginard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

EGINE, fille d'Asope, roi de Béotie, fut si tendrement aimée de Jupiter, que ce dieu s'enveloppa plusieurs fois d'une flamme de feu pour la voir. Il eut d'elle Eaque & Rhadamanthe.

EGINETE, voyez PAUL EGINETE.

EGINHARD, voyez EGINARD.

EGISTHE, fils de Thyeste & de Pélopie, a été célébré par les poètes, qui en rapportent beaucoup de choses, que les savans croient moins appartenir à l'histoire qu'à la fable.

EGLÉ, nymphe, fille du Soleil, qui se plaisoit à faire des tours de malice aux bergers.

EGLY, (d') voyez MONTENAULT.

EGMONT, (Lamoral, comte d') un des principaux seigneurs des Pays-Bas, né en 1522, d'une maison illustre de Hollande, se distingua dans les armées au service de l'empereur Charles V, qu'il suivit en Afrique en 1544. Nommé général de la cavalerie sous Philippe II, il se signala à la bataille de St-Quentin en 1557, & à celle de Gravelines en

1558. Mais après le départ de Philippe pour l'Espagne, il favorisa les troubles qui s'élevèrent dans les Pays-Bas, & se liguait avec les chefs de la rebellion. Le duc d'Albe qui y fut envoyé pour les pacifier, lui fit trancher la tête à Bruxelles, le 5 juin 1568, aussi-bien qu'à Philippe de Montmorency, comte de Horn. Lorsque le capitaine Salines demanda à d'Egmont son épée, le comte répondit d'abord fièrement : *Eh ! quoi ? capitaine Salines, m'ôter cette épée qui a si bien servi le roi !* Puis se radoucissant tout d'un coup & la donnant : *Puisque telle est la volonté du roi, dit-il, prenez-la.* Ce malheureux comte avoit 46 ans ; il mourut avec résignation & dans la communion de l'Eglise Catholique. L'ambassadeur de France marqua à sa cour qu'il avoit vu tomber cette tête qui avoit deux fois fait trembler la France.

EGNACE, (Jean-Baptiste) disciple d'Ange Politien, maître de Léon X, fut élevé avec ce pontife sous les yeux de cet habile homme. S'il y eut depuis une grande différence dans la fortune de ces deux disciples, il n'y en eut point dans leur goût pour les belles-lettres. Egnace les professa à Venise sa patrie avec le plus grand éclat. La vieillesse l'ayant mis hors d'état de continuer, la république lui accorda les mêmes appointemens qu'il avoit eus lorsqu'il enseignoit, & affranchit ses biens de toutes sortes d'impositions. Egnace mourut au milieu de ses livres, ses seuls plaisirs, en 1553, à 80 ans. Ses écrits sont au-dessous de

la réputation qu'il s'étoit acquise, par une heureuse facilité de parler, & par une mémoire toujours fidelle. Il étoit extrêmement sensible aux éloges & aux critiques. Robortel ayant censuré ses ouvrages, il répondit, dit-on, par un coup de baïonnette dans le ventre, qui pensa emporter le critique. Les principaux ouvrages d'Egnace sont : I. *Un Abrégé de la vie des Empereurs, depuis César jusqu'à Maximilien I*, en latin, Francfort, 1588, in-8°. Cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur l'histoire Romaine, a été traduit pitoyablement par le trop fécond abb. de Marolles dans son *Addition à l'histoire Romaine*, 1664, 2 vol. in-12. II. *Traité de l'origine des Turcs*, publié à la demande de Léon X, se trouve dans le 2e. tome des *Gesta Dei per Francos*. III. *Un Panegyrique latin de François I*, en vers héroïques, Venise, 1540. Comme il y avoit plusieurs passages injurieux à Charles-Quint, l'empereur s'en plaignit à Paul III, alors ennemi de la France; ce pontife fit agir si fortement contre le panegyriste, qu'il pensa être accablé. IV. *De savantes Remarques sur Ovide*. V. *Des Notes sur les Epîtres familières de Cicéron, & sur Suétone*. VI. *De Exemplis illustrium virorum Venetæ civitatis & aliarum gentium lib. 1x.*, Venise, 1554, in-4°. EGYPTUS, fils de Neptune & de Libye, & frere de Danaüs, avoit 50 fils, qui épousèrent les 50 filles de son frere, appelées *Danaïdes* (voyez DANAÏDES). Ce prince mérita par sa sagesse, sa justice & sa

bonté, que le pays dont il étoit souverain, prit de lui le nom d'Egypte. Il régnoit environ 320 ans avant la guerre de Troie.

EGYS, (Richard) Jésuite, né à Rhinsfeld en 1621, mort en 1659, s'est distingué par ses Poésies latines. Les principales sont: I. *Poëmata Sacra*. II. *Epistola Morales*. III. *Comica varii generis*. La latinité en est assez pure, mais elle manque quelquefois de génie.

EICK ou HUBERT VAN-EICK, peintre, né en 1366, à Maseick, dans la principauté de Liege, eut pour disciple son frere Jean Eick, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges*. Il fit divers tableaux pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. Il mourut en 1426. Voyez BRUGES.

EIMMART, (Georges-Christophe) peintre, graveur, astronome, né à Ratisbonne en 1658, s'établit à Nuremberg; ses talens lui firent donner la place de directeur des peintres de cette ville, où il mourut en 1705. La peinture lui doit des morceaux estimables, & l'astronomie l'invention de quelques instrumens utiles.

EISEN, (Charles) habile dessinateur, mort à Bruxelles le 4 juillet 1778, eût pu mieux employer ses talens qu'à dessiner des sujets de lubricité & de luxure; tels que les figures qui ornent; I. les *Contes de la Fontaine*, 1762, 2 vol. in-8°. II. ceux des *Métamorphoses d'Ovide*, 1767, 4 vol. in-4°. Il a aussi fait les dessins des figures de la *Henriade*, 2 vol. in-8°.

EISENGREIN, (Guillaume) chanoine de Spire sa patrie, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Catalogus testium veritatis*, publié en 1565, in-fol. C'est une liste des écrivains ecclésiastiques qui ont combattu les erreurs de leur tems, & par avance celles des siècles derniers. Flaccus Illyricus a donné un Catalogue des défenseurs du Calvinisme, auquel il a donné fort mal-à-propos le même titre.

EISENHART, (Jean) jurif-consulte, né à Erxleben, dans le Brandebourg, en 1643, fut professeur en droit & en morale à Helmstadt, dans le duché de Brunswick, où il mourut en 1707, après avoir publié: I. *Institut. juris naturalis & moralis*. II. *Commentatio de regalī metalli fodinarum jure*, &c. III. *De fide historica*, Helmstadt, 1702: ouvrage qui prouve qu'il avoit plus de connoissance du droit, que des preuves de l'histoire.

EISENSCHMID, (Jean-Gaspard) docteur en médecine, naquit à Strasbourg en 1656. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il se lia avec plusieurs savans, & particulièrement avec Duvernay & Tournefort. Il fut associé à l'académie des sciences au rétablissement de cette société; & mourut en 1712, à Strasbourg, où il s'étoit fixé au retour de ses voyages. On a de lui: I. Un *Traité des Poids, des Mesures de plusieurs Nations, & de la valeur des Monnoies des Anciens*, Strasbourg, 1737. II. Un *Traité sur la Figure de la Terre, Elliptico-Sphéroïde*. Il y soutient fort au long l'opinion contraire

à celle qui a prévalu depuis, sans être peut-être plus vraie. Eifenschmid cultivoit les mathématiques, la géographie, sans négliger la médecine. On a encore de lui: *Carte de l'empire d'Allemagne*, en quatre grandes feuilles, d'une grande exactitude.

ELA, roi d'Israël, fils de Baafa, succéda à son pere, l'an 930 avant J. C., & la 2e. année de son regne il fut assassiné dans un festin par Zamri, un de ses officiers. — Il y a eu du même nom un prince Iduméen, successeur d'Olibama; un autre, pere de l'insolent Séméi; & quelques autres moins connus.

ELAD, fils de Suahala, s'étant rendu secrètement dans la ville de Geth avec son frere, pour la surprendre, fut découvert par les habitans, qui les égorgèrent tous deux.

ELAM, fils de Sem, eut pour son partage le pays qui étoit à l'Orient du Tigre & de l'Assyrie. Il fut pere des peuples connus sous le nom d'*Elamites* ou *Elaméens*. Chodorlahomor, qui vainquit les 5 petits rois de la Pentapole, & qui fut défait par Abraham, étoit souverain de ces peuples. La capitale du pays étoit Elymaïde, où l'on voyoit le fameux temple de Diane, qu'Antiochus voulut piller, & où il fut tué. L'écriture fait mention de quelques autres personnages de ce nom.

ELBENE, (Alphonse d') savant évêque d'Albi, né à Florence d'une famille illustre, gouverna sagement son église dans un tems très-fâcheux. Il mourut en 1608, laissant plu-

sieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *De regno Burgundiae & Arelatis*, Lyon, 1601, in-4°. Cette histoire finit à l'an 1031. II. *De familia Capeti*, 1595, in-8°, &c. III. *De Principatu Sabaudia & verâ ducum origine*. Ils sont rares & recherchés par les savans. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu Alphonse d'ELBENE, qui lui succéda dans l'archevêché d'Albi, dont il étoit archidiacre. Ce prélat, zélé Catholique, fut obligé de quitter son siege à cause des troubles qui agitoient le Languedoc. Il mourut à Paris, conseiller d'état, l'an 1651.

ELBŒUF, (René de Lorraine, marquis d') étoit le 7e. fils de Claude duc de Guise, qui vint s'établir en France; il fut la tige de la branche des ducs d'Elbœuf, & mourut en 1566. Charles II son petit-fils, mort en 1657, avoit épousé Catherine-Henriette, fille de Henri IV & de Gabrielle d'Estrees, qui mourut en 1663. Ils eurent part l'un & l'autre aux intrigues de cour sous le ministère du cardinal de Richelieu. Leur postérité masculine finit en leur petit-fils Emmanuel-Maurice, duc d'Elbœuf, qui, après avoir servi l'empereur dans le royaume de Naples, revint en France en 1719; & finit sa longue carrière en 1763, dans sa 86e. année, sans postérité. Ce titre est passé à la branche d'Harcourt & d'Armagnac, qui descendoit d'un frere de Charles II.

ELÉAZAR, fils d'Aaron, son successeur dans la dignité de grand-prêtre, l'an 1452 avant J. C., suivit Josué dans la terre de

de Chanaan, & mourut après 12 ans de pontificat.

ELÉAZAR, fils d'Aod, frere d'Isai, un des trois braves qui traverserent avec impétuosité le camp des ennemis du peuple de Dieu, pour aller quérir au roi David de l'eau de la citerne qui étoit proche la porte de Bethléem. Une autre fois, les Israélites saisis d'une frayeur subite, à la vue de l'armée nombreuse des Philistins, prirent lâchement la fuite, & abandonnerent David. Eléazar seul arrêta la fureur des ennemis, & en fit un si grand carnage, que son épée se trouva collée à sa main, l'an 1047 avant J. C.

ELÉAZAR, fils d'Onias, & frere de Simon le Juste, succéda à son frere dans la souveraine sacrificature des Juifs. C'est lui qui envoya 72 savans de la nation à Ptolomée Philadelphie, roi d'Egypte, pour traduire les Livres-Saints d'hébreu en grec, vers l'an 277 avant J. C. (voyez ARISTÉE). C'est la version qu'on nomme *des Septante*, & qui, suivant la remarque des Peres, a été pour les nations un moyen précieux d'instruction & de préparation à la doctrine de l'Evangile, (quoiqu'il y eût une Version antérieure; mais moins accréditée & moins répandue, dont Eusebe parle dans sa *Préparation*). J. C. & les Apôtres citent cette Version de préférence à l'hébreu, soit parce qu'elle étoit d'un plus grand usage & plus généralement connue, parmi les Juifs même, au moins ceux qu'on appelloit *Hellenistes*; soit parce que le moment approchoit où les nations qui ne

Tomé III,

savoient pas l'hébreu, alloient recueillir avec avidité l'instruction & les lumieres de ces livres divins. Un autre avantage inappréciable de la Version des 70, c'est la détermination des véritables leçons & du vrai sens, faite dans un tems où l'hébreu étoit une langue vivante & bien connue, où la tradition étoit dans toute sa force, où le respect qu'on portoit à ces divins oracles, l'étude assidue qu'on en faisoit, les interprétations réfléchies & traditionnelles des docteurs de la loi, mettoient ce dépôt sacré à l'abri de la légèreté & de la témérité des esprits. Encore aujourd'hui la version des *Septante*, est la terreur des herméneutes hétérodoxes, qui, par le moyen des points massorétiques, invention moderne & sans autorité (voyez CAPPEL & MASCLEF) & d'autres subtilités grammaticales, dénaturerent les Livres-Saints, les dépouillent de tout ce qu'ils ont de surnaturel & de divin, & en font le jouet de l'imagination & du caprice.

ELÉAZAR, vénérable vieillard de Jérusalem, & un des principaux docteurs de la loi, sous le regne d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Ce prince ayant voulu lui faire manger de la chair de porc, il aima mieux perdre la vie, que de transgresser la loi. Quelques gentils ou juifs apostats de ses anciens amis, touchés pour lui d'une fausse compassion, le supplierent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice,

T r

selon le commandement du roi, & par ce moyen le sauver de la mort; mais Eléazar ne voulut jamais y consentir. « Il est indigne de l'âge où nous sommes, dit-il, d'user de cette fiction; elle seroit cause que plusieurs jeunes-gens, s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, auroit passé de la vie des juifs à celle des païens, seroient eux-mêmes trompés par cette feinte, dont j'aurois usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible. Par-là j'attirerois une tache honteuse sur moi, & l'exécration des hommes sur ma vieillesse. Car encore que j'échappasse présentement aux supplices des hommes, je ne pourrois néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En mourant courageusement, je paroîtrai digne de la vieillesse où je suis, & je laisserai aux jeunes-gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance & avec joie, une mort honorable pour le sacré culte de nos loix très-sain-tes ».

ELÉAZAR, le dernier des 5 fils de Mathathias, & frere des Machabées, les seconda dans les combats livrés pour la défense de leur religion. Dans la bataille que Judas Machabée livra contre l'armée d'Antiochus Eupator, il se fit jour à travers les ennemis pour tuer un éléphant, qu'il crut être celui du roi. Il se glissa sous le ventre de l'animal, & le perça à coups d'épée; mais il fut accablé sous son poids, & reçut la mort en la lui donnant.

ELÉAZAR, magicien célèbre sous l'empire de Vespasien, qui, par le moyen d'une herbe enfermée dans un anneau, déliroit les possédés, en leur mettant cet anneau sous le nez. Il commandoit au démon de renverser une cruche pleine d'eau, & le démon obéissoit. C'est l'historien Josephé qui rapporte ces particularités; mais on fait quelle est la crédulité de cet historien, à l'égard des faits ou faux ou très-incertains, tandis qu'il répand des doutes sur les prodiges les mieux constatés des Livres-Saints. Du reste, si Eléazar étoit réellement un magicien, les jeux qu'il exerceoit de concert avec le démon, n'ont rien d'incroyable. Voyez le BRUN, DELRIO, &c.

ELÉAZAR, capitaine Juif, se jeta dans le château de Macheron, & le défendit très-vigoureusement après le siège de Jérusalem. Cette place n'auroit pas été prise si aisément, sans le malheur qui arriva à Eléazar. Il s'étoit arrêté au pied des murailles, comme pour braver les Romains, quand un Egyptien l'enleva adroitement & le porta au camp. Le général, après l'avoir fait battre de verges, fit élever une croix comme pour le crucifier. Les assiégés avoient conçu pour lui une si haute estime, qu'ils aimeroient mieux rendre la place, que de voir périr un homme si digne de vivre par son courage & son zele patriotique. Flave Josephé, *Hist.*, liv. 7, chap. 25.

ELÉAZAR, autre officier juif, voyant la ville de Masféda, dans laquelle il s'étoit jeté, réduite aux abois, per-

suada à ses compagnons de se tuer eux-mêmes, plutôt que de tomber entre les mains des Romains. Ils le crurent, & s'égorgerent les uns les autres. Flave Joseph, *Hist.* liv. 7, chap. 35.

ELECTE, fut une des premières femmes qui se convertirent à Jesus-Christ. C'est celle à qui l'apôtre S. Jean écrivit, pour la conjurer de s'éloigner de la compagnie des hérétiques Basilide & Cerinthe.

ELECTRE, fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, & sœur d'Oreste, porta son frere à venger la mort de leur pere, tué par Egisthe. — Il y eut aussi une nymphe de ce nom, fille d'Atlas. Elle fut aimée de Jupiter, dont elle eut Dardanus, qui fonda le royaume de Troie.

ELEONORE DE CASTILLE, reine de Navarre, fille de Henri II, dit le Magnifique, roi de Castille, fut mariée en 1375 à Charles III, dit le Noble, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre le roi Henri III son neveu. Ce prince fut contraint de l'assiéger dans le château de Roa, & la renvoya au roi Charles son mari, qui la reçut avec beaucoup de générosité & en eut 8 enfans. Eleonore mourut à Pampelune, en 1416, avec la réputation d'une femme d'esprit, mais d'un caractère inquiet.

ELEONORE D'AUTRICHE, reine de Portugal & de France, étoit fille de Philippe I & de Jeanne de Castille; sœur des deux empereurs Charles-Quint

& Ferdinand I. Elle naquit à Louvain, en 1498, & épousa en 1519 Emmanuel, roi de Portugal. Après la mort de ce prince, elle épousa en 1530 François I qui avoit perdu sa première femme en 1524. Sa bonté naturelle, ses graces lui gagnerent pendant quelque tems le cœur de son époux, & elle ménagea une entrevue entre lui & Charles-Quint pour terminer leurs divisions. Mais les galanteries de François lui donnerent bientôt d'autres confesseuses. Eleonore vivoit dans la retraite au milieu de la cour, ne s'occupant que des exercices de piété. Après la mort du roi, elle se retira d'abord aux Pays-Bas, & ensuite en Espagne, où elle mourut à Talavera, en 1558, sans avoir donné d'enfans à François I.

ELEONORE, duchesse de Guienne, succéda à son pere Guillaume IX, en 1138, à l'âge de 15 ans, dans ce beau duché qui comprenoit alors la Gascogne, la Xaintonge & le comté de Poitou. Elle épousa la même année Louis VII, roi de France. Ce monarque raccourcit ses cheveux & se fit raser la barbe, sur les représentations du célèbre Pierre Lombard, qui lui dit, d'après S. Paul, qu'il n'étoit pas séant qu'un homme s'amuse à nourrir avec soin une longue chevelure. Lombard ne faisoit peut-être pas attention que la réflexion de l'Apôtre étoit relative au costume de son tems, où les longues chevelures distinguoient les femmes des hommes. Eleonore, princesse vive, légère & badine, railla le roi sur ses cheveux courts & son

menton rasé. Une femme qui commence à trouver son mari ridicule, ne tarde guere à le trouver odieux, sur-tout si elle a quelque penchant à la galanterie. Louis ayant mené son épouse à la Terre-Sainte, elle se dédommagea des ennuis que lui causoit ce long voyage, avec le prince d'Antioche, & un jeune Turc, nommé Saladin. Le roi auroit dû ignorer ces affronts, ou y remédier tout de suite. A son retour en France, il lui en fit des reproches très-piquans. Eléonore y répondit avec beaucoup de hauteur, & finit par lui proposer le divorce. Leurs querelles s'aigriront de plus en plus; & enfin ils firent casser leur mariage, sous prétexte de parenté, en 1152. Eléonore, dégagée de ses premiers liens, en contracte de seconds six semaines après, avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, à qui elle porta en dot le Poitou & la Guienne. Delà vinrent ces guerres qui ravagerent la France pendant 300 ans. Eléonore eut 4 fils & une fille de son nouveau mariage. Dès l'année 1162, elle céda la Guienne à Richard, son second fils, qui en rendit hommage au roi de France. Elle mourut en 1204, avec une réputation d'esprit & de coquetterie. Larrey publia une *Histoire romanesque* de cette princesse, à Rotterdam, en 1691, in-12.

ELEONORE DE GONZAGUE, voyez GONZAGUE.

ELEONORE DE BAVIERE NEUBOURG, voyez la fin de l'art. LÉOPOLD, empereur.

ELEUTHERE, (S.) natif de Nicopolis, d'abord diacre du

pape Anicet, fut ordonné prêtre, & ensuite élu pape après la mort de Soter, l'an 177. Il combattit avec beaucoup de zele les erreurs des Valentiniens, pendant son pontificat. Les choses qui rendent célèbre ce pontificat, sont : la mort glorieuse des martyrs de Lyon; & l'ambassade qu'il reçut de Lucius, roi de la Grande-Bretagne, pour demander un missionnaire qui lui enseignât la Religion Chrétienne. S. Eleuthere mourut en 193, après avoir gouverné l'Eglise pendant plus de 16 ans.

ELEUTHERE, (S.) célèbre évêque de Tournay, naquit en cette ville de parens chrétiens. Sa famille avoit été convertie par S. Piat 156 ans auparavant. Depuis la mort de leur saint Apôtre, les Chrétiens de Tournay avoient beaucoup dégénéré, & leur foi s'éteignoit de jour en jour par le commerce des païens, & les désordres des rois de France, encore idolâtres, qui y faisoient alors leur résidence. Tel étoit l'état de l'église de cette ville, lorsque S. Eleuthere en fut fait évêque. Il fut sacré en 486, dix ans avant le baptême de Clovis. Il arracha un grand nombre de François aux superstitions du paganisme, & défendit victorieusement le mystere de l'Incarnation, attaqué par les hérétiques. Son zele à maintenir le dépôt de la foi, lui coûta la vie. Des scélérats obstinés dans l'erreur lui porterent à la tête un coup dont il mourut le 1 juillet 532. On trouve dans la *Bibliothèque des Peres*, plusieurs Sermons attribués à ce saint évêque; mais il n'est

pas certain qu'ils soient de lui, si on en excepte trois : l'un sur l'Incarnation, l'autre sur la Naissance de Jesus-Christ, & le troisieme sur l'Annonciation. Sa *Vie* a été écrite dans le 9^e. siecle, par conséquent long-tems après la mort de S. Eleuthere. L'auteur se trompe en le faisant contemporain de S. Médard, & en plaçant sa naissance sous le regne de Diocletien. Un auteur postérieur de quelques années donna plus d'étendue à cette *Vie*, & y ajouta l'histoire de la translation des reliques du Saint, faite en 897. Enfin un troisieme auteur y a inséré depuis l'histoire de ses miracles & de la translation de ses reliques, qui se fit à Tournay en 1164.

ELEUTHERE, exarque d'Italie pour l'empereur Heraclius, ne fut pas plutôt arrivé à Ravenne, qu'il y fit le procès aux meurtriers de Jean son prédécesseur. Il se rendit ensuite à Naples, où ayant assiégé Jean Conopsin, qui lui avoit fermé les portes, il le contraignit de se rendre à discrétion, & le fit mourir; mais Eleuthere, après avoir puni les révoltés, tomba lui-même dans la rebellion. L'empire étoit agité au-dedans & au-dehors. Il profita de ces circonstances, pour se rendre maître de ce qui appartenoit à l'empereur dans l'Italie. Après la mort du pape Dieu-Donné en 617, il eut que le Saint-Siege seroit vacant long-tems; & que tandis que le peuple seroit occupé à élire un nouveau pontife, il lui seroit aisé de se saisir de la ville. Dans cette vue, il traita son armée encore plus favorablement qu'il

n'avoit fait, lui fit distribuer beaucoup d'argent, & lui promit de grands avantages; mais les soldats & les officiers, détestant sa rebellion, se jeterent sur lui, l'assommerent, & lui couperent la tête, qu'ils envoyèrent à Heraclius vers la fin de décembre 617.

ELEUTHERE, (Augustin) luthérien Allemand, dont on a un petit traité singulier & devenu rare : *De arbore scientia boni & mali*, Mulhausen, 1560, in-8°.

ELIAB, le 3^e. de ces vaillans hommes qui se joignirent à David quand il fuyoit la persécution de Saül. Il rendit à ce prince affligé des services très-considérables dans toutes ces guerres.

ELIACIM, grand-prêtre des Juifs sous le roi Manassès. Ce prince étant devenu un modèle de pénitence depuis sa prison, ne s'appliquoit qu'à réparer les maux qu'il avoit faits à la Religion & à l'état; & pour cela il avoit mis toute sa confiance dans Eliacim, & ne faisoit rien sans son conseil. Celui-ci se trouvoit ainsi chef de la Religion, & ministre d'état. Il est quelquefois nommé *Joakim* : plusieurs savans croient qu'il est auteur du livre de *Judith*... Il y avoit encore de ce nom un sacrificateur, qui revint de Babylone avec Zorobabel; un fils d'Abiud, parent de J. C. selon la chair.

ELIACIM, roi de Juda, voyez JOACHIM.

ELICHMAN, (Jean) Danois, selon quelques-uns, & selon d'autres, Silésien, pratiqua la médecine à Leyde, & mourut en 1639. Il étoit savant dans

les langues orientales, & nous a laissé des remarques sur la langue perse, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa Grammaire Perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui: I. *De usu Linguae Arabicae in medicina*, Iene, 1636. II. *De termino vitae secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°. Voyez Ramus, *Panegy. Ling. Oriental.* p. 12.

ELIE, prophete d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J. C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, & lui prédit le fléau de la sécheresse & de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportoient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le recut. Achab rendoit à l'idole de Baal un culte sacrilege. Le prophete vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; & sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jezabel, femme d'Achab, irritée du châtement des faux prophetes, il s'enfuit dans le désert: un Ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, & lui ordonna d'aller sacrer Hazaël, roi de Syrie, & Jehu, roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avoient point changé Achab. Le prophete vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth,

qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de tems après à Ochofias, qu'il mourroit de la chute qu'il avoit eue, & fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'envioit à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J. C. Elisée son disciple recut son esprit & son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'Eglise Grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté & inconnu. Nous disons, *on croit*; car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, & de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparoitra sur la terre avant le dernier avènement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, & que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On fait que les Carmes ont long-tems regardé Elie comme leur fondateur. Voyez S. ALBERT, patriarche de Jérusalem, & PAPEBROCH.

ELIE ou *Elias Levita*, rabbin du 16e. siecle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome & à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes & même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la

plupart de leurs traditions. On lui doit : I. *Lexicon Chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol. II. *Traditio Doctrinae*, en hébreu, Venise, 1538, in-4° ; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum, in quibus Chaldaus paraphrastes interjecit nomen Messiae Christi*, latinè versé a Genebrardo ; Paris, 1752, in-8°. IV. Plusieurs *Grammairies Hébraïques*, in-8°, nécessaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraica*, Isne, 1542, in-4°. *Idem* en hébreu & en latin, par Druisius, Franeker, 1681, in-8°.

ELIEN, (*Claudius Aelianus*) rhéteur & philosophe, vit le jour à Preneste, aujourd'hui Palestrine. Quoique né en Italie, & n'en étant presque jamais sorti, il fit de si grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome ; mais dégoûté bientôt de cette profession, il se mit à composer plusieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui sont : I. Quatorze livres intitulés : *Historia varia*, qui ne sont pas venues entières jusqu'à notre siècle. La meilleure édition est celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de savans Commentaires. La variété de ces histoires est effectivement fort grande. On y apprend des choses tout-à-fait incroyables, quelquefois plaisantes par l'excès d'absurdité. Comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture ; car ce sont eux, suivant Elien, qui nous ont ap-

pris le labourage. « Moïse, dit » un auteur qui a sagement » raisonné là-dessus, nous en » découvre une plus noble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III, v. 23*) que Dieu lui-même en imposa la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il, que les philosophes de tous les tems nous ont appris effectivement d'étranges choses : mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est la prédilection qu'ils ont tous eue pour les cochons. Tandis qu'Elien nous les donne pour les fondateurs de l'agriculture, Pyrrhon en fait le modèle des sages (voy. son article). Que dire de la plus nombreuse & de la plus fameuse secte philosophique, dont les membres s'efforcoient avec tant d'ardeur & de succès d'être Epicuri de grege porcus ». II. Une *Histoire des Animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur mêle à quelques observations curieuses & vraies, plusieurs autres triviales ou fausses. Il est aussi menteur que Pline ; mais Pline avoit une imagination qui embellissoit les fables, & les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages sont certainement d'Elien. On y voit le même génie dans l'un & dans l'autre, & la même variété de lecture. Elien, selon l'usage des philosophes, débitoit de très-belles maximes ; il peignoit la cour des princes comme le séjour de la corruption, & l'écueil de la sagesse ; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, si on l'y avoit invité & accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il

n'étoit pas indifférent sur ce qui s'y passoit. Il publia un livre contre Héliogabale, dans lequel il se déchainoit vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elie florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne Traduction françoise de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amsterdam, 1750, in-8°; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paroît appartenir à un autre Elie.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, étoit serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie, chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, & font remonter jusqu'au tems de J. C.; mais qui, selon le P. Morin, n'est que du septième ou huitième siècle. On a de lui un livre intitulé: *Les Chapitres ou Histoire sacrée*, que Vorkius a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les Hébraïens. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières; il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil & la lune ont été créés dans la même forme & la même splen-

deur; mais que s'étant querrellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand & plus brillant, &c.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des Janissaires, se battit en duel contre Bitezès, Hongrois, dans le tems qu'Amurat, empereur des Turs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, & chacun se retira vers les siens. Eliezer voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lievre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à 40 fleches sans l'épouvanter, & qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que delà il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie; & que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge & en force.

ELINAND ou HELINAND, moine Cistercien de l'abbaye de Froidmont, sous le regne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *Chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que quatre. Cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol. s'est trompé. Il auroit dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *Vers françois*, & de plus mauvais *Sermons*. Il étoit de Pronle-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

ELIOGABALE, voyez HÉLIOGABALE.

ELIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible en langue Américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau-Testament* en 1661, l'*Ancien* en 1663, in-4°, & le tout en 1685, aussi in-4°.

ELIPAND, archevêque de Tolède, amide Felix d'Urgel, foutenoit avec lui que J. C., en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix & par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, & leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Felix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, & mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Élide dans le Péloponnèse, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Eliséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISAPHAT, fils de Zechri, qui aida de ses conseils & de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à mettre Joas sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISÉE, disciple d'Elie & prophète comme lui, étoit fils de Saphat. Il conduisoit la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau & son double esprit prophétique. Les prodiges

qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophète. Il divisa les eaux du Jourdain, & le passa à pieds secs; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule (c'étoient, observent les SS. Peres, des enfans formés par des parens impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat & de Joram, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remporteroient sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général Syrien, de la lèpre; & Giezi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que Hazaël feroit aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'étoit un de ces hommes rares, dit un historien » théologue, que la Providence suscite dans des tems » de corruption & d'obscurité, » pour ranimer la foi par des » œuvres extraordinaires, & » ramener à Dieu par l'éclat » des prodiges, des peuples » séduits qui ne croient plus en » sa puissance ».

ELISÉE, (le P.) fils de M. Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1728, y fit ses premières études au collège des Jésuites, & s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet ordre & se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissoient, à cultiver l'étude des belles-lettres, & à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs & les mêmes suffrages. Enfin excédé de travaux, & sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avoient ordonnées. Ses *Sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits & les grands. Tel est l'empire de la raison, des éternelles & imprescriptibles règles du goût. Au milieu de la dégra-

» dation qui flétrit les lettres ;
 » de ces sifflemens épigram-
 » matiques & antithétiques,
 » de ces grosses phrases labo-
 » rieuses & boursoufflées, qui
 » ont remplacé le langage na-
 » turel, noble & énergique des
 » Chrysostome & des Bossuet ;
 » durant le triomphe même de
 » la fausse éloquence, de cette
 » petite coquette, resplendis-
 » sante de faux brillans, &
 » ridiculement affublée de co-
 » lifichets, qui s'éleve sur les
 » débris de la dignité oratoire ;
 » un pauvre religieux, déjà
 » par son état en contraste avec
 » les applaudissemens de la
 » multitude, fixe l'approbation
 » de la cour & des peuples par
 » des discours sans fard, sans
 » prétention, simples & quel-
 » quefois négligés. S'il n'a pas
 » la force & l'élévation de
 » Bourdaloue, la douceur in-
 » sinuante de Massillon, l'a-
 » bondance & la rapidité de
 » Neuville, il a du moins tout
 » ce qui distingue l'ancienne
 » & véritable éloquence de
 » l'affété verbiage du siècle.
 Dans le *Journal historique & littéraire*, on avoit d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avoient entendu : mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez le *Journal* du 1 novembre 1785, p. 323). On a remarqué que dans son sermon *Sur la fausse piété*, il avoit paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui donnez les bornes à l'immensité de la mer, & qui domptez l'orgueil des flots ! réprimez la licence des efforts, & arrêtez ce torrent

» de l'impiété qui menace de
 » ravager la terre. Hélas !
 » peut-être touchons-nous à
 » ces jours désastreux, où les
 » yeux des élus, contraints de
 » gémir sur les malheurs de la
 » sainte Jérusalem, se change-
 » ront en des sources de larmes !
 » Les progrès rapides de l'in-
 » crédulité, le mépris des cho-
 » ses saintes, l'indifférence
 » pour les dogmes, la préven-
 » tion des esprits-forts contre
 » le merveilleux, & leurs ef-
 » forts pour découvrir dans
 » les forces de la nature, la
 » cause de tous les prodiges ;
 » le Dieu du Ciel presque oublié
 » dans les arrangemens hu-
 » mains, comme s'il n'étoit pas
 » le Dieu des armées & des
 » empires ; les vœux que les
 » Moïse lui adressent sur la
 » montagne, regardés comme
 » indifférens aux succès des
 » combats ; les travaux du mi-
 » nistère, les sacrifices des
 » Vierges, les larmes des pé-
 » nitens, méprisés comme des
 » inutilités pieuses ; enfin la
 » facilité des esprits à rece-
 » voir ces funestes impressions,
 » doivent nous faire craindre
 » une révolution dans la foi.
 » Eloignez, grand Dieu, ce
 » funeste présage : conservez
 » ce dépôt sacré dans ce royau-
 » me, que la piété de ses rois,
 » le zèle éclairé des ponti-
 » fes, l'attachement du peu-
 » ple au culte de ses peres,
 » rendent encore une portion
 » florissante de votre héritage.
 » Augmentez dans tous les
 » fideles, l'amour de la Reli-
 » gion : faites gémir l'impie
 » sur ses excès, & que tous
 » les cœurs, réunis par la foi
 » dans le sein de votre Eglise,

» aspirent aux récompenses
 » promises aux vrais adora-
 » teurs ».

ELIZABETH, (Ste.) fem-
 me de Zacharie, mere de S.
 Jean-Baptiste, qu'elle eut dans
 sa vieillesse, reçut la visite de sa
 parente, la mere du Sauveur,
 dans le tems de leur grossesse.
 S. Pierre d'Alexandrie dit que
 deux ans après qu'elle eut mis
 au monde Jean-Baptiste, elle
 fut obligée de fuir la persé-
 cution d'Hérode. Elle alla se ca-
 cher dans une caverne de la
 Judée, où elle mourut, lais-
 sant son fils dans le désert à
 la conduite de la Providence,
 jusqu'au tems qu'il devoit pa-
 roître devant le peuple d'Israël.

ELIZABETH ou ISABELLE
 d'Arragon, reine de France,
 femme du roi Philippe III, dit
le Hardi, & fille de Jacques I,
 roi d'Arragon, fut mariée en
 1262. Elle suivit le prince son
 mari en Afrique, dans l'expé-
 dition que le roi S. Louis entre-
 prit contre les Barbares. Après
 la mort de ce prince, Philippe
 vint prendre possession de ses
 états. La reine, qui étoit grosse,
 se blessa en tombant de che-
 val, & mourut à Cozence en
 Calabre, en 1271, à 24 ans.
 Dans le même tems, Alfonse,
 comte de Poitiers, frere de
 S. Louis, fut emporté d'une
 fièvre pestilentielle à Sienné,
 & sa femme Jeanne de Tou-
 louse mourut 12 jours après lui.
 De sorte que le roi Philippe,
 essuyant douleur sur douleur,
 après tant de dépenses & de tra-
 vaux, ne remporta en France
 que des coffres vides & des
 ossemens.

ELIZABETH, reine de Hon-
 grie, voyez GARA.

ELIZABETH, (Sainte) fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la priverent de la régence, que son rang & les dernières volontés du prince paroïssent lui avoir assurée. Elizabeth, mere des pauvres, avoit employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle & ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, & s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avoit fondé. Son palais avoit été une espece de couvent. Elle avoit sur le trône toutes les vertus du cloître; & ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans; & fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des Carmelites à Bruxelles, & une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELIZABETH, (Ste.) reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Arragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Ste. Claire, fit bâtir le monastere de Coïmbre, & mourut saintement en 1336, à

E L I
65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELIZABETH ou ISABELLE de Portugal, impératrice & reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, & de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois Graces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de myrte, & la 3^e. une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, & de sa fécondité. On les orna de ces paroles: *Hæc habet & superat...* Elizabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort & livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jesus, où il mourut saintement. Voyez S. FRANÇOIS de Borgia.

ELIZABETH, d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, & femme de Charles IX, roi de France, fut mariée à Mézieres le 26 novembre 1570. C'étoit une des plus belles personnes de son tems; mais sa vertu surpassoit encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant être

la mettre dans de meilleures voies ; & après son retour en Allemagne , elle lui envoya deux livres qu'elle avoit composés ; l'un, *sur la parole de Dieu* ; l'autre, *sur les évènements les plus considérables qui arriverent en France de son tems*. Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastere qu'elle avoit fondé.

ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-tems en prison. Elizabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit & apprit les langues ; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques & avec les protestans, de dissimuler & d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits ; mais elle étoit protestante dans le cœur, & elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer & le feu, malgré le serment solennel qu'elle avoit fait à son sacre de défendre la Religion Catholique-Romaine & d'en protéger les ministres. Elizabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline

& des cérémonies de l'Eglise Catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'église, les orgues, la musique, furent conservés ; les décimes, les annates, les privilèges des églises, abolis ; la confession permise, & non ordonnée ; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation : système purement humain, sans sanction & sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconsequance, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine Gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel & pour le temporel*. Les prélats qui s'opposeroient à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises ; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les tems & dans tous les pays. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines & 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourmens. Les Jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne Religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elizabeth n'étoit pas encore affermi ; elle crut qu'il falloit s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenoit le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son

mari. Les Ecoſſois mécontents contraignirent Marie à quitter l'Ecoſſe, & à ſe réfugier en Angleterre. Elizabeth lui promit un aſyle, & la fit auſſi-tôt mettre en priſon. Il ſe forma dans Londres des partis en faveur de la reine priſonnière. Le duc de Norfolck, catholique, voulut l'épouſer, comptant ſur le droit de Marie à la ſucceſſion d'Elizabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnerent, pour avoir demandé au roi d'Eſpagne & au pape des ſecours pour la malheureuſe princeſſe. Le ſupplice du duc n'appaiſa pas la colere d'Elizabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les claſſes de citoyens. En vain l'ambaffadeur de France & celui d'Ecoſſe intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecoſſe. Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de priſon, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elizabeth, joignant la diſſimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jaloſie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit paſſé ſes ordres, & fit mettre en priſon le ſecrétaire d'état, qui avoit, diſoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre ſigné par elle-même. Cette maſcarade, dans une ſcene ſi tragique, ne la rendit que plus odieuſe. Philippe II avoit préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée Ecoſſoiſe. Il mit en mer, un an après ſa mort, en 1588, une puiffante flotte nommée l'*Invincible*; mais les vents & les écueils combattirent pour Elizabeth, l'armée Eſpagnole périt preſque toute

par la tempête, ou fut la proie des Anglois. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique: *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; & ces mots de l'autre: *Dux Fœmina facti*. Le chevalier Drack, & quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu-près vers le même tems pluſieurs provinces en Amérique. Les Irlandois, qui lui avoient tenu tête en faveur de la Religion Catholique, groſſirent le nombre de ſes conquêtes. Le comte d'Esſex, ſon favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le regne d'Elizabeth fameux. Ce comte vouloit ſe venger, dit-on, d'un ſoufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une diſpute, faire révolter l'Irlande, ſe rendre maître de la tour de Londres & ſ'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jaloſie de la reine (voy. ESSEX). Elizabeth le pleura en le faiſant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elizabeth ne l'étoit pas d'étouffer les remords & ces reproches intimes que les crimes laiſſent dans l'ame des tyrans. Dans ſa dernière maladie, elle comprit fort bien l'abomination de ſa vie. Elle dit aux médecins qui ſ'emprefèrent de lui offrir leurs ſecours: *Laiſſez-moi, je veux mourir; la vie m'eſt inſupportable*. Cécil & l'archevêque de Cantorbery ſe jeterent à ſes pieds, la ſupplierent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien ob-

tenir, & sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y étoit résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avoit jamais voulu se marier. La nature l'avoit conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure qui n'avoit rien de fort extraordinaire, l'occupoit autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1600 écus à un Hollandois qui l'avoit trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elizabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyoit être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu » à tout peintre & graveur de » continuer de peindre la reine » ou la graver, jusqu'à ce que » quelque artiste eût pu faire » un portrait fidèle, qui devoit » servir de modèle pour toutes » les copies qu'on en feroit à » l'avenir, après que ce mo- » dele auroit été examiné & » reconnu aussi bon & aussi » exact qu'il pourroit l'être ». Il étoit dit « que le desir na- » turel à tous les sujets de » posséder le portrait de S. M., » ayant engagé un grand nom- » bre de peintres, de graveurs » & d'autres artistes, à en mul- » tiplier les copies, il avoit » été reconnu qu'aucun jus- » qu'alors n'étoit parvenu à » rendre dans leur exactitude » les beautés & les graces de » S. M. ». La loi portoit enfin » qu'il seroit nommé des ex-

» perts pour juger de la fidé- » lité des copies, & il leur » étoit enjoint de n'en tolérer » aucune qui conservât quel- » ques défauts ou difformités, » dont, par la grace de Dieu, » S. M. étoit exempte ». Sous son regne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elizabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, & généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes & les vêtemens; mais la plupart de ces réformes tenoient à son aversion pour le costume Espagnol. La gloire qu'elle s'acquît par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, & d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme & à son ambition. « Si » elle eut quelques bonnes qua- » lités, dit un historien, elle » les a bien flétries par sa » manie sanguinaire pour l'é- » tablissement du schisme & » de l'hérésie, dont elle se sou- » cioit peu; par une cruauté » barbare qui a teint les écha- » fauds du sang des têtes cou- » ronnées & de ses propres » amans; par une passion de » dominer & une politique af-

» freuse qui ne connoissoit ni
 » droit des gens, ni droit de
 » nature, ni droit divin, quand
 » ils génoient sa marche; par
 » une duplicité jusques-là sans
 » exemple, & sans laquelle
 » l'Europe ignoreroit peut-
 » être encore l'art d'acquérir
 » par la fourberie la réputation
 » d'habileté ». Le zèle que
 montra toujours Philippe II
 pour la foi de nos peres, est appa-
 remment la cause de la haine
 constante qu'Elizabeth lui voua.
 Cette princesse fit publier, par
 forme d'édit, une satyre, le 18
 octobre 1591, contre ce prince
 qu'elle accusoit de fomenter
 continuellement des conjura-
 tions contre elle en Angleterre.
 Thomas Stapleton réfuta cette
 imputation dans un livre inti-
 tulé: *Apologia pro rege Catholico,
 contra edictum..... in qua omnium
 turbarum & bellorum quibus his
 annis triginta Christiana respu-
 blica conflictatur, fontes ape-
 riuntur & remedia demonst-
 rantur*; imprimé d'abord aux Pays-
 Bas, puis à Constance en 1592.
 Elizabeth avoit une grande
 connoissance de la géographie
 & de l'histoire. Elle parloit,
 ou du moins entendoit 5 ou 6
 langues. Elle traduisit divers
 Traités, du grec, du latin &
 du françois. Sa *Version d'Ho-
 race* fut estimée en Angleterre
 aussi long-tems qu'on eut quel-
 que intérêt à flatter sa personne
 ou sa mémoire. Sa *Vie* par Leti,
 traduite en françois, 2 vol.
 in-12, ne mérite guere d'être
 citée. Mlle. Kerallio a donné
 son *Histoire*, Paris, 1786, 5
 vol. in-8°; ouvrage diffus &
 d'une forme peu réguliere,
 mais curieux & intéressant:
 si dans quelques endroits Eli-

zabeth est trop flattée, il en est
 beaucoup où elle est appréciée
 avec justesse.

ELIZABETH FARNESE, hé-
 ritiere de Parme, de Plaisance
 & de la Toscane, née en 1692,
 épousa Philippe V en 1714,
 après la mort de Marie-Louise-
 Gabrielle de Savoie. Ce fut
 l'abbé Alberoni qui inspira ce
 mariage à la princesse des Ur-
 sins, favorite du monarque Es-
 pagnol. Il lui fit envisager la
 jeune princesse comme étant
 d'un caractère souple, d'un es-
 prit simple, sans ambition &
 sans talens. Elizabeth étoit pré-
 cisément le contraire de ce
 qu'elle avoit été dépeinte. Elle
 avoit le génie élevé, l'ame
 grande & l'esprit éclairé. Le
 roi, avec toute sa cour, alla
 au-devant d'elle à Guadalaxara.
 La princesse des Ursins s'avança
 pour la recevoir jusqu'à Za-
 draque; mais à peine fut-elle
 arrivée, qu'Elizabeth la fit con-
 duire d'une maniere aussi dure
 qu'imprévue hors du royaume.
 On a beaucoup varié sur les rai-
 sons de cette disgrâce; le duc de
 Saint-Simon croit qu'elle avoit
 été arrêtée par les deux rois,
 de France & d'Espagne, & que
 la jeune reine ne fit qu'exécuter
 leur résolution. Elizabeth culti-
 va les sciences & les protégea:
 son attachement à la Religion
 Catholique étoit vif & éclairé,
 elle s'opposoit avec force à tout
 ce qui pouvoit y donner at-
 teinte. L'Espagne la perdit en
 1766.

ELIZABETH, princesse Pa-
 latine, fille aînée de Frédéric V,
 électeur Palatin du Rhin, élu
 roi de Bohême, naquit en 1618.
 Dès son enfance elle pensa à
 cultiver son esprit; elle apprit
 les

les langues ; elle se passionna pour la philosophie, & sur-tout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces fortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mere, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de d'Épinai, gentilhomme François, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, & de là à Cassel. Sur la fin de ses jours elle accepta la riche abbaye d'Her-vorden, qui devint dès-lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la Religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

ELIZABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar Pierre I. Elle naquit le 29 décembre 1710, & monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de Holstein-

Tomé III.

Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, & Elizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même tems qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, & que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étoient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement, de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille, le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régneroit : « vœu qui » ne peut être considéré, dit » M. Coxe dans son *Voyage* » de *Russie*, que comme une » injure des plus graves envers » la société ; puisqu'en rom- » pant cette barrière de la » crainte de la mort, la plus » forte sans doute qu'on puisse » opposer au crime, on dé- » truit la sauve-garde la plus » sûre des vies & des proprié- » tés des bons citoyens » (*voy.*

V r.

CALENTIUS). Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssent souvent sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore.

ELIZABETH : voyez, sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELLEBODIUS, (Nicaise) natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands-hommes de son tems. Radecius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, & lui donna un canonicat dans sa cathédrale; il mourut à Presbourg le 4 juin

1577. Nous avons de lui : I. Une Version de grec en latin de *Nemesius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, & dans la Bibliothèque des Peres, édition de Lyon, tom. VIII. Cette Version d'un ouvrage savant & utile est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Nemesius*, & cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art & de travail. Georges Valla en avoit donné une avant lui, où l'auteur Grec est ridiculement défiguré. II. Des Poésies latines dans les *Deliciae Poetarum Belgarum* de Gruterus.

ELLER DE BROOKUSEN, (Jean-Théodore) premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, & mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avoit donné en 1735, Frédéric son fils joignit en 1755

celui de conseiller privé, & de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en françois par M. le Roi, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon, & établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites sur les *maladies chroniques*, & c'est une perte; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité & la patience nécessaires à un observateur.

EL-MACIN, (Georges) historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrazins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpenius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, & finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENDORST, (Geverhart) de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, & s'y rendit très-habile. On a de lui des Notes sur *Minutius Felix*, & sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cébés*, avec la version latine & les notes de Jean Casel.

ELMENDORST, (Henri) auteur d'un *Traité allemand sur les Spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont au-

jourd'hui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, sont capables de les former. On peut voir cette matière discutée avec plus de raison & de vérité, dans le *Traité des Spectacles* de M. Bossuet, dans une Lettre du fameux Citoyen de Geneve à M. d'Alembert, dans les *Lettres sur les Spectacles*, par M. Des-Prés de Boissy, & dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 avril & 1 mai 1781. Voyez MOLIERE.

ELOI, (S.) né à Cadillac, près de Limoges, en 588, excella dès sa jeunesse dans les ouvrages d'orfèvrerie, particulièrement dans ceux qui étoient destinés à orner les églises & les tombeaux des Saints. Clotaire II employa ses talens, ainsi que Dagobert, qui le fit son trésorier. On le tira de ce poste, pour le mettre sur le siege de Noyon en 640. Il mourut saintement en 659, après avoir prêché le Christianisme à des peuples idolâtres, fondé grand nombre d'églises & de monasteres, & paru avec éclat dans un concile de Châlons, en 644. S. Ouen son ami a écrit sa *Vie*. Levêque en a donné une traduction, Paris, 1693, in-8°. Il l'a enrichie d'une Version de 16 *Homélies*, qui portent le nom de S. Eloi. Elles sont très-touchantes, remplies de belles images, & vraiment éloquentes, malgré la simplicité du style qui porte par-tout le caractère intéressant de la franchise antique. On a aussi quelques Lettres de ce Saint.

ELOY, (Nicolas-François-Joseph) conseiller-médecin ordinaire de la princesse Charlotte de Lorraine, ensuite du

prince Charles-Alexandre de Lorraine son frere, médecin-pensionnaire de la ville de Mons, correspondant de la société royale de médecine de Paris, né à Mons, capitale du Hainaut, le 20 septembre 1714, exerça sa profession avec beaucoup d'honneur & de désintéressement pendant l'espace de 52 ans, & mourut le 10 mars 1788, d'un asthme humide qui l'emporta en moins de huit jours, regretté de tous ses confreres & de ses concitoyens. Continuellement appliqué à l'étude & à la pratique de la médecine, il n'en fut pas moins attaché aux devoirs de la Religion, qu'il remplit avec la plus scrupuleuse & la plus édifiante exactitude. On a de ce savant médecin : I. *Réflexions sur l'usage du Thé*, Mons, 1750, in-12. II. *Réflexions sur une brochure intitulée : Apologie du Thé*, Mons, 1751, in-12. III. *Essai du Dictionnaire historique de la Médecine*, Liege, 1755, 2 vol. in-8°. IV. *Dictionnaire historique de la Médecine ancienne & moderne*, Mons, 1778, 4 vol. in-4°. L'auteur développe ici avec plus d'étendue & d'intérêt, les mêmes choses dont les limites étroites de l'*Essai* ne lui avoient permis que de faire une esquisse. La préface forme un discours plein de choses & d'idées vraies, qui, sans avoir la boursoufflure de l'éloquence moderne, plaît par un arrangement économique & bien gradué des notions assorties à la matière que l'auteur traite. Il présente d'une manière rapide, mais qui occupe fortement l'esprit, l'histoire de la médecine, & des révolutions qu'elle

a essnyées. Dans le discours préliminaire, il s'attache particulièrement à faire voir les dangers de l'esprit de système & de la manie de généraliser des choses susceptibles de modifications infinies, & différenciées, pour ainsi dire, individuellement. Dans l'article *Médecine*, plein d'excellentes observations, l'auteur revient encore à cette leçon extrêmement importante; il fait toucher au doigt les suites fatales de l'esprit systématique, tel qu'il se montre dans toutes les sciences, mais avec des suites plus graves & plus déplorables dans l'art de la médecine. La notice des médecins, où il manque néanmoins quelques articles, l'abrégé de leur vie, le catalogue de leurs ouvrages, est faite avec soin, avec une modération & une impartialité qui prouvent dans l'auteur une grande droiture de caractère. Quand il a occasion de parler de ces médecins désintéressés qui regardent comme un salaire précieux la satisfaction de secourir des malades indigens, de visiter des cabanes obscures & infectées, où l'infirmité est unie à la misère, il le fait avec un langage de sentiment, qui honore infiniment sa philosophie. Enfin la manière de penser de l'auteur, la fermeté de ses principes & sa religion, paroissent encore mieux dans l'article où il fait le catalogue des médecins qui se sont sanctifiés par l'exercice de leur art. Nous rapporterons le passage suivant, dans lequel on trouve une force d'esprit qu'on peut regarder comme un phénomène dans le tems où nous sommes. « Parmi

» les reproches qu'on a faits à la
 » médecine, le plus outran-
 » geant est celui d'accuser cette
 » science de conduire à l'athéisme & à l'irréligion. Mais
 » quand l'étude du mécanisme
 » animal ne seroit pas celle des
 » merveilles du Créateur, dont
 » on reconnoît le doigt & la
 » toute-puissance dans la structure de la plus petite fibre;
 » quand cette étude ne porteroit pas au culte d'un Dieu,
 » dont le médecin a tous les
 » jours occasion d'admirer les
 » ouvrages, il suffiroit de faire
 » l'énumération des personnes
 » ges qui se sont sanctifiés dans
 » l'exercice de la médecine,
 » pour laver cette science des
 » reproches odieux qu'on lui
 » fait encore aujourd'hui. Jus-
 » ques dans le sein de l'Eglise
 » Catholique il y a eu des mé-
 » decins impies, il y a eu des
 » athées; mais c'est à la perversité de leurs cœurs, à l'aveuglement de leur esprit, & non
 » point à l'art qu'ils profes-
 » soient, qu'on doit attribuer
 » leurs écarts (voy. GALIEN).
 » Les esprits-forts de nos jours
 » me mettront sans doute au
 » rang de ces bonnes gens,
 » que leur philosophie regarde
 » comme des dupes, parce qu'ils
 » croient ce que leurs peres ont
 » cru. A cette condition, je consens d'être mis dans la même
 » classe; & pour mériter davantage le mépris dont ils
 » m'honoreront, je mets ici
 » sous leurs yeux les noms des
 » saints médecins que l'Eglise
 » révere. Elle leur a décerné
 » un culte public, soit pour
 » avoir généreusement sou-
 » tenu les intérêts de la foi
 » qu'ils ont scellée de leur

» sang, soit pour avoir illuf-
 » tré leur profession par la
 » pratique des vertus les plus
 » sublimes ». V. *Cours élémen-
 taire des Accouchemens*, &c.;
 Mons, 1775, in-12. VI. *Mé-
 moire sur la marche, la nature,
 les causes & le traitement de la
 Dyssenterie*, Mons, 1780, in-8°.
 VII. *Examen de la question
 médico-politique*: « Si l'usage
 » habituel du café est avan-
 » tageux ou doit être mis au
 » rang des choses indifférentes
 » à la conservation de la santé;
 » s'il peut se concilier avec
 » le bien de l'état dans les
 » provinces Belges, ou s'il
 » est nuisible & contraire à tous
 » égards »? *ibid.*, 1781, in-8°.
 Les Etats du comté de Hainaut
 voulant témoigner à l'auteur
 le casqu'ils faisoient des ou-
 vrages qu'il avoit mis au jour
 & des services rendus à la
 patrie, lui firent remettre, par
 leurs députés ordinaires, avec
 un compliment très-flatteur,
 une tabatiere d'or portant d'un
 côté les armes des Etats, avec
 l'inscription: *Ex dono Patriæ*;
 & de l'autre un génie repré-
 sentant la renommée, avec ces
 paroles: *Æmulationis incita-
 mentum*.

ELPENOR, l'un des com-
 pagnons d'Ulyffe, fut changé
 en porc par Circé, ainsi que
 ceux qui étoient avec lui. Cette
 magicienne rendit ensuite sa
 première forme à Elpenor, qui
 se tua en tombant du haut d'un
 escalier.

EL-ROI, (David) impos-
 teur juif vers l'an 933, s'acquit
 une si grande autorité parmi
 ceux de sa nation, qu'il leur
 persuada qu'il étoit le Messie,
 envoyé de Dieu pour les réta-

blir dans la ville de Jérusalem,
 & pour les délivrer du joug
 des Infidèles. Le roi de Perse,
 Bazi-Bila, informé de la har-
 dieffe de ce fourbe, donna
 ordre de l'enfermer; mais il
 s'échappa de prison. Il fallut,
 pour s'en délivrer, que son
 beau-pere, gagné par de gran-
 des sommes d'argent, le poi-
 gnardât pendant qu'il dormoit.

ELSHAIMER, (Adam)
 peintre célèbre, naquit à Franc-
 fort, en 1574, d'un tailleur
 d'habits. Après s'être fortifié
 dans sa profession par les le-
 çons d'Uffembac, & sur-tout
 par l'exercice, il passa à Rome.
 Il chercha dans les ruines de
 cette métropole de l'Europe,
 & dans les lieux écartés, où
 son humeur sombre & sauvage
 le conduisoit souvent, de quoi
 exercer son pinceau. Il dessi-
 noit tout d'après nature. Sa
 mémoire étoit si fidelle, qu'il
 rendoit avec une précision &
 un détail merveilleux, ce qu'il
 avoit perdu de vue depuis
 quelques jours. Il a extrême-
 ment fini ses tableaux. Sa com-
 position est ingénieuse, sa tou-
 che gracieuse, ses figures ren-
 dues avec beaucoup de goût
 & de vérité. Il entendoit par-
 faitement le clair-obscur. Il
 réussissoit sur-tout à représenter
 des effets des nuits & des clairs
 de lune. Ce peintre mourut en
 1620, dans l'indigence, & dans
 la plus sombre mélancolie, pro-
 duite par son caractère &
 par son état. Ses tableaux se
 vendent très-cher, mais il
 en faisoit peu; aussi sont-ils
 fort rares. Un de ses disciples,
 nommé Jacques-Ernest Tho-
 mann, de Lindau, a fait des ta-
 bleaux si approchans de ceux de

son maître, que plusieurs connoisseurs s'y sont mépris.

ELSWARDUS, voyez ETHELWARDUS.

ELSWICH, (Jean Herman d') luthérien, naquit à Rensbourg dans le Holstein, en 1684. Il devint ministre à Stade, & y mourut en 1721. Il a publié : I. Le livre de Simonius : *De Litteris pereuntibus*, avec des notes. II. *Launoïus; de varia Aristotelis fortuna*; auquel il a ajouté : *Schediasma; de varia Aristotelis in scholis Protestantium fortuna*; & *Joannis Josii dissertatio de Historia Peripatetica*, &c., &c.

ELVIR, l'un des califes, ou successeurs de Mahomet, étoit fils de Pisafire, dernier calife de Syrie ou de Babylone. S'étant sauvé en Egypte, il fut reçu comme souverain pontife. Les Egyptiens rassemblèrent toutes leurs forces pour détrôner le maître du pays, qu'ils regardoient comme un usurpateur. Ce prince s'avisa d'un stratagème pour détourner l'orage qui le menaçoit, & envoya reconnoître Elvir pour souverain dans ce qui concernoit la Religion, s'offrant à prendre de lui le cimenterre & les brodequins, qui étoient les marques du pouvoir absolu en ce qui regarde le temporel. La paix fut faite à ces conditions, vers l'an 990, & Elvir demeura calife.

ELXAI, juif qui vivoit sous l'empire de Trajan, fut chef d'une secte de fanatiques qui s'appelloient *Elxaïtes*. Ils étoient moitié juifs & moitié chrétiens. Ils n'adoroient qu'un seul Dieu; ils s'imaginoient l'honorer beaucoup en se bai-

gnant plusieurs fois par jour. Ils reconnoissoient un Christ, un Messie, qu'ils appelloient le *Grand-Roi*. On ne fait s'ils croyoient que Jesus fût le Messie, ou s'ils en admettoient un autre, qui n'étoit pas encore venu. Ils lui donnoient une forme humaine, mais invisible, qui avoit environ 38 lieues de haut : ses membres étoient proportionnés à sa taille. Ils croyoient que le Saint-Esprit étoit une femme, peut-être parce que le mot, qui en hébreu exprime le *Saint-Esprit*, est du genre féminin. Elxaï étoit considéré par ses sectateurs comme une puissance révélée & annoncée par les prophètes, parce que son nom signifie, selon l'hébreu, *qui est révélée*. Ils révéroient même ceux de sa race jusqu'à l'adoration, & se faisoient un devoir de mourir pour eux. Il y avoit encore sous Valens deux sœurs de la famille d'Elxaï, ou de la *race bénite*, comme ils l'appelloient. Elles se nommoient Marthe & Marthene, & étoient considérées comme des déesses par les Elxaïtes.

ELYMAS, nommé aussi *Bar-Jesu*, fils de Jebas, de la province de Cypre & de la ville de Paphos, qui mit en usage son art magique, pour empêcher que le proconsul Sergius Paulus n'embrassât la foi de J. C. Mais Paul le regardant d'un œil menaçant, lui prédit que la main de Dieu alloit s'appesantir sur lui, & qu'il seroit privé pour un certain tems de la lumière. Alors ses yeux s'obscurcirent, & tournant de tous côtés, il cherchoit quelqu'un qui lui donnât la

main. Ce miracle toucha le proconsul, qui se rendit à la vérité, & se déclara hautement pour Jesus-Christ.

ELYOT, gentilhomme Anglois, fut aimé & estimé de Henri VIII, qui le chargea de diverses négociations importantes. On a de lui un *Traité de l'Education des enfans* en anglois, 1580, in-8°, & d'autres ouvrages.

ELZEVIRES, imprimeurs d'Amsterdam & de Leyde, se font fait un nom, par les belles éditions dont ils ont enrichi la république des lettres. Louis, dont les presses travailloient dès 1595, Bonaventure, Abraham & Daniel, sont les plus célèbres. Il n'y a plus de libraires de cette famille, depuis la mort du dernier, arrivée à Amsterdam en 1680. Ce fut une perte pour la littérature. Les Elzevirs ne valent point les Etienne, ni pour l'érudition, ni pour les éditions grecques & hébraïques; mais ils ne leur cédoient point dans le choix des bons livres, ni dans l'intelligence de la librairie. Ils ont même été au-dessus d'eux pour l'élégance & la délicatesse des petits caractères. Leur *Virgile*, leur *Térence*, leur *Nouveau-Testament grec*, 1633, in-12; le *Psautier*, 1653; *l'Imitation de J. C.* sans date, le *Corps de Droit*, & quelques autres livres ornés de caractères rouges, vrais chefs-d'œuvres de typographie, satisfont également l'esprit & les yeux, par l'agrément & la correction. Les Elzevirs ont publié plusieurs fois le catalogue de leurs éditions. Le dernier, mis au jour par Daniel, en 1674, in-

12, en 7 parties, est grossi de beaucoup d'impressions étrangères qu'il vouloit vendre à la faveur de la réputation que les excellentes éditions de sa famille lui avoient acquise dans l'Europe savante.

EMANUEL, voyez EMMA-NUEL & MANUEL.

EMATHION, fils de Tithon, fameux brigand, qui égorgeoit tous ceux qui tomboient dans ses mains. Hercule le tua: & les campagnes que ce barbare parcouroit, furent appelées *Emathiennes* ou *Emathies*.

EMBER, (Paul) ministre protestant, né à Debreczin dans la Haute-Hongrie, a donné plusieurs ouvrages au commencement du 18e. siècle: I. *Des Sermons* en hongrois, Clausenbourg, 1700, in-4°. II. *Historia Ecclesie reformatæ in Hungaria & Transilvania*, Utrecht, 1728, in-4°, avec des additions par Frédéric-Adolphe Lampe, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville. Charles Péterffy dit, dans sa *Collection des Conciles de Hongrie*, tom. 1, que cette *Histoire* n'est farcie que de faits apocryphes, de calomnies & d'invectives contre l'Eglise Romaine.

EMBRY, voyez THOMAS.

EMERICH ou EYMERICK, voyez NICOLAS.

EMILE, (Paul) général Romain, fils de Paul-Emile, tué à la bataille de Cannes, obtint deux fois les honneurs du consulat. Dans le premier, il défait entièrement les Liguriens, l'an 182 avant J. C., avec une armée bien moins forte que la leur. Dans le 2e., auquel il parvint à l'âge de près de 60 ans,

il vainquit Persée, roi de Macédoine, ce qui lui mérita le surnom de *Macédonique*, réduisit son état en province Romaine, démolit 70 places qui avoient favorisé les ennemis, & retourna à Rome comblé de gloire. Le triomphe qu'on lui décerna, dura 3 jours; Persée en étoit le triste ornement. Paul Emile avoit pleuré sa défaite, & l'avoit consolé par des raisons & des caresses. Il remit aux questeurs tous les trésors de Persée, & ne conserva de tout le butin, que la bibliothèque de ce roi malheureux. Ce grand-homme mourut l'an 168 avant J. C.

EMILE, (Paul) célèbre historien, étoit de Vérone. Le nom qu'il s'étoit fait en Italie, porta le cardinal de Bourbon à l'attirer en France. Il y vint sous le regne de Louis XII, & il obtint un canonicat de la cathédrale de Paris. Il mourut dans cette ville en 1529. C'étoit un homme d'une piété exemplaire & d'un travail infatigable. On a de lui une *Histoire de France* en latin, 2 vol. in-8°, & in-folio, 1544, chez Vascofan; réimprimée en 1601, in-fol.; traduite en françois par Jean Renard, 1643, in-folio. Juste-Lipse en fait un grand éloge. Le style en est pur, mais trop laconique, & souvent obscur & embarrassé. Il y a trop de harangues pour un abrégé qui est d'ailleurs assez décharné. S'il est court en quelques endroits, il est trop diffus dans d'autres, comme quand il parle de la 1^{re.} & de la 2^{e.} croisade. On lui reproche aussi de donner dans les fables. Il montre trop d'attachement aux Italiens;

aussi Beaucaire, disoit-il, qu'il étoit plutôt *Italorum buccinatorum, quam Gallicæ historiæ scriptorem*. Cependant, malgré ces défauts, il jouit de la gloire d'avoir le premier débrouillé le chaos de notre vieille histoire, & d'avoir défriché ses champs incultes. Cette *Histoire* en dix livres commence à Pharamond, & finit à la 5^{e.} année de Charles VIII, en 1488. Arnoul du Ferron en a donné une mauvaise continuation.

EMILIANI, (S. Jérôme) fondateur des Clercs-Réguliers, dits *Somasques*, né à Venise d'une famille patricienne, porta les armes pendant sa jeunesse; ayant été fait prisonnier de guerre & délivré d'une manière toute extraordinaire, il prit la résolution de quitter les armes, pour se dévouer entièrement au service du Grand-Maître des armées. De retour à Venise, touché de compassion à la vue des orphelins qui manquoient de tout, il en retira un grand nombre dans une maison, où il leur prodigua tous les soins pour les former à la vertu & pour les rendre utiles à la société. Le bienheureux Cajetan, & Pierre Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV, louerent beaucoup son zèle, & l'engagerent à faire dans d'autres villes des établissemens semblables à celui qu'il venoit de faire à Venise. Après en avoir formé à Brixen, à Bergame & ailleurs, il se retira dans un petit village près de cette ville, nommé *Somasque*, où il institua sa congrégation qui fut appelée de ce nom. La fin de cette congrégation est l'éducation des orphelins, &

Pinstruction de la jeunesse. Cet institut fut approuvé par Pie V, Sixte V & Clément VIII. Il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus grande charité envers le prochain, & mourut l'an 1537, âgé de 56 ans. Benoît XIV le béatifia. Augustin Turtura & André Stella, l'un prêtre, l'autre général des Somasques, ont écrit sa *Vie*.

EMILIEN, (*Caius Julius Emilianus*) né l'an 207 d'une famille très-obscur de Mauritanie, se distingua dans l'armée Romaine par son courage, & s'avança de grade en grade jusqu'à celui de général. Il combattit avec tant de valeur contre les Perses, que les soldats le proclamèrent empereur en 254, après la mort de Dece. Gallus & Valérien étoient alors les légitimes maîtres de l'empire; il marcha contre eux, les vainquit, & tandis qu'il se préparoit à les combattre de nouveau, il apprit que leur armée les avoit massacrés & l'avoit reconnu empereur. Ce titre lui fut confirmé par le sénat; mais il ne jouit pas long-tems de la puissance souveraine. Volusien qui avoit reçu de ses soldats le sceptre impérial, vint attaquer son rival près de Spolette. Les troupes d'Emilien, fatiguées d'avoir toujours les armes à la main, le massacrèrent sur un pont de cette dernière ville, appelé depuis lors le *Pont sanglant*. Il régna très-peu de tems. Ce n'étoit qu'un soldat de fortune, plein à la vérité, de feu & de valeur; mais qui ignoroit la politique & les maximes du gouvernement.

EMILIEN, (Alexandre) l'un

des 29 tyrans qui s'éleverent dans l'empire Romain vers le milieu du 3^e siècle, étoit lieutenant du préfet d'Egypte. Il est connu dans les martyrologes par le zèle barbare avec lequel il persécuta les Chrétiens dans cette province. Une sédition qui s'éleva dans Alexandrie en 263, lui fournit l'occasion de prendre le titre d'empereur, que les Alexandrins, naturellement inquiets & ennemis du gouvernement de Gallien, lui confirmèrent. Emilien parcourut la Thébaïde & le reste de l'Egypte, où il affermit sa domination. Il en chassa les brigands, à la grande satisfaction du peuple, qui lui donna le nom d'*Alexandre*. A l'exemple du héros Macédonien, il se préparoit à porter les armes dans les Indes, lorsque Gallien envoya contre lui le général Théodote, à la tête d'une armée. Il fut vaincu dans le premier combat, & contraint de se retirer à Alexandrie en septembre 263. Les habitans de cette ville le livrèrent à Théodote, qui l'envoya à Gallien. Ce prince le fit étrangler dans sa prison, à la fin de la même année.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie, femme d'Ethelred, roi d'Angleterre, & mere de S. Edouard, eut beaucoup de part au gouvernement sous le regne de son fils, vers l'an 1046. Le comte de Kent, qui avoit eu une grande autorité sous plusieurs regnes, conçut contre elle une si violente jalousie, qu'il l'accusa de plusieurs crimes. Il gagna quelques grands seigneurs, qui confirmèrent ses ac-

cusations auprès du roi. Ce prince crut trop facilement que sa mere étoit criminelle, & l'alla trouver inopinément, pour lui ôter tout ce qu'elle avoit amassé. Emma eut recours dans cette disgrâce à l'évêque de Winchester, son parent; mais ce fut une nouvelle matiere de calomnie pour ses ennemis. Le comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à cet évêque, & l'accusa d'avoir un mauvais commerce avec lui. Le roi continua à être crédule : il fallut que la princesse se justifiât par les moyens en usage en ce tems-là; c'est-à-dire, qu'elle marchât sur des fers ardents. On ne fait comment elle soutint cette rude épreuve : on fait seulement que le roi ayant reconnu son innocence, se soumit à la peine des pénitens.

EMMANUEL, dit le Grand, roi de Portugal, monta sur le trône en 1495, après Jean II son cousin, mort sans enfans. Les prospérités de son regne, le bonheur de ses entreprises, lui firent donner le nom de *Prince très-fortuné*. Vasco de Gama, Améric Vespuce, Alvarès Cabral, & quelques autres, découvrirent sous ses auspices plusieurs pays inconnus aux Européens. Son nom fut porté par ces navigateurs dans l'Afrique, dans l'Asie, & dans cette partie du monde qu'on a depuis appelée Amérique. Le Brésil fut découvert en 1500. Ce fut une source de trésors pour les Portugais : aussi appellent-ils le regne d'Emmanuel, *le siècle d'or du Portugal*. C'est lui qui bâtit le superbe palais de Bélem, & fonda le

monastere attenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de la magnificence & du goût, de son génie vaste & grand, & de sa judicieuse administration. Ce prince mourut en 1521, à 53 ans, regretté de ses sujets qu'il avoit enrichis, & béni d'une multitude de nations infidelles, qu'il avoit civilisées & amenées au Christianisme, mais détesté des Maures, qu'il avoit chassés, & des Juifs qu'il avoit obligés de se faire baptiser. Emmanuel aimoit les lettres & ceux qui les cultivoient. Il laissa des *Mémoires sur les Indes*. On voit à Bélem son mausolée, avec cette inscription :

*Littore ab occiduo qui primum ad
littora solis
Extendit cultum novitiamque
Dei,
Tot reges domiti cui submisere
riaras
Conditur hoc sumulo maximus
Emmanuel.*

EMMANUEL-PHILIBERT, duc de Savoie, né en 1528 de Charles III, fut d'abord destiné à l'Eglise; mais après la mort de ses deux freres, on lui laissa suivre son inclination pour les armes. Son courage lui mérita le commandement de l'armée impériale au siege de Metz. Il gagna en 1557 la fameuse bataille de Saint-Quentin sur les François; la victoire fut si complete, qu'un général Espagnol opina, dans le conseil de guerre, pour aller droit à Paris, & mourut de chagrin de voir son avis rejeté. La paix ayant été conclue à Cateau-Cambresis, il épousa en 1559 Marguerite de France, fille de

François I, & sœur de Henri II. Ce mariage lui fit recouvrer tout ce que son pere avoit perdu de ses états. Il les augmenta ensuite par sa dextérité & sa valeur. Il mourut en 1580, ne laissant qu'un fils, Charles-Emanuel (voyez ce mot).

EMMIUS, (Ubbo) naquit à Gretha, village de la Frise Orientale, en 1547. Ses talens lui méritèrent le rectorat du college de Norden, & de celui de Léer; enfin la place de premier recteur de l'académie de Groningue, & celle de professeur en histoire & en langue grecque. Quoique plusieurs princes & plusieurs villes cherchassent à le posséder, il ne voulut jamais quitter la chaire de Groningue: préférant une vie tranquille & une condition médiocre, à la brillante folie de l'ambition. Lorsque ses infirmités ne lui permirent plus de travailler en public, il s'occupa dans son cabinet à plusieurs ouvrages. Les plus estimables sont: I. *Vetus Græcia illustrata*, en 3 vol. in-8°, Elzevir, 1626; très-utile à ceux qui veulent connoître l'ancienne Grece. Cet ouvrage a reparu dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. II. *Decades rerum Friscarum*, in-folio, Elzevir, 1616. Emmius en bon critique, montre que la plupart des choses qu'on a débitées sur l'antiquité des Frisons, ne sont que des fables: cette histoire est estimée; elle le seroit davantage, si son zele pour le Protestantisme ne lui avoit pas fait altérer bien des faits, & s'il avoit pris les peines d'indiquer les sources où il a puisé ce qu'il avance. III. *Opus Chronologi-*

cum, Groningue, 1619, in-fol. C'est une Chronologie depuis la création du monde jusqu'au tems de l'auteur, avec des Prolégomenes sur la Chronologie Romaine à la tête de l'ouvrage. Ils sont écrits avec autant de justesse que de précision.

IV. *Appendix Genealogica*, Groningue, 1620, in-folio. Ce sont des tables généalogiques qui font une suite de l'ouvrage précédent. Ce savant mourut à Groningue en 1625, à 79 ans. Martin Hanckius a donné sa *Vie* dans le *Liber de Scriptoribus Romanis*.

EMPEDOCLE d'Agrigente en Sicile, philosophe, poète, historien, étoit disciple de Telauges, qui l'avoit été de Pythagore. Il adopta l'opinion de ce philosophe sur la transmigration des ames, & la mit en vers dans un *Poème* qui apparemment se ressentoit du désordre de la tête de l'auteur. Empedocle y faisoit l'histoire des différens changemens de son ame. Il avoit commencé par être fille, ensuite garçon, puis arbrisseau, oiseau, poisson. Son style ressembloit beaucoup (si l'on en croit Aristote, cité par Diogene Laërce) à celui d'Homere. Il étoit plein de force, & riche en métaphores & en figures poétiques. Ses vers furent chantés aux jeux Olympiques, avec ceux d'Homere, d'Hésiode & des plus célèbres poètes. Il disoit quelquefois des choses fort raisonnables. Il reprochoit à ses concitoyens de *courir aux plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour; & de se bâtir des maisons, comme s'ils eussent cru toujours vivre*. La plus commune opi-

nion est que ce philosophe, dans un mouvement de folie, voulant, comme dit Horace, paroître un dieu, se jeta dans les flammes de l'Etna, vers l'an 440 avant J. C.

*Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem
frigidus Etnam
Influit.*

Quelques écrivains distinguent Empedocle le philosophe, d'un autre qui étoit poëte.

EMPEREUR, (Constantin I^{er}) né vers l'an 1580 à Oppyck, village du comté de Hollande, savant consommé dans l'étude des langues orientales, occupa avec honneur une chaire d'hébreu & de théologie à Harderwyck & à Leyde. Il mourut en 1648, dans un âge fort avancé. Tous les ouvrages qu'il a donnés au public, offrent des remarques utiles, & respirent une profonde érudition rabbinique & hébraïque. Nous avons de lui: I. *Talmudis Babylonici Codex Middôth cum commentariis*, &c., Leyde, Elzevir, 1630, in-4°, en hébreu & en latin. Ce Commentaire orné de figures très-exactes, explique avec beaucoup de netteté toute la structure du temple de Jérusalem, de ses autels, &c. II. *D. Isaaci Abrabanielis & Mosi Alshechi Commentarius in Esaïæ prophetiam*, Leyde, Elzevir, 1631, in-8°, en hébreu & en latin. L'Empereur en publiant les Commentaires de ces rabbins sur la prophétie d'Isaïe, qui regarde les souffrances & la mort de l'Homme-Dieu, a eu soin de réfuter leurs explications détournées, & de repousser les traits qu'ils ont lancés

contre le Christianisme. III. *Grammaire Chaldaïque*, écrite en hébreu avec la traduction latine; Leyde, Elzevir, 1631. IV. *Itinerarium Benjaminis*, en hébreu, avec la traduction en latin & des notes de l'Empereur; Leyde, 1633; & plusieurs autres Traductions des livres juvifs, enrichies d'observations savantes; elles sont les meilleures que l'on ait, quoiqu'elles ne soient pas toujours exactes.

EMPIRICUS, voyez *SEXTUS EMPERICUS*.

EMPORIUS, savant rhéteur, florissoit du tems de Cassiodore au sixième siècle. Il reste de lui quelques Ecrits sur son art, Paris, 1599, in-4°. Le style en est vif & nerveux, suivant Gibert.

ENCELADE, le plus puissant des géans qui voulurent escalader le ciel, étoit fils du Tartare & de la Terre. Jupiter renversa sur lui le Mont-Etna. Les poëtes ont feint que les éruptions de ce volcan venoient des efforts que faisoit ce géant pour se retourner, & que, pour peu qu'il remuât, la montagne vomissoit des torrents de flammes.

ENDYMION, berger de la Carie, petit-fils de Jupiter. La Lune, amoureuse de lui, venoit le voir toutes les nuits. Elle en eut plusieurs enfans. Voilà ce que la fable rapporte. Mais ceux qui, à travers ces voiles, cherchent les vérités qu'elle cache quelquefois, prétendent qu'Endymion étoit un astrologue, qui le premier observa le cours de la Lune.

ENÉE, prince Troyen, fils de Vénus & d'Anchise, & père

d'Ascagne. Les Grecs ayant pris Troie, il se sauva la nuit, chargé des dieux de son pays, de son pere qu'il portoit sur ses épaules, & menant son fils par la main. Après plusieurs aventures, il passa en Italie, où il obtint Lavinie, fille du roi Latinus. Turnus, roi des Rutules, à qui elle avoit été promise, fit la guerre au prince Troyen, fut vaincu & perdit la vie. Le vainqueur eut encore à combattre Mezence, roi des Toscans, allié des Rutules. La bataille se donna sur les bords de la riviere Numique. Enée disparut dans cette journée. Il se noya peut-être dans la riviere, ou il fut tué par les Toscans. Ascagne lui succéda. Virgile, dans son *Enéide*, a inséré l'épisode des amours d'Enée avec Didon, reine de Carthage, par une licence poétique, qui lui a fait rapprocher des tems séparés par un long espace (voy. DIDON). Au reste, l'article d'Enée appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire. Divers auteurs, cités par Denys d'Halicarnasse, soutiennent qu'Enée n'aborda jamais en Italie. C'est ce qu'a tâché de prouver le savant Bochart dans une Dissertation particuliere; & son opinion est celle de la plupart des gens-de-lettres, qui ont éclairé les recherches historiques avec le flambeau de la saine critique. Voyez DÉBORA, HOMERE.

ÉNÉE, (*Aeneas-Tallicus*) un des plus anciens, mais non pas des meilleurs auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, florissoit du tems d'Aristote. Casaubon a publié un de ses Traités en grec, avec une Version latine, dans le *Polybe*,

1609, in-fol. M. de Beaufobre l'a donné en françois, 1557, in-4^o, avec de savans commentaires.

ÉNÉE DE GAZE, philosophe Platonicien, sous l'empire de Zénon, dans le cinquieme siecle, embrassa le Christianisme, & y trouva une philosophie bien supérieure à celle de Platon. On a de lui un Dialogue intitulé: *Théophraste*, du nom du principal interlocuteur. Il traite de l'immortalité de l'ame & de la résurrection des corps. Jean Bower le mit au jour à Leipsig en 1655, in-4^o, avec la traduction & les savantes notes de Gaspard Barthius. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Peres.

ÉNÉE, évêque de Paris, homme d'esprit & consommé dans les affaires, publia, à la priere de Charles-le-Chauve, un *Livre contre les erreurs des Grecs*. Il entreprend à la fois de répondre aux écrits du patriarche Photius contre l'Eglise Latine, & de montrer la vérité de la doctrine & la sainteté des dogmes de cette Eglise. Il mourut en 870.

ENGELBERGE ou INGELBERGE, femme de l'empereur Louis II, fut accusée d'adultere par le prince d'Anhalt & le comte de Mansfeld, jaloux de son élévation. L'impératrice se défendit, autant qu'elle put de cette imputation. Mais n'ayant point de preuve décidément favorable, elle se voyoit dans le cas de se justifier par l'épreuve du feu & de l'eau, en usage dans ce tems-là. Engelberge se disposoit à passer par ces épreuves, lorsque Boson, comte d'Arles, persuadé de son

innocence, donna un cartel de défi aux calomnieurs, les terrassa l'un & l'autre, & leur fit rendre hommage, l'épée sur la gorge, à la vertu de l'impératrice. Le vainqueur eut pour prix de sa générosité le titre de *Roi d'Arles*: & pour femme Ermengarde, fille unique de cette princesse. Engelberge, devenue veuve, se fit bénédictine, & mourut saintement vers l'an 890.

ENGLEBERT, (Corneille) peintre très-célebre du 16e. siècle, natif de Leyde. Il eut deux fils qui se distinguèrent aussi dans le même art.

ENGUIEN, (ducs d') voy. FRANÇOIS & LOUIS.

ENJEDIM, (Georges) un des plus subtils Unitaires qui aient fait des remarques sur l'Écriture-Sainte. On a de lui: *Explicatio locorum Scripturae Veteris & Novi Testamenti, ex quibus dogma Trinitatis stabiliri solet*, in-4^o: ouvrage pernicieux & rempli de vains sophismes. Cet auteur né en Transilvanie, ministre & surintendant dans sa patrie, mourut en 1597, âgé de 42 ans. Il a emprunté presque toutes ses remarques d'Étienne Basilius, Unitaire de Colofwar.

ENIPÉE, berger de la Thessalie, se métamorphosa en fleuve pour jouir de Tyro. Cette nymphe, voyant les eaux d'Enipée extrêmement claires, eut envie de s'y baigner; alors Enipée la surprit, & eut d'elle Pélidas & Nélée.

ENNIUS, (Quintus) né à Rudes en Calabre, l'an 239 avant J. C., obtint par ses talens le droit de bourgeoisie à Rome: honneur dont on fai-

soit alors beaucoup de cas. Il tira la poésie latine du fond des forêts, pour la transplanter dans les villes; mais il lui laissa beaucoup de rudesse & de grossièreté. Le même siècle vit naître & mourir sa réputation; ce siècle n'étoit pas celui de la belle latinité. On le sent en lisant Ennius; mais il compensa le défaut de pureté & d'élégance, par la force des expressions & le feu de la poésie. L'élégant, le doux Virgile avoit beaucoup profité dans la lecture du dur & du grossier Ennius. Il en avoit pris des vers entiers, qu'il appelloit *des perles tirées du fumier*. Ennius mourut de la goutte l'an 169 avant J. C. Scipion, son ami, voulut avoir un tombeau commun avec ce poète autant par amitié, que par considération pour son mérite. Ennius avoit mis en vers héroïques les *Annales de la République Romaine*: il avoit aussi fait quelques *Satyres*; mais il ne nous reste que des fragmens de ces ouvrages, Amsterdam, 1707, in-4^o, & dans le *Corpus Poëtarum Latinorum* de Maittaire.

ENNODIUS, né en Italie vers 473, & originaire des Gaules, embrassa l'état ecclésiastique du consentement de sa femme, qui de son côté se fit religieuse. Ses vertus & ses talens le firent élever sur le siège de Pavie vers l'an 510. On le choisit ensuite pour travailler à la réunion de l'Église Grecque avec la Latine. Il fit deux voyages en Orient, qui ne servirent qu'à faire connoître les artifices de l'empereur Anastase & la prudence d'Ennodius. Cet illustre prélat mou-

rut saintement en 527. Le P. Sirmond donna au public en 1612 une bonne édition de ses *Œuvres*, in-8°. Elles renferment: I. Neuf livres d'*Épîtres*; recueil édifiant & utile pour l'histoire de son tems. II. *Dix Recueils d'Œuvres diverses*. III. *La Défense du Concile de Rome*, qui avoit absous le pape Symmaque. IV. *Vingt-huit Discours ou Déclamations*. V. *Des Poésies*.

ENOCH, fils aîné de Caïn, bâtit avec son pere la premiere ville. Ce mot dans l'origine ne signifie qu'une habitation fixe, un terrain environné de clôture. Caïn & Enoch en firent une pour eux & pour leurs descendants; elle fut appelée *Enochie*.

ENOCH ou HENOCH, fils de Jared & pere de Mathusalem, né l'an 3412 avant J. C., fut enlevé du monde pour être placé dans le paradis terrestre, après avoir vécu 365 ans avec les hommes. Il doit venir un jour, pour faire entrer les nations dans la pénitence (voyez ELIE). On lui attribua, dans les premiers siècles de l'Eglise, un Ouvrage plein de fables sur les Astres, sur la descente des Anges sur la terre, &c.; mais il y a apparence que cette production avoit été supposée par les hérétiques, qui, non contents de falsifier les Saintes-Ecritures, se jouoient, par des ouvrages supposés & fabuleux, de la crédulité de leurs imbécilles sectateurs. Quelques critiques prétendent que cet ouvrage, véritablement d'Enoch, a été défiguré par des mains infidèles; ils se fondent sur ce que S. Jude, dans son Epître canonique, paroît en citer un

passage. Mais S. Jude cite Enoch, sans parler de son livre; le passage en question peut être le fruit d'une ancienne tradition, conservée dans d'autres livres. Voyez JUDE.

ENOS, fils de Seth & pere de Caïn, né l'an 3799 avant J. C., mort âgé de 905 ans, établit les principales cérémonies du culte que les premiers hommes rendirent à l'Être Suprême.

ENT, (Georges) né à Sandwich dans le comté de Kent, en 1604, reçut le bonnet de docteur en médecine à Padoue. De retour en Angleterre, il se lia étroitement d'amitié avec Harvée, devint président du college des médecins sous Cromwel, & fut fait chevalier par Charles II. Il mourut à Londres en 1689. On a de lui: I. *De Respirationis usu primario*, 1679, in-8°. II. *Apologia pro circulatione sanguinis*, 1641, in-8°, en faveur de Harvée. III. *Des Mémoires dans les Transactions Philosophiques*.

ENTINOPE de Candie, fameux architecte au commencement du 5e. siècle, a été l'un des principaux fondateurs de la ville de Venise. Radagaïse, roi des Goths, étant entré en Italie l'an 405, les ravages de ces barbares contraignirent les peuples à se sauver en différens endroits. Entinope fut le premier qui se retira dans des marais proche de la Mer-Adriatique. La maison qu'il y bâtit étoit encore la seule qu'on y vit, lorsque, quelques années après, les habitans de Padoue se réfugièrent dans le même marais. Ils y éleverent en 413, les 24 maisons qui formerent d'abord

la Cité. Celle d'Entinope fut ensuite changée en église, & dédiée à S. Jacques. Elle subsiste, dit-on, encore, & est située dans le quartier appelé *Rialto*, qui est le plus ancien de la ville.

ENVIE, divinité allégorique. On la représente avec des yeux égarés & enfoncés, un teint livide, & le visage plein de rides; coëffée de couleuvres, portant trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, avec un serpent qui lui ronge le sein. Horace défie les tyrans d'inventer un supplice égal à celui que l'Envie fait souffrir à ses victimes :

*Invidia Siculi non invenere tyranni
Majus tormentum.*

ENYEDI, voyez ENJEDI.

ENZINAS, (François) né à Burgos en Espagne, vers 1515, est également connu sous les noms de Dryander & de Duchesne en François. Il fit ses études à Wittemberg sous Mélanchthon, qui lui inspira du goût pour le luthéranisme. Il embrassa ouvertement les nouvelles erreurs à Anvers. Il y entreprit, à la sollicitation de Mélanchthon, une traduction du Nouveau-Testament en Espagnol (1542, in-8°), qu'il eut l'audace de dédier à Charles-Quint, & de présenter à ce prince, en le priant de la prendre sous sa protection; Charles la lui promit, pourvu qu'il n'y eût rien contre la foi antique. La version ayant été examinée, l'auteur fut mis en prison, où il fut détenu pendant quinze mois: ils'évada l'an 1545, parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, & se rendit à Geneve,

auprès de Calvin, en 1552. On ne fait rien de lui au-delà de cette époque. Il a laissé une mauvaise *Histoire de l'état des Pays-Bas & de la Religion d'Espagne*, Geneve, in-8°. Cette Histoire fait partie du *Martyrologe Protestant*, imprimé en Allemagne. C'est l'histoire apologétique des Calvinistes & Luthériens, punis, pour s'être arrogé le droit de dogmatiser, d'insulter les prêtres, d'exciter des troubles, &c.

EOBANUS, (Elius) fut furnommé *Hessus*, parce qu'il naquit en 1488, sur les confins de la Hesse, sous un arbre au milieu des champs. Il professa les belles-lettres à Erfurt, à Nuremberg & à Marburg, où le landgrave de Hesse l'avoit appelé. Il mourut dans cette ville en 1540, à 52 ans, avec la réputation d'un bon poète, ennemi de la satire, quoique versificateur, du mensonge & de la duplicité; mais ami du vin & de la crapule. Le cabaret étoit son parnasse. On raconte qu'il terrassa un des plus hardis buveurs de l'Allemagne, qui lui avoit fait défi de boire un seau de biere. Eobanus fut vainqueur, & le vaincu ayant fait de vains efforts pour épuiser le seau, tomba ivre-mort. Nous avons de ce poète buveur un grand nombre de Poésies; les vers tomboient de sa plume. Il avoit la facilité d'Ovide, avec moins d'esprit & moins d'imagination. Les principaux fruits de sa muse sont: I. Des Traductions en vers latins de *Théocrite*, Bâle, 1531, in-8°, & de l'*Iliade* d'Homere, Bâle, 1540, in-8°. II. Des *Elégies*, dignes des siècles de la

la plus belle latinité. III. Des *Sylves*, in-4°. IV. Des *Bucoliques* estimées, Halle, 1539, in-8°. V. *Ipsius & Amicorum Epistola*, in-fol. Ses Poésies ont été publiées sous le titre de *Poëmatum farragines duæ*, à Halle en 1539, in-8°, & à Francfort en 1564, dans le même format. Camerarius a écrit sa *Vie*, imprimée à Leipzig en 1696, in-8°.

EOLE, fils d'Hippotas, descendant de Deucalion, vivoit, dit l'histoire ou la fable, du tems de la guerre de Troie, & régnoit dans les Isles Eoliennes situées au nord de la Sicile, les mêmes que celles où Vulcain tenoit ses forges. C'étoit, dit-on, un prince assez habile, pour son tems, dans l'art de la navigation; mais tout cela est presque aussi incertain, que ce que les poètes ont débité de son empire sur les vents.

EON DE L'ÉTOILE, gentilhomme Breton, homme sans lettres, mais d'une extravagance & d'une opiniâtreté telle qu'on en voit rarement. Ce fou se disoit le *Fils de Dieu*, & le *Juge des vivans & des morts*, sur l'allusion grossière de son nom, avec le mot *Eun* dans cette conclusion des exorcismes: *Per EUM qui judicaturus est vivos & mortuos*. On ne doit pas s'étonner qu'un insensé ait pu trouver une telle absurdité dans son imagination. On ne doit pas l'être non plus qu'il ait fait un grand nombre de sectateurs, & que quelques-uns aient mieux aimé se laisser brûler, que de renoncer à leur délire. Il n'y a, comme dit Cicéron, aucun genre de folie ou d'excès dont l'esprit humain

Tome III,

ne soit capable. Eon fut pris & conduit au concile de Rheims, assemblé par le pape Eugene III en 1158. Le pontife demanda à l'écervelé: *Qui es-tu ?* Il lui répondit: *Celui qui doit venir juger les vivans & les morts*. Comme il se servoit, pour s'appuyer, d'un bâton fait en forme de fourche, le pape lui demanda ce que vouloit dire ce bâton? « C'est ici un grand » mystère, répondit le fanatique. Tant que ce bâton est » dans la situation où vous le » voyez, les deux pointes tournées vers le ciel; Dieu est » en possession des deux tiers » du monde, & me laisse » maître de l'autre tiers. Mais » si je tourne les deux pointes » vers la terre, alors j'entre » en possession des deux tiers » du monde, & je n'en laisse » qu'un tiers à Dieu ». Ce maître de l'univers fut enfermé dans une étroite prison, où il mourut peu de tems après. Ceux d'entre les sectateurs d'Eon, qui demanderent à rentrer dans l'Eglise, furent reçus avec bonté; mais comme il paroissoit que de telles extravagances soutenues avec tant de fureur, prouvoient quelque intervention de l'esprit séducteur, on les exorcisa comme des démoniaques.

EPAGATHE, officier de guerre sous l'empire d'Alexandre Sévere, assassina le célèbre jurisconsulte Ulpian, l'an de J. C. 226. L'empereur fut extrêmement irrité de cet attentat; mais il ne put faire punir le meurtrier à Rome, de peur que les soldats ne se soulevassent. Il envoya Epagathe en Egypte, pour y être gouver-

X x

neur ; & peu de tems après il lui commanda d'aller en Candie , où il le fit tuer par des gens qui lui étoient affidés.

EPAMINONDAS , capitaine Thébain , d'une famille distinguée , descendant des anciens rois de Béotie ; porta d'abord les armes pour les Lacédémoniens , alliés des Thébains , & lia une amitié étroite avec Pelopidas , qu'il défendit courageusement dans un combat. Pelopidas délivra , par le conseil de son ami , Thebes du joug de Lacédémone. Ce fut le signal de la guerre entre ces deux peuples. Epaminondas , élu général des Thébains , gagna l'an 371 avant J. C. la célèbre bataille de Leuctres dans la Béotie. Les Lacédémoniens y perdirent leurs meilleurs troupes & leur roi Cléombrote. Pour conserver la supériorité que Thebes venoit d'acquérir par ses succès sur Lacédémone , Epaminondas entra dans la Laconie , à la tête de 50 mille combattans , soumit la plupart des villes du Péloponnese , les traita plutôt en alliées qu'en ennemies. Il fit rétablir les murs de Messène , & fut long-tems l'objet de la haine & de la colere de Lacédémone. C'étoit encore un ennemi implacable qu'il lui donnoit. Par une de ces humeurs bizarres qui font la seule regle de la multitude & des cohues démocratiques , Epaminondas , après avoir servi sa patrie , fut traité en criminel d'état. Une loi de Thebes défendoit de garder le commandement des troupes plus d'un mois. Le héros avoit violé cette loi , mais c'étoit pour donner la victoire à ses concitoyens. Les

juges alloient le condamner à mort , lorsqu'il demanda qu'on mit sur son tombeau , « qu'il » avoit perdu la vie pour avoir » sauvé la république ». Ce reproche fit changer de résolution aux Thébains ; ils lui rendirent l'autorité. Il en fit usage en portant ses armes en Thessalie , & y fut vainqueur. La guerre s'étant allumée entre les Eléens & ceux de Mantinée , les Thébains volerent au secours des premiers ; il y eut une bataille dans les plaines de Mantinée , à la vue même de cette ville. Le général Thébain s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire en sa faveur , reçut un coup mortel dans la poitrine , l'an 363 avant J. C. Ses amis regrettant qu'il ne laissât pas d'enfans : *Vous vous trompez* , leur répondit-il , *je laisse dans les batailles de Leuctres & de Mantinée , deux filles , qui me feront vivre toujours*. Telle étoit la courte philosophie des sages de l'antiquité ! Après un peu de bruit pour des victoires d'un effet momentané , & qui n'aboutissoient qu'à changer une tyrannie contre une autre , ils s'imaginoient que leurs cadavres brilleroient d'une splendeur éternelle.

EPAPHRODITE , apôtre ou évêque de Philippes , en Macédoine. Les fideles de cette ville ayant appris que S. Paul étoit détenu prisonnier à Rome , envoyerent Epaphrodite pour lui porter de l'argent , & l'aider de ses services. Ce député exécuta sa commission avec beaucoup de zele , & tomba dangereusement malade à Rome. Quand il fut guéri , S. Paul le

renvoya avec une lettre pour les fideles de Philippes, remplie de témoignages d'amitié, pour eux & pour Epaphrodite, l'an 62 de J. C.

EPAPHRODITE, maître d'Epictete, voyez ce mot.

EPAPHUS, voyez PHAETON.

EPÉE, (l'abbé de l') s'est rendu célèbre par ses travaux en faveur des sourds & muets de naissance. Son assiduité & sa patience autant que ses talens, ont donné à ses peines un succès mérité, dont la gloire eût été plus pure encore, s'il avoit dédaigné les liaisons avec un parti qui a toujours mis les bonnes œuvres en ostentation, quoique personnellement il fût simple & modeste. L'abbé de l'Epée donne lui-même une idée juste, claire & précise de sa méthode dans son *Institution des sourds & des muets* (voyez le *Journal hist. & litt.*, du 15 sept. 1776, p. 81) : ouvrage écrit avec sentiment, & qui n'a pas le ton de sécheresse & de didacticisme, que le titre semble annoncer. Il y a à la fin une belle petite oraison latine, prononcée par un de ses élèves & terminée par ce passage de la Sagesse : *Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas* (Sap. 10). On connoît le différend qui s'est élevé entre l'abbé de l'Epée & l'abbé Deschamps, qui dans son *Cours élémentaire d'éducation*, regarde l'inspection des mouvemens de la langue comme le moyen principal de l'instruction des sourds & muets; tandis que le premier, & son défenseur, M. Desloges, regardent l'usage de signes naturels & méthodiques, comme te-

nant la place la plus importante dans cette instruction. Peut-être n'est-ce qu'une dispute de mots ou une maniere de raisonner, qui tient plus à la spéculation qu'à la pratique (voy. le *Journ. hist. & litt.*, 1 oct. 1780, p. 182). Si l'on considère les élèves comme *sourds*, le moyen direct & principal d'instruction, ce sont sans doute les signes; mais ce sera l'articulation & les mouvemens de la langue, si on les considère comme *muets*. Quoi qu'il en soit, l'art de faire parler les sourds & muets, plus exercé aujourd'hui & perfectionné, n'est cependant pas neuf; nous le tenons, comme tous les autres, des hommes plus instruits & moins bruyans que nous, qui nous ont laissé le fruit de leurs observations. Il y a bien des années que M. Péreire a fait à Paris les plus heureux essais en faveur des muets. En 1771 il présenta au roi de Suede qui se trouvoit dans cette capitale, trois muets qui parlerent devant ce prince. Il reçut une pension du gouvernement; & lorsque M. de Pépée commença à faire du bruit, Péreire écrivit à l'abbé Fontenai une lettre où il revendiquoit sa découverte. Nous avons une Dissertation latine de Jean Conrad Amman: *Sur la parole*, imprimée à Amsterdam en 1700, qui présente les détails les plus curieux, résultat d'une longue & pénible expérience: on en voit une traduction françoise à la fin de l'ouvrage de M. Deschamps. Le même auteur nous a donné le *Surdus loquens* (le Sourd parlant), imprimé à Harlem en 1692. Long-tems avant le mé-

decin Amman, Jean Wallis avoit exercé avec beaucoup de succès l'art de faire parler les sourds & muets, qu'un religieux, nommé Ponce, avoit déjà fait connoître en Espagne. Le P. Gaspar Schott a écrit des choses intéressantes sur le même objet, & M. Mercier dans la notice de ses ouvrages, lui fait honneur de la découverte. L'abbé de l'Épée est mort à Paris, en décembre 1789. M. Papillon du Rivet, dans sa belle *Épître au comte de Falkenstein*, a célébré son talent par les vers suivans :

A des signes dont l'éloquence
Supplée au langage des sons,
Les muets, les sourds de naissance
Sont exercés par ses leçons :
Du destin réparant l'injure,
Il les console de ses torts,
Et remplace en eux les ressorts
Que leur refusa la nature.

» Il ne rendoit pas, dit un au-
» teur exact dans son langage,
» les oreilles aux sourds, la
» parole aux muets ; mais il
» leur procuroit la faculté de se
» parler sans le ministère de la
» langue, & de s'entendre sans
» le secours de l'oreille. Encore
» même est-il vrai de dire en
» quelque sens, qu'il leur don-
» noit la parole ; car plusieurs
» prononçoient des mots &
» des phrases entières. Ils par-
» loient d'une manière désa-
» gréable ; on voyoit bien que
» Dieu n'avoit pas délié la
» langue, mais ils parloient ; ils
» vous répondoient même,
» pourvu qu'ils eussent vu &
» distingué le mouvement de
» vos levres, car ils n'enten-
» doient pas le son de vos pa-
» roles ». L'abbé Fauchet a fait

son *Oraison funebre*, & n'a point hésité à exalter son opposition aux décrets de l'Eglise, comme le premier titre de sa gloire & le fruit de son courage ; mais les écrivains catholiques en ont autrement jugé. « Que la pa-
» trie, dit l'un d'eux, paie à
» l'instituteur des sourds &
» muets, le tribut des éloges
» les plus mérités, notre voix
» s'unira à la sienne ; mais
» qu'un panégyriste imprudent,
» brouillant tout, confondant
» toutes les idées, veuille nous
» faire voir un appellant, un
» réfractaire, comme un *prêtre*
» *modeste & courageux*, l'in-
» térêt de la foi l'emportera
» sur celui d'un particulier. Ce
» prêtre (on a la mal-adresse
» de nous l'apprendre) résista
» jusqu'à la mort aux décrets
» dogmatiques du Saint-Siege.
» Il résista, tandis que toute
» l'Eglise étoit soumise ; il ré-
» sista, en défendant un livre
» & des erreurs que le pape,
» & avec lui l'Eglise dispersée,
» frappaient de l'anathème. Si
» c'est-là le courage de la li-
» berté dans les idées reli-
» gieuses, si c'est-là le courage
» qui fait les grands aux yeux
» de la Religion, qu'est-ce donc
» que la docilité & la simpli-
» cité dans la foi ? Qu'est-ce
» donc que la soumission aux
» leçons des pasteurs & des
» apôtres, si souvent recom-
» mandée dans nos Livres-
» Saints ? Si c'est-là le courage
» de la vérité, quel sera donc
» celui de la révolte, de l'opi-
» niâtreté contre cette Eglise
» & ces pasteurs, dont il nous
» est dit : *Celui qui vous*
» *écoute, m'écoute ; celui qui*
» *vous méprise, me méprise n.*

EPERNON, voyez VALETTE.

EPEUS, frere de Péon, & roi de la Phocide, régna après son pere Panopée. Il inventa, selon Pline, le Béliet pour l'attaque des places. On dit qu'il construisit le cheval de Troie, & qu'il fonda la ville de Metapont.

EPHESTION, ami & confident d'Alexandre-le-Grand, mort à Ecbatane en Médie, l'an 325 avant J. C., fut pleuré par ce héros. Ephestion, suivant l'expression de ce prince, aimoit Alexandre, au-lieu que Craterus aimoit le roi. Le conquérant donna les marques de la plus vive douleur, & même d'une douleur cruelle & insensée. Il interrompit les jeux, il fit mourir en croix le médecin qui l'avoit soigné dans sa dernière maladie. On a parlé diversément du genre d'amour qu'il avoit eu pour ce courtisan, mais l'atrocité des regrets fait assez voir que c'étoit un amour absurde. En tout cas il n'y aura pas de jugement téméraire de croire que le conquérant ne mit pas plus de sagesse dans cet attachement, que dans celui qu'il eut pour l'eunuque Bagoas.

EPHIALTE & OCHUS, enfans de Neptune & d'Iphimédie, étoient deux géans, qui chaque année croissoient de plusieurs coudées & grossissoient à proportion. Ils n'avoient encore que 15 ans, lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Ces deux freres se tuerent l'un l'autre, par l'adresse de Diane, qui les brouilla ensemble.

EPHORE, orateur & historien, vers l'an 352 avant J. C.,

de Cumes en Ionie, fut disciple d'Isocrate. Il composa par son conseil une *Histoire*, dont quelques anciens ont fait l'éloge, & dont d'autres, parmi lesquels Dion-Chrysostome, Suidas, &c., ont parlé d'une maniere peu avantageuse. Il paroît qu'il étoit imbu de certains principes qui influoient beaucoup sur sa narration. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Ephore qui a écrit une *Histoire de l'empereur Gallien* en 27 livres.

EPHRAÏM, 2e. fils du patriarche Joseph & d'Aseneth, fille de Putiphar, naquit en Egypte vers l'an 1710 avant J. C. Jacob étant sur le point de mourir, Joseph lui mena ses deux fils, Ephraïm & Manassès; le saint patriarche les adopta & leur donna sa bénédiction, en disant que *Manassès seroit chef d'un peuple, mais que son frere seroit plus grand que lui, & que sa postérité seroit la plénitude des nations*; & mettant, par une action prophétique, la main droite sur Ephraïm, le cadet, & la gauche sur Manassès. Ephraïm eut plusieurs enfans en Egypte, qui se multiplièrent tellement, qu'au sortir de ce pays, ils étoient au nombre de 40500 hommes capables de porter les armes. Après qu'ils furent entrés dans la Terre-Promise, Josué, qui étoit de leur tribu, les plaça entre la Méditerranée au Couchant & le Jourdain à l'Orient. Cette tribu devint en effet, selon la prophétie de Jacob, beaucoup plus nombreuse que celle de Manassès.

EPHREM, (S.) diacre d'Edesse, fils d'un laboureur de

Nisibe, s'adonna dans sa jeunesse à tous les vices de cet âge. Il reconnut ses égaremens, & se retira dans la solitude pour les pleurer. Il y pratiqua toutes les austérités, mortifiant son corps par les jeûnes & les veilles. Une prostituée vint tenter l'homme de Dieu. Ephrem lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit, pourvu qu'elle le suivit; mais cette malheureuse, voyant que le Saint la menoit dans une place publique, lui dit qu'elle rougiroit de se donner en spectacle. Le solitaire lui répondit avec un saint emportement : *Tu as honte de pécher devant les hommes, & tu n'as pas honte de pécher devant Dieu, qui voit tout & qui connoît tout!* Ces paroles touchèrent la prostituée, & dès-lors elle résolut de se sanctifier. Ephrem ne resta pas toujours dans sa solitude. Il alla à Edesse, où il fut élevé au diaconat. La consécration de l'ordination anima son zèle, & ce zèle le rendit orateur. Quoiqu'il eût négligé ses études, il prêcha avec autant de facilité que d'éloquence. Comme les apôtres, il enseigna ce que jusqu'alors il avoit ignoré. Le clergé, les monasteres le choisirent pour leur guide, & les pauvres pour leur pere. Il sortit de sa retraite, dans un tems de famine, pour les faire soulager. Il retourna enfin dans son désert, où il mourut vers l'an 379. S. Ephrem avoit composé plusieurs Ouvrages en syriaque pour l'instruction des Infideles, ou pour la défense de la vérité contre les hérétiques. Ils furent presque tous traduits en grec de son vivant. Il écrivit avec force contre les erreurs de Sa-

bellius, d'Arius, d'Apollinaire & des Manichéens. On a une très-belle édition en latin, grec & syriaque, de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, en 6 vol. in-folio, publiés à Rome depuis 1732 jusqu'en 1746, sous les auspices du cardinal Quirini, par les soins de M. Assemani, sous-bibliothécaire du Vatican. L'illustre cardinal l'avoit chargé de cette entreprise, dont l'exécution a satisfait le public savant. Cette édition est enrichie de prolégomenes, de préfaces, de notes. Les Ouvrages de piété de S. Ephrem ont été traduits en françois, par M. l'abbé le Merre, Paris, 1744, 2 vol. in-12. Ses écrits tirent leur principale force du génie & des figures propres aux langues orientales. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'y a rien d'étudié, & que toutes les paroles ne sont que les effusions impétueuses d'une ame qui s'épanche; on y remarque par-tout le langage d'un cœur pénétré d'amour, de confiance, de componction, d'humilité, & de toutes les autres vertus. L'auteur s'y est peint tel qu'il étoit. Il y paroît uniquement occupé des grandes vérités du salut. Sans cesse il s'humilie sous la main toute puissante d'un Dieu infiniment saint & terrible dans sa justice; la présence divine lui inspire une frayeur respectueuse: le souvenir du jugement dernier augmente sa ferveur, le porte à pratiquer & à prêcher les austérités de la pénitence, & l'anime à travailler de toutes ses forces pour se préparer un trésor de mérites. Ses paroles impriment dans les ames les sen-

timens dont elles font l'image : elles y portent tout-à-la-fois la lumière & la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagere; c'est une flamme qui dévore & détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'ame en elle-même, & qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, » dit S. Grégoire de Nyffe, » qui ne deviendroit le plus » humble des hommes, en » lisant ses discours sur l'Humi- » lité? Qui ne seroit enflammé » d'un feu divin, en lisant son » traité de la Charité? Qui » ne desireroit d'être chaste de » cœur & d'esprit, en lisant les » éloges qu'il donne à la chas- » teté? » S. Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son tems, avec S. Grégoire de Nyffe, S. Basile, Théodoret. Le premier l'appelle le *Docteur de l'univers*; le dernier, la *Lyre du Saint-Esprit*.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origene, & à la condamnation des Trois-Chapitres, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du concile de Chalcédoine, de S. Cyrille & de S. Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICCHARME, poète & philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de pieces, que Plaute imita dans la suite. Il avoit aussi composé plusieurs Traités de philosophie & de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote &

Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ & Χ. Il vivoit vers l'an 440 avant J. C., & mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*; ce qu'un poète a rendu d'une maniere plus simple :

*Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.*

EPICTETE, philosophe stoicien d'Hierapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictete fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, & mourut sous Marc-Aurele, dans un âge fort avancé. Arrien son disciple publia *IV Livres de Discours*, qu'il avoit entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, » dit M. Formey, par un zele » peu judicieux, ont voulu » trouver dans ce livre la mo- » rale du Christianisme. On est » surpris de voir combien le » savant Dacier (*voyez ce mot*) » s'est donné de peine pour » cela, & qu'il n'ait pas senti » la différence extrême qui se » trouve entre ces deux phi- » losophies, quoique la pra- » tique en paroisse au premier » coup-d'œil la même. A veu- » glé à ce point, il n'a cherché » qu'à donner un sens chrétien » à tout ce qu'il a traduit ». Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J. C., & les Evangiles étant déjà répandus

par toute la terre, Epictete les a connus & en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'ame & le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue M. Formey, n'est pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille Paraphrase d'Epictete attribuée à un moine Grec, dans laquelle on trouve l'Evangile & Epictete également défigurés. Un Jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du Stoicien & du Chrétien, a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, & la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoicien. La somme du premier se réduit à ceci: *Ne pense qu'à toi; ne sacrifie tout, qu'à ton repos.* La morale du Chrétien se réduit à ces deux préceptes: *Aime Dieu de tout ton cœur; aime les hommes comme toi-même* ». Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon & d'Epictete, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les

» événemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, ou de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, & se regarde comme inaccessible aux coups du sort; vertu & fierté de l'ame qui ne fait que concentrer les peines au-dedans, & ne les rend souvent que plus sensibles ». Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictete, ce n'étoit dans la réalité qu'un sage imaginaire & chimérique, un philosophe fier & orgueilleux, qui dans la disgrâce affectoit un air de constance & d'intrépidité, sous lequel il cachoit sa sensibilité. Son maître Epaphrodite, lui ayant donné, dans un moment de colere, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictete lui répondit froidement: *Si vous frappez ainsi, vous la romprez.* Cette réponse d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua: *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la rompiez?* L'Epicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'ame fausse & apparente, un dépit secret & malicieux, exprimé de façon à attiser la colere de celui qu'on vouloit morguer par cette froideur factice), demande *si le Dieu des Chrétiens a jamais dit des choses aussi belles?* Origene répond à cela d'une manière

non moins solide qu'ingénieuse: Notre Dieu, dit-il, n'a prononcé aucune parole; ce qui est bien plus merveilleux & bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence auroit conservé sa jambe. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, & inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable:

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colere.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misere:
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du Paganisme:
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'Epictète sont celles de Leyde, 1670, in-24 & in-8°, cum notis variorum; d'Utrecht, 1711, in-4°; de Londres, 1739 & 1741,

en 2 vol. in-4°. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde & M. Dacier, l'ont traduit en françois. Voyez MOURGUES.

EPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant J. C., de parens obscurs. La mere du philosophe étoit une de ces femmes qui couvroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12. à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'Hésiode: *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh! qui le produisit,* lui demanda Epicure, *puisqu'il étoit le premier?* — *Je n'en sais rien,* dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire,* repartit l'enfant; & dès-lors il cultiva la philosophie; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchoit; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atômes & du hasard imaginé par Leucippe & Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athenes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophoit avec ses amis & ses disciples. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie & de la Grece. Sa doctrine étoit que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté;* & l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs & multiplie les disciples.

Il est bien vrai que quelques critiques, & la plupart des beaux-espits modernes, prétendent justifier Epicure, & donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimere, & comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa vertu c'est la *volupté*; & en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matière d'une jouissance agréable, est matière de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade & en autorise l'acquisition; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citerait-on toujours ce passage de Cicéron: *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur, & n'ajoutera-t-on jamais le reste: nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l. 3, n. 46*). Ceux qui entendent le plaisir de l'ame, n'ont pas lu les premiers vers de Lucrece, disciple & interprete d'Epicure:

*Aeneadum genitrix, divùmque bo-
minumque voluptas.*

Est-ce que Vénus présidoit aux

plaisirs de l'esprit? « Quoi, » disoit Cicéron, je ne fais » point ce que c'est *ἡδονή* en » grec, & *voluptas* en latin? » Quiconque veut être Epicu- » curien, l'est en deux jours; » & je serai le seul qui ne » pourrai y rien comprendre! » Vous dites vous-même qu'il » ne faut point de lettres pour » devenir philosophe (il parle » à un Epicurien); en vérité » quoique je sois naturellement » assez modéré dans la dispute, » je l'avoue, j'ai peine à me » contenir. En effet, pour- » quoi Cicéron n'auroit-il pas » compris ce que les Epicuriens, » la plupart fort bornés, & in- » capables d'entrer dans des dis- » cussions fines, comprenoient » dès le premier mot? Epicure » parle d'une volupté dont tout » animal en naissant a la connois- » sance par le sentiment seul. » Pourquoi tergiverser, dit » encore Cicéron en apostro- » phant ce philosophe, font-ce » vos paroles ou non? voici, » voici ce que vous dites dans » le livre qui contient votre » doctrine sur cette matière: » Je déclare, dites-vous, que » je ne reconnois aucun autre » bien que celui que l'on goûte » par les saveurs & par les sons, » agréables, par la beauté des » objets sur lesquels tombent » nos regards, & par les impres- » sions sensibles que l'homme » reçoit dans toute sa personne; » & afin qu'on ne dise pas que » c'est la joie de l'ame qui cons- » titue ce bonheur, je déclare » que je ne conçois de joie dans » l'ame, que quand elle voit ar- » river ces biens, dont je viens » de parler, &c. Est-ce que je » mens? est-ce que j'invente à

» Qu'on me réfute ; je ne de-
 » mande , je ne cherche en tout
 » que la vérité ». Après tout ,
 si les Epicuriens entendoient
 par le mot de *volupté* autre
 chose que ce qu'on entend or-
 dinairement, ils n'étoient guere
 habiles d'aller employer dans
 un pays où ils avoient tant de
 rivaux & d'ennemis, une ex-
 pression dont le sens, au moins
 équivoque, pouvoit donner
 prise à la calomnie. « Qui les
 » obligeoit, s'ils avoient des
 » idées pures & exemptes de
 » tout reproche, de présenter
 » la vertu sous l'habit d'une
 » courtisane décriée »? *Quid*
enim necesse tanquam meretricem
in matronarum cœtum, sic voluptatem
in virtutum concilium ab-
ducere? invidiosum nomen est &
infamiam subiectum.... Les mœurs
 d'Epicure étoient parfaitement
 conformes à sa doctrine ; il a
 vécu en digne chef de cette
 classe d'hommes qu'Horace ap-
 pelle *Epicuri de grege porcos*.
 Voltaire & les Encyclopédistes
 veulent absolument qu'Epicure
 ait été un homme de bien. Ceux-
 ci disent « qu'il reçut dans ses
 » jardins plusieurs femmes cé-
 » lebres. Léontium, maîtresse
 » de Métrodore ; Philénide,
 » une des plus honnêtes fem-
 » mes d'Athènes ; Nécidie,
 » Hérotie, Hédie, Marmarie,
 » Boidie, Phédrie ». Or toutes
 ces femmes célèbres & honnêtes
 étoient des femmes perdues de
 réputation, suivant Diogene
 Laërce & les anciens écrivains.
 Il faut compter extrêmement
 sur l'ignorance de ses lecteurs,
 pour leur présenter Philénide
 ou Philénis, pour une des plus
 honnêtes femmes d'Athènes ; il
 ne reste plus qu'à leur faire

croire que Messaline étoit une
 des plus honnêtes femmes de
 Rome. Philénis étoit plus cou-
 pable que Messaline : non con-
 tente d'avoir corrompu la jeu-
 nesse de son tems, elle voulut
 encore corrompre la jeunesse
 des siècles futurs, par un livre
 abominable qu'elle composa
 (voy. les Adages de Junius sur
 ces mots : *Philaidinis commen-*
tarii, & la remarque P. de l'art.
Hélène dans le Dict. de Bayle).
 On ne peut lire saint Clément
 d'Alexandrie, Lucien, Martial,
 Athenée, Suidas, Giraldi, &c.,
 sans avoir le nom de *Philénis*
 en exécration. Si messieurs les
 Encyclopédistes avoient seu-
 lement ouvert les Dictionnai-
 res de Gouldman, d'Etienne,
 d'Hoffman, &c., ils auroient
 trouvé le nom de *Philénis* suivi
 d'une épithete infame ; & Dio-
 gene Laërce donne la même
 épithete à Nécidie, à Hérotie,
 & aux autres compagnes de
 Philénis. Epicure étoit aussi dé-
 bauché que les femmes qu'il
 fréquentoit. « Quand je le vou-
 » drois, dit Plutarque, il me
 » seroit impossible de passer
 » par-dessus l'impudence &
 » l'impertinence de cet homme,
 » dont les appétits voluptueux
 » requéroient des viandes ex-
 » quises, des vins délicieux,
 » des senteurs délicates, &
 » par-dessus tout cela encore,
 » de jeunes femmes, comme
 » une Léontium, une Boidion,
 » une Hédia, une Nicédion,
 » qu'il entretenoit & nourris-
 » soit ». On n'ose rapporter ce
 qu'ajoute Plutarque des affreux
 débordemens d'Epicure avec
 son familier Polienus & une
 courtisane native de la ville
 de Cysique (voyez Plutarque

dans le traité : *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, & l'article *Leontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J. C., d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues & d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative & de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa Vie & ses Ecrits*, La Haye, 1656, in-8°. M. l'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. Cumberland & Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies & des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMENIDE de Gnosse dans la Crete, passe pour le 7e. sage de la Grece dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie & la philosophie. Il faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. On l'appella à Athenes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; & selon d'autres, avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'il s'endormit 27 ans dans une caverne, dont étant forti, il ne fut reconnu de personne & ne reconnoissoit plus personne. De retour en Crete, il composa plusieurs ouvrages en vers, & mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J. C. S. Paul, dans son *Épître* à Tite, a cité le vers où ce

poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenſes ſemper mendaces, mala beſtia, ventres pigri*. — Diogene Laërce parle de trois autres EPIMENIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPIMETHÉE, fils de Japet, & frere de Prométhée. Celui-ci avoit formé les hommes prudents & ingénieux, & Epiméthée les imprudens & les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, & à qui tous les dieux donnerent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

EPINE, voy. SPINA (Jean).

EPIPHANÈ, fils de Carpostrate, hérétique comme son pere, fut instruit dans la philosophie Platonicienne, & crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposoit un principe éternel, infini, & alioit avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes, qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance & la passion, qui, en rompant l'égalité & la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluoit delà qu'il falloit supprimer les loix & rétablir l'état d'égalité; il concluoit encore que la communauté des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la commu-

nauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusques-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3^e. siècle. Sa doctrine avoit tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie, & l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE, (S.) évêque de Salamine & Pere de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, & fut le témoin & l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitoient. A 20 ans il fonda un monastere, & eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés & profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé & du peuple de Salamine, métropole de l'isle de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocèse, il instruisit son peuple par ses sermons, & l'édifia par ses austérités. Il le préféra de toutes les hérésies, & sur-tout de celles d'Arius & d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origene, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, & se joi-

gnit à Théodoret, pour engager S. Jean-Chrysostome à souffrir à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche étoit imprudente ; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, & S. Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avoit ignoré la défense que Jean avoit faite, enfin sur ce que le monastere où il avoit fait l'ordination, n'étoit point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (voyez le tom. 2 des Œuvres de S. Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de S. Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus S. Epiphanium episcopum, ex diœcesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, & sur l'utilité de cette ordination. S. Epiphane mourut en mer en retournant de Constantinople à l'isle de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans ; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux ; mais peu politique, & se laissant quelquefois emporter trop loin par son zele. De tous les

ouvrages qui nous restent de ce pere, les plus connus sont : I. Son *Panarium*, c'est-à-dire, *l'Armoire aux remedes*. C'est une exposition des vérités principales de la Religion, & une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appellé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, & qu'il le composa pour fixer la foi des fideles & les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids & des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre *Des douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre : ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins & avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décelent une vaste lecture; mais S. Epiphane ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants; il adopte des fables & des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élevation & la beauté de celui des autres Peres Grecs, des Chrysostome, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite & sans liaison. S. Epiphane étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes & ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Pere est celle du P. Petau, en grec & en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 vol. in-folio.

EPIPHANE, patriarche de

Constantinople en 520, prit avec zele la défense du concile de Chalcédoine & de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Eglise Romaine, à condition qu'ils souscriroient à la formule qu'il avoit dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE, le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit à sa priere les *Histoires Ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomene, de Théodoret. C'est sur cette version plus fidelle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire Tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres Traductions de grec en latin. Il florissoit dans le 6e. siecle.

EPIPHANE, moine & prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé : I. *De Syria & Urbe Sancta*, en grec & en latin, inséré dans *Symmicta* d'Allatius, lib. 1. II. *Vita B. Mariae Virginis & S. Andreae apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa *Diatribes de Symeonum scriptis*, pag. 106.

EPISCOPIUS, (Simon) né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des Arminiens contre les Gomariistes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes & factieuses, divisoient alors la Hollande. Episcopus plaida pour la

tre. Il fut insulté en public & en particulier, & insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, que comme homme de parti cité à comparaître, & non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, & le bannit des terres de la république : décision injuste & absurde de la part de gens qui ne reconnoissoient point de juges en matière de doctrine, & qui s'arrogeoient en même tems, une infailibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (voyez ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de Gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque tems ; mais enfin l'an 1626 il revint en Hollande, pour être ministre des Remontrants à Rotterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le college que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643 d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissent l'autorité de l'Écriture-Sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, & il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que JESUS-CHRIST n'étoit pas Dieu. Du Calvi-

nisme au Socinianisme dit sagement un théologien, il n'y a qu'un pas : & rarement même on s'arrête là (voyez LENTULUS, SERVET, &c.). Ses *Ouvrages de Théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 vol. in fol. Episcopiüs étoit fort diffus, mais clair ; & très-empporté, quoiqu'apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnemens. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du poulx d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère, & prétendit l'en avoir guéri. Seleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations & des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisannes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du tems ont privé la postérité.

ERASME, (Didier) *Desiderius Erasmus*, naquit à Ro-

terdam en 1467, du commerce illégitime d'un bourgeois de Gouda, nommé Pierre Gheeraeds, avec la fille d'un médecin. Il fut enfant de chœur jusqu'à l'âge de 9 ans, dans la cathédrale d'Utrecht. A 14 il perdit son pere & sa mere; à 17 il se fit chanoine régulier de S. Augustin à Stein, près de Gouda; à 25 il fut élevé au sacerdoce par l'évêque d'Utrecht. Sa pénétration étoit très-vive, & sa mémoire très-heureuse. Erasme voyagea pour perfectionner ses talens en France, en Angleterre, en Italie. Il séjourna près d'un an à Bologne, & y prit en 1506 le bonnet de docteur en théologie. Ce fut dans cette ville qu'ayant été pris pour chirurgien des pestiférés, à cause de son scapulaire blanc, il fut poursuivi à coups de pierres & courut risque de la vie. Cet accident lui donna occasion d'écrire à Lambert Brunius, secrétaire de Jules II, pour demander la dispense de ses vœux: il l'obtint. De Bologne il passa à Venise, ensuite à Padoue, enfin à Rome, où ses ouvrages l'avoient annoncé avantageusement. Le pape, les cardinaux, en particulier celui de Médicis (depuis Léon X), le rechercherent & l'applaudirent. Erasme auroit pu se faire un sort heureux & brillant dans cette ville; mais les avantages que ses amis d'Angleterre lui faisoient espérer de la part de Henri VIII, lui firent préférer le séjour de Londres. Thomas Morus, grand-chancelier du royaume, lui donna un appartement chez lui. Erasme s'étant présenté à lui sans se nommer, Morus fut si agréa-

blement surpris des charmes de la conversation de cet inconnu, qu'il lui dit: *Vous êtes Erasme, ou un Démon.* On lui offrit une cure pour le fixer en Angleterre; mais il la refusa. Il fit un second voyage en France l'an 1510, & peu de tems après il retourna encore en Angleterre. L'université d'Oxford lui donna une chaire de professeur en langue grecque. Soit qu'Erasme fût naturellement inconstant, soit que cette place lui parût au-dessous de son mérite, il la quitta pour se retirer à Bâle, d'où il alloit assez souvent dans les Pays-bas & même en Angleterre, sans que ses fréquentes courses l'empêchassent de donner au public un grand nombre d'ouvrages. Léon X ayant été élevé sur le Saint-Siege, Erasme lui demanda la permission de lui dédier son *Edition grecque & latine du Nouveau-Testament*, & reçut la réponse la plus obligeante. Il ne fut pas moins estimé par le successeur de Léon, & par les autres souverains pontifes. Paul III vouloit l'honorer de la pourpre Romaine; Clément VII & Henri VIII lui écrivirent de leur propre main pour se l'attacher. Le roi François I, Ferdinand roi de Hongrie, Sigismond roi de Pologne, & plusieurs autres princes, essayèrent en vain de l'attirer auprès d'eux. Erasme, ami de la liberté, autant qu'ennemi de la contrainte des cours, n'accepta que la charge de conseiller d'état, que Charles d'Autriche (depuis empereur sous le nom de Charles-Quint) lui donna. Cette place lui acquit beaucoup de crédit, sans lui
procurer

procurer beaucoup de gêne. L'hérésarque Martin Luther tâcha de l'engager dans son parti, mais inutilement. Erasme, prévenu d'abord en faveur des Réformateurs, se dégoûta d'eux quand il les eut mieux connus. Il les regardoit comme une nouvelle espece d'hommes obstinés, médifans, hypocrites, menteurs, trompeurs, séditeux forcenés, incommodes aux autres, divisés entr'eux... On a beau vouloir, disoit-il en plaisantant, que le Luthéranisme soit une chose tragique; pour moi je suis persuadé que rien n'est plus comique; car le dénouement de la piece est toujours quelque mariage. Les Réformateurs devenant, tous les jours, plus brillans à Bâle, il se retira à Fribourg, qu'il quitta après un séjour de sept ans pour revenir à Bâle, où il mourut d'une dysenterie en 1536, à 69 ans. Il avoit été, durant tout le cours de sa vie, d'une complexion délicate; il fut, sur la fin de ses jours, tourmenté par la goutte & la gravelle. Sa mémoire est aussi chere à Bâle, qu'il avoit illustrée en y fixant sa demeure, qu'à Rotterdam, qui jouit de la gloire de lui avoir donné le jour. Ses compatriotes lui ont fait élever une statue au milieu de la grand'place, sur la base de laquelle on lit ces paroles:

*Desiderio Erasmo
Magno scientiarum atque
Litteraturæ politioris
Vindici & instauratori.*

Pour faire cette statue, on fit fondre un magnifique Crucifix de bronze; ce qui donna lieu à Vondel, poëte Hollandois, de

Terme III.

faire une épigramme saillante sur le patriotisme des Rotterdamois (voyez VONDEL). Il fut le plus bel-esprit & le savant le plus universel de son siècle. C'est à lui principalement qu'on doit la renaissance des belles-lettres, les premières éditions de plusieurs Peres de l'Eglise, la saine critique. Il ranima les illustres morts de l'antiquité, & inspira le goût de leurs écrits à son siècle. Il avoit formé son style sur eux. Le sien est pur, élégant, aisé, & quoiqu'un peu bigarré, il ne le cede en rien à celui des meilleurs écrivains de son siècle. On a reproché, non sans raison, à Erasme, une trop grande liberté sur les matières qui concernent la Religion. Il exerce souvent une critique mal fondée contre les saints Peres. Il se plaît à grossir les vices de son tems; jamais sa plume n'est plus féconde en saryres, que quand il parle des religieux & des ecclésiastiques; il se rend justice à lui-même lorsqu'il dit, Lib. I, Epist. II: *Ut ingenue, quod verum est, fatear, sum naturâ propensior ad jocos quàm fortassè deceat, & lingua liberioris quàm nonnumquam expedit.* On peut voir sur ce point la Préface du P. Canisius sur les *Epîtres de Saint Jérôme*, & l'*Apparat Sacré* du P. Possevin. Se fiant trop sur ses propres lumieres dans les matières de Religion, il s'est quelquefois écarté du vrai chemin. C'est pour cela que plusieurs de ses ouvrages ont été censurés par les facultés de théologie de Paris & de Louvain, & mis à l'*Index* du concile de Trente. *Damnatus in plerisque*, dit un auteur mo-

Y y

derne, *suspectus in multis, cautè legendus in omnibus*. Il faut cependant avouer que quelques-uns ont poussé la critique trop loin contre Erasme. Il est certain qu'il a vécu & qu'il est mort dans le sein de l'Eglise Catholique, comme l'a montré Jacques Marsollier dans son *Apologie d'Erasme*, Paris, 1713; ouvrage d'ailleurs trop favorable à Erasme, & contre lequel le P. Tournemine s'éleva avec force. Peu de jours avant sa mort, Erasme écrivit à Conrad Goclenius son intime ami, qu'il voudroit finir ses jours ailleurs qu'à Bâle, à raison des divisions que les nouvelles sectes avoient produites dans cette ville: *Ob dogmatum dissensionem malim alibi finire vitam*. Cet homme célèbre essuya plusieurs orages qu'il ne supporta pas avec trop de patience. Naturellement sensible à l'éloge & à la critique, il traitoit ses adversaires avec dédain & avec aigreur. Il eut toute sa vie une passion extrême pour l'étude; il préféra ses livres à tout, aux dignités & aux richesses. Il étoit ennemi du luxe, sobre, sincère, ennemi de la flatterie, bon ami & constant dans ses amitiés; en un mot, il n'étoit pas moins aimable homme, qu'homme favorable. Toutes ses *Œuvres* furent recueillies à Bâle par le célèbre Froben son ami, en 9 vol. in-fol. Les 2 premiers & le 4e. sont consacrés uniquement aux ouvrages de grammaire, de rhétorique & de philosophie. On y trouve l'*Eloge de la Folie* & les *Colloques*, les deux productions d'Erasme les plus répandues. La première est une satire assez triviale contre les

désordres & ridicules de son tems, ou contre ce qui lui a paru tel. « Les détails, dit un » critique, en sont froids, pro- » lixes, exagérés; quelquefois » plats & dégoûtans. Il est in- » concevable que ce livre ait » pu jouir d'une si grande vo- » gue; il n'y a que le style & » le nom de l'auteur qui peu- » vent avoir produit cet en- » chantement ». On ne doit pas juger plus favorablement ses *Colloques*, qu'on lit plus pour la latinité, que pour le fond des choses. Il y a çà & là des endroits lubriques & obscurs, déplacés dans tout ouvrage; mais sur-tout dans un prétendu livre d'éducation, qu'Erasme écrivoit pour le fils de Froben: quand on réfléchit que l'auteur avoit alors 60 ans, on ne fait plus qu'en penser, ou bien on ne le fait que trop. Le 3e. vol. renferme les *Épîtres*, dont plusieurs ont rapport aux affaires de l'Eglise; le 5e., les *Livres de Piété*, écrits avec une élégance qu'on ne trouve point dans les autres mystiques de son tems; le 6e., la *Version du Nouveau-Testament*, avec les notes; le 7e., ses *Paraphrases sur le Nouveau-Testament*; le 8e., ses *Traductions des Ouvrages de quelques Peres Grecs*; le dernier, ses *Apologies*. Jean le Clerc a donné une nouvelle édition de tous ces différens ouvrages, en 11 vol. in-fol., à Leyde, chez Vander-Aa, 1703. L'*Eloge de la Folie* a été imprimé séparément, *cum notis variorum*, 1676, in-8°; & à Paris, Barbou, 1765, in-12. On en a une assez mauvaise traduction françoise, Amsterdam, 1728, in-8°; Paris, 1751, in-8° & in-4°.

figures; & une autre de M. Barre'tt, Paris, 1789, in-12. Les Elzevirs ont donné une édition de ses *Adages*, 1650, in-12; de ses *Colloques*, 1636, in-12. Il y en a une édition, *cum notis variorum* 1664 ou 1693, in-8°. Ils ont été traduits en françois par Gueudeville, Leyde, 1720, 6 vol. in-12, fig. Ceux qui voudront connoître Erasme plus en détail, peuvent lire l'*Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages*, mise au jour en 1757, par M. de Burigny, en 2 vol. in-12. Quoiqu'allez mal écrite, elle est intéressante dans plusieurs endroits. On voit encore à Bâle, dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau, son cachet, son épée, son couteau, son poinçon, son *Testament* écrit de sa propre main, son portrait par le célèbre Holbein, avec une épigramme de Théodore de Beze. On lui a fait cette épigraphe:

*Pallida mors magnum nobis accepit
Erasmum,
Sed Desiderium tollere non
potuit.*

ERASTE, (Thomas) médecin, né en 1524, à Bade en Suisse, enseigna avec réputation à Heidelberg, puis à Bâle, où il mourut en 1583. On a de lui : I. Divers Ouvrages de médecine, principalement contre Paracelse, ainsi qu'une *Vie* de ce philosophe, médecin & charlatan; on y voit qu'il se méloit de magie, & que le diable lui rendoit des visites; Bâle, 1572, in-4°. II. Des *Theses* qui ont fait beaucoup de bruit dans le tems; Zurich, 1595, in-4°. III. *Opuscula*, 1590, in-

fol. IV. *Confilia*, Francfort, 1598, in-fol. V. *De auro portabili*, in-8°. VI. *De Putredine*, in-8°. VII. *De Theriaca*, Lyon, 1606, in-4°. VIII. *De Lamiis seu Strigibus*, Bâle, 1577, in-8°. IX. *Des Theses contre l'excommunication, & l'autorité des consistoires*, Amsterdam, 1649, in-8°. Il paroît que l'auteur étoit dans le cas de les craindre. Le médecin étoit préférable chez lui au controversiste; mais ni l'un ni l'autre ne méritoient le premier rang.

ERATO, l'une des neuf Muses, préside aux poésies lyriques. On la représente sous la figure d'une jeune fille enjouée, couronnée de myrtes & de roses, tenant d'une main une lyre, un archet de l'autre, & ayant à côté d'elle un petit Cupidon ailé, avec son arc & son carquois.

ERATOSTHENE, Grec Cyrenéen, bibliothécaire d'Alexandrie, mort 196 ans avant J. C., cultiva à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, & excella dans le premier & le dernier genre. On lui donna le nom de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'Univers*, de *second Platon*. Il trouva, dit-on, le premier la maniere de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre, qu'on n'a pu cependant encore perfectionner jusqu'à s'assurer d'un calcul précis; & s'il est vrai que la terre n'a point une figure parfaitement régulière, il n'y en aura jamais (voyez CONDAMINE). Il forma le premier observatoire, & observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une

méthode pour connoître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entr'eux. Elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont point cette propriété. On la nomma *le crible d'Eratoſthene*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, & il résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 80 ans & accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratoſthene, a été imprimé à Oxford, en 1672, 1 vol. in-8°. On en a deux autres éditions dans l'*Uranologia* du P. Petau, 1630; & à Amsterdam, dans le même format, 1703.

ERATOSTRATE, voyez EROSTRATE.

ERCHEMBERT, Lombard, vivoit dans le 9e. siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, & fut prisonnier de guerre. Il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle de S. Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastere voisin; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit un *Supplément* depuis l'an 774 jusqu'en 888, à l'*Histoire des Lombards*, par Paul Diacre. Il ajouta à ce *Supplément* l'*Histoire de la ruine & de la restauration du Mont-Cassin & de l'incursion des Arabes* jusqu'à l'an 884. On lui attribue la *Vie de Landulphe*, évê-

que de Capoue, en vers, & un *Abrégé de l'Histoire des Lombards*, mais on doute qu'ils soient de lui. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des Clercs-Réguliers, a publié son *Supplément* qui offre quelques faits curieux, avec d'autres pièces, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Peregrin l'a donné de nouveau au public dans son *Histoire des Princes Lombards*, en 1643, in-4°.

ERCILLA-Y-CUNIGA, (Don Alonzo d') fils d'un juriconsulte célèbre, étoit gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien. Il fut élevé dans le palais de Philippe II, & combattit sous ses yeux à la célèbre bataille de Saint-Quentin, en 1557. Le guerrier, entraîné par le desir de connoître les pays & les hommes, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre. Ayant appris à Londres que quelques provinces du Pérou & du Chily s'étoient révoltées contre les Espagnols, il brûla d'aller signaler son courage sur ce nouveau théâtre. Il passa sur les frontières de Chily dans une petite contrée montagneuse, où il soutint une guerre aussi longue que pénible contre les rebelles, qu'il défit à la fin. C'est cette guerre qui fait le sujet de son Poème de l'*Araucana*, ainsi appelé du nom de la contrée. On y remarque des pensées neuves & hardies. Le poète-conquérant a mis beaucoup de chaleur dans ses batailles. Le feu de la plus belle poésie éclate dans quelques endroits. Les descriptions sont riches, quoique peu variées; mais nul

plan, point d'unité dans le dessein, point de vraisemblance dans les épisodes, point de décence dans les caractères. Ce Poème, composé de plus de trente-six chants, & trop long de la moitié, fut imprimé pour la première fois en 1597, in-12; mais la meilleure édition est celle de Madrid, 1632, 2 vol. in-12.

ERCKERN, (Lazare) surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne & du Tirol, sous 3 empereurs, a écrit *sur la Métallurgie* avec beaucoup d'exactitude. Son livre est en allemand; mais on l'a traduit en latin avec des notes. Il parut pour la première fois en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

EREBE, fils du Chaos & des Ténèbres, épousa la Nuit, & en eut l'Æther & le Jour. Il fut métamorphosé en fleuve, & précipité dans le fond des enfers pour avoir secouru les Titans.

ERECHTHÉE ou ERICHTHÉE, fut un chasseur que Minerve prit soin d'élever, & de faire proclamer roi des Athéniens. Il donna son nom à la ville d'Athènes. On dit qu'il savoit tirer de l'arc avec tant d'adresse, qu'Alcon son fils étant entouré d'un dragon, il perça le monstre d'un coup de fleche sans blesser son enfant.

ERECTHÉE, roi d'Athènes, succéda à Pandion son pere vers l'an 1400 avant J. C. Il partagea tous les habitans de son royaume en quatre classes (c'est-à-dire, enguerriers, artisans, laboureurs & pâtres), pour éviter la confusion qui

pouvoit naître du mélange des conditions. Il fut pere de Cecrops, 2e. du nom, qui, après avoir été détrôné par ses neveux, se retira chez Pylas son beau-pere, roi de Mégare. Ce prince régna 50 ans. Après sa mort, il fut placé au rang des dieux, & on lui érigea un temple à Athènes. C'est sous son regne que les Marbres d'Arundel placent l'enlèvement de Proserpine, & l'institution des Mystères Eleusiniens; ce qui n'empêche pas que son regne n'appartienne à l'histoire des tems fabuleux.

ERENNIEN, voyez HERENNIEN.

ERESICTHON ou ERISICTHON, Theffalien, fils de Triopas. Cérès, pour le punir d'avoir osé abattre une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien, sans pouvoir la fatiguer. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille, nommée Métra. Neptune qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son pere la vendit successivement à plusieurs maîtres. Elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier la faim de son pere, qui mourut enfin misérablement en dévorant ses propres membres.

ERGINUS, roi d'Orchomene après son pere Clymenus, fut en guerre avec Hercule, qui le vainquit, le tua & pilla ses états. Pindare fait un éloge magnifique d'Erginus dans une de ses Odes.

ERIC IX, (S.) fils de Jeswar, fut élu par les Suédois pour être leur roi l'an 1150, mais en même tems les Goths éleverent sur le trône Charles, fils de Suercher. Cette double élection occasionna de grands débats. Enfin les deux partis convinrent qu'Eric régneroit seul sur les Goths & les Suédois, qui ne feroient plus qu'une même nation, que Charles lui succéderoit après sa mort. Eric, attaqué par les Finlandois, en 1154, gagna sur eux une bataille qui le rendit maître de leur pays. Ils étoient idolâtres. Eric leur envoya des missionnaires, à la tête desquels il mit S. Henri, archevêque d'Upsal, dont le siege avoit été érigé en métropole, l'an 1148, par le pape Eugene III. Ce prélat gagna la couronne du martyre dans sa mission l'an 1157. Eric s'appliquoit en même tems à policer ses états par de bonnes loix. On a de lui un code qui porte son nom. Le zele de ce prince pour le bon ordre & sa piété lui firent des ennemis qui l'assassinerent le jour de l'Ascension, 17 mai 1162. Il est honoré comme martyr. Israël Erland a donné sa *Vie* en latin, & Jean Schaffer l'a enrichie de notes; Stockholm, 1675, in-8°.

ERIC XIII, roi de Suede, de Danemarck & de Norwege, dut la premiere couronne à la reine Marguerite,

appelée la *Sémiramis du Nord*, & obtint la seconde après la mort de cette héroïne en 1412; mais il ne fut conserver ni l'une ni l'autre. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avoit confirmées par serment, il les opprimoit par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, & parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui étoit élective. Les peuples, secondés par la noblesse & le clergé, le déposèrent. Eric voulut se soutenir sur le trône par les armes; mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438, en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure & languissante.

ERIC XIV, fils & successeur de Gustave I dans le royaume de Suede, fut aussi foible & encore plus cruel qu'Eric XIII. Il auroit désiré de se marier avec Elizabeth, reine d'Angleterre, qui ne vouloit pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône & son lit avec la fille d'un paysan. Cette alliance indigne aliéna le cœur de ses sujets. Des soupçons très-mal fondés, le porterent à faire arrêter Jean son frere, & à le tenir pendant 5 ans dans une dure prison. Ce prince infortuné, ayant obtenu sa liberté, excita une révolte. Il assiégea Eric dans Stockholm, le prit, & l'obligea de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour; & traîné de prison en prison, il fut enfin confiné dans le château d'Euriby dans l'Uplande. En vain

y invoqua-t-il en sa faveur, les loix qu'il avoit fait taire quand il faisoit mourir des innocens, ou qu'il assassinoit ceux qui lui faisoient des remontrances; elles resterent muettes pour lui, & il y mourut le 26 février 1577. Il n'avoit régné que 8 ans. Olof Celsus a donné l'Histoire de ce prince, qui a été traduite en françois par Genet; Paris, 1777.

ERIC, (Pierre) navigateur hardi, mais cruel, obtint de la république Vénitienne, le commandement d'une flotte sur la Mer-Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où étoit la veuve de Ramadan, bacha de Tripoli. Cette femme emportoit à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, & de ceux qui étoient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mere; & après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, & fit rendre à Amurat IV, empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avoit fait.

ERICHTHONIUS, fils de Vulcain & de la Terre, fut le 4e. roi d'Athenes. Après sa naissance, Minerve l'enferma dans un panier, qu'elle donna à garder aux filles de Cecrops, Aglaure, Hersé & Pandrose, avec défense de l'ouvrir; mais Aglaure & Hersé n'eurent aucun égard à la défense. Minerve les punit de leur cu-

riosité, en leur inspirant une telle fureur, qu'elles se précipiterent. Eriethonius devenu grand, & se trouvant les jambes si tortues qu'il n'osoit paroître en public, inventa les chars. Il se servit si utilement de cette nouvelle invention, où la moitié de son corps étoit cachée, qu'après sa mort il fut placé parmi les constellations, sous le nom du Chartier ou Bootès. Il succéda à Amphyc-tion vers 1513 avant J. C., régna 50 ans. Il institua les jeux Panathénaiques en l'honneur de Minerve.

ERIGENE, voyez SCOT.

ERIGONE, fille d'Icare, se pendit à un arbre, lorsqu'elle fut la mort de son pere, que Mœra, chienne d'Icare, lui apprit en allant aboyer continuellement sur le tombeau de son maître. Elle fut aimée de Bacchus, qui pour la séduire se transforma en grappe de raisin. Les poètes ont feint qu'elle fut changée en cette constellation qu'on appelle la Vierge.

ERINNE, dame Grecque, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on possède quelques fragmens dans le *Carmina Novem Poët. Fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°. On en trouve des imitations en vers françois dans le *Parnasse des Dames*, de M. Sauvigny.

ERIOCH ou ARIÖCH, roi des Eliciens ou Elyméens, le même que le roi d'Elasar, qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodôme & de Gomorrhe. Ses états étoient entre le Tigre & l'Euphrate. Ce fut sur ces terres que se

donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, & Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS, (Janus Nijus) voyez Rossi.

ERIZZO, (Paul) d'une des plus anciennes familles de Venise, se signala en 1469 par la défense de Négrepont, dont il étoit gouverneur. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserveroit la vie. Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, & trancha lui-même la tête à Anne, fille de cet illustre malheureux, parce qu'elle n'avoit pas voulu condescendre à ses desirs.

ERIZZO, (Sébastien) noble Vénitien, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, & a laissé un *Traité en italien sur les Médailles* : la meilleure édition de cet ouvrage assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires pour la plupart sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571. On a encore de lui : I. *Des Nouvelles en six journées*, Venise, 1567, in-4°. II. *Trattato della via inventrice e dell' instrumento de gli Antichi*, Venise, 1554, in-4°.

ERKIVINS de Steinbach, architecte, mort en 1305, a donné le plan de la magnifique cathédrale de Strasbourg, dont il dirigea la construction pendant 28 ans, & qui fut achevée sur ses dessins. La tour ne fut achevée qu'en 1449. Elle a 514

pieds d'élevation. La solidité en égale la légèreté & la délicatesse.

ERLACH, (Jean-Louis) né à Berne, d'une maison de Suisse, très-distinguée par l'ancienneté de sa noblesse & par les grands-hommes qu'elle a produits, & la première des six familles nobles de Berne. Il porta les armes de bonne heure au service de la France, & se signala en diverses occasions. Sa valeur & ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie & de cavalerie Allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; & Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, & la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turrenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Un de ses descendans publia en 1784 des *Mémoires de sa Vie*, 4 vol. in-12. Il y a des traits intéressans, mais aussi beaucoup d'inutilités & de petites choses, dont la suppression eût prévenu l'ennui de plus d'un lecteur. — Il ne faut pas le confondre avec Rodolphe-Louis d'ERLACH, membre du conseil souverain de Berne, dont il a paru en 1789 un prétendu *Code du bonheur*, 6 vol. in-8°, fruit de l'impiété & d'une verbiageuse déraison.

ERNECOURT, voy. BALMONT.

ERNEST, archiduc d'Autriche, 3e. fils de l'empereur

Maximilien II, frere de Rodolphe II, fut nommé par Philippe II gouverneur des Pays-Bas après la mort d'Alexandre de Parme en 1592; il n'arriva à Bruxelles qu'au commencement de 1594, & essaya d'abord les moyens de conciliation & de paix; mais les rebelles ne lui répondirent que par des injures, & prétendirent qu'il avoit voulu faire assassiner le comte Maurice de Nassau, par un prêtre. Quand on considéra la fausseté de tout ce qu'ils débitoient alors contre les Espagnols & les Catholiques, & sur-tout la maniere dont ils agissoient avec les prêtres, qu'ils faisoient mourir par des supplices inouis, uniquement en haine du sacerdoce catholique (*voyez* Corneille MUSIUS & Ferdinand de TOLEDE), on ne peut considérer cette inculpation que comme une calomnie, dont ils ne produisirent aucune espece de preuve, & qui essuya les variations les plus propres à la réfuter; car plusieurs de leurs gazettes font de ce prétendu assassin, un soldat garde-du-corps, exécuté à Bergop-Zom, d'autres un prêtre de Namur, exécuté à La Haye. Aussi Bentivoglio, dans son *Histoire des guerres de Flandre*, où il parle de Maurice de Nassau dans le plus grand détail, ne dit pas un mot de la prétendue conspiration. Les compilateurs du Moréri de Paris, 1759, qui rapportent cette fable, la réfutent en même tems par le portrait qu'ils font d'Ernest.

» C'étoit, disent-ils, un prince
 » paisible, doux, civil & de
 » bon cœur. Si ses vertus n'é-
 » toient point éclatantes, on

» peut du moins dire qu'il n'a-
 » voit point de vices». Il mourut le 20 février 1595, ayant à peine gouverné les Pays-Bas l'espace d'un an.

EROPE, femme d'Atrée, succomba aux sollicitations de Thyeste. Elle en eut deux enfans, qu'Atrée fit manger dans un festin à leur propre pere.

EROPE, (*Æropus*) fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore enfant. Les Illyriens, voulant profiter de cette minorité, attaquèrent & désirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils vainquirent à leur tour, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans, avec assez de gloire.

EROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir: *voyez* cet article.

EROSTRATE ou ERATOSTRATE, homme obscur d'Ephese, voulant rendre son nom célèbre à la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C. Les Ephésiens firent une loi qui défendoit de prononcer son nom. Cette loi singulière, loin de produire un tel effet, servit l'intention du scélérat: ce fut un moyen de répandre & de perpétuer sa mémoire: mais il n'y gagna rien, car elle n'existe que pour être un objet d'exécration.

ERPENIUS ou D'ERP, (Thomas) né à Gorcum en Hollande l'an 1584, s'appliqua à l'étude des langues orientales à la persuasion de Scaliger; parcourut une grande partie de

l'Europe, s'arrêta long-tems à Venise, parce qu'il y trouva plusieurs Juifs & quelques Mahométans qui l'aiderent dans l'étude qu'il y fit des langues arabe, perse, turque & éthiopienne. De retour dans son pays en 1613, il fut fait professeur des langues orientales à Leyde, où il mourut en 1624. Il laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe, sur l'hébreu, &c., dans lesquels on remarque une profonde connoissance de ces langues. Les principaux sont : I. *Grammaire Arabe*, Leyde, 1636, 1656, 1748, in-4°, estimée. II. *Grammaire Hébraïque*, Leyde, 1659. III. *Grammaire Syriacque & Chaldaïque*, Leyde, 1659. IV. *Grammaire Grecque*, Leyde, 1662. V. *Psalterium Davidicum Syriacum cum versione latina*. VI. *Historia Saracenicæ Georgii Elmacini cum versione latina*, Leyde, 1622, in-fol.; édition enrichie de cartes géographiques & généalogiques. VII. *Locmani fabulæ & Arabum adagia cum interpretatione latina & notis*, Amsterdam, 1656, in-4°. C'étoit un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres & à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit, pour l'attirer en Espagne & en Angleterre. Voyez Nicéron, tom. 5.

ERYCEYRA, (Fernand de Menesès, comte d') naquit à Lisbonne en 1614. Après avoir puisé dans ses premières études le goût de la bonne littérature, il alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la

chambre de l'infant don Pedro, & conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Eryceyra trouvoit des momens à donner à la lecture & à la composition. On peut consulter le *Journal étranger* de 1757, sur ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : I. *L'Histoire de Tanger*, imprimée in-fol., en 1723. II. *L'Histoire de Portugal*, depuis 1640 jusqu'en 1657, en 2 vol. in-fol. III. *La Vie de Jean I, roi de Portugal*. Ces différens livres sont utiles pour la connoissance de l'histoire de son pays.

ERYCEYRA, (François-Xavier de Menesès, comte d') arriere-petit-fils du précédent & héritier de la fécondité de son bisaïeul, naquit à Lisbonne en 1672. Il porta les armes avec distinction, & obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général & de conseiller de guerre, & mourut en 1743, à 70 ans. Il n'étoit pas grand seigneur avec les savans; il n'étoit qu'un homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoît XIII l'honora d'un Bref; le roi de France lui fit présent du *Catalogue de sa Bibliothèque*. L'académie de Pétersbourg lui adressoit ses Mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, &c. lui faisoient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avoient laissé une bibliothèque choisie & nombreuse, qu'il augmenta de 15000 volumes & de 1000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : I. *Mémoire sur la valeur des monnoies*

de Portugal, depuis le commencement de la Monarchie, in-4°, 1738. II. *Réflexions sur les Etudes Académiques*. III. 58 *Paralleles d'Hommes & 12 de Femmes illustres*. IV. *La Henriade*, Poème héroïque, avec des observations sur les regles du Poème épique, in-4°, 1741.

ERYPHILE, voy. AMPHARAUS.

ERYTROPHE, (Rupert) théologien du 17e. siècle, & ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire méthodique sur l'histoire de la Passion*. On a encore de lui : *Catenæ aureæ in Harmoniam Evangelicam*, in-4°.

ERYX, fils de Butès & de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il luttoit contre les passans, & les terrassoit; mais il fut tué par Hercule, & enterré dans le temple qu'il avoit dédié à Vénus sa mere.

ESAUQUE, fils de Priam & d'Alixorhoe, aima tellement la nymphe Hesperie, qu'il quitta Troie pour la suivre. Sa maîtresse ayant été mordue d'un serpent, mourut de sa blessure. Esauque, de désespoir, se précipita dans la mer: mais Thétis le métamorphosa en plongeon.

ESAUÛ, fils d'Isaac & de Rebecca, né l'an 1836 avant J. C., vendit à Jacob, son frere jumeau, son droit d'aînesse, à 40 ans, & se maria à des Chananéennes contre la volonté de son pere. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mere (voyez REBECCA). Les

deux freres furent dès-lors brouillés; mais ils se réconcilièrent ensuite. Jacob se retira chez son oncle Laban. Esau mourut à Seir en Idumée, l'an 1710 avant J. C., âgé de 127 ans, laissant une postérité très-nombreuse.

ESCALE, (Martin de l') d'une famille que Villani fait descendre d'un faiseur d'échelles nommé Jacques Fico, fut élu en 1259 podestat de Vérone, où ses parens tenoient un rang distingué. On lui donna ensuite le titre de capitaine perpétuel, & il fut dès-lors comme souverain. Mais quoiqu'il gouvernât ce petit état avec beaucoup de prudence, son grand pouvoir souleva contre lui les plus riches habitans. Il fut assassiné en 1273. Ses descendans conservèrent & augmentèrent même l'autorité qu'il avoit acquise dans Vérone. Martin III de l'Escale, génie remuant & ambitieux, ajouta non-seulement Vicence & Bresse à son domaine de Vérone; il dépouilla encore les Carrare de Padoue, dont il fit Albert son frere gouverneur. Celui-ci, livré à la débauche, vexa ses sujets, & enleva la femme d'un des Carrare dépossédés, qui sachant dissimuler à propos, flatterent l'orgueil des deux freres. Martin, le plus entreprenant des deux, ne tarda pas de s'attirer la haine des Vénitiens, en faisant faire du sel dans les Lagunes. Ces républicains, jaloux de ce droit qu'ils vouloient rendre exclusif, firent la guerre aux Carrare, s'emparèrent de la Marche-Trévisane, & enfermerent Martin en 1339 dans

son petit état de Vérone & de Vicence. Ce tyran subalterne avoit commis, dans le cours de la guerre, des cruautés inouïes. Barthélemi de l'Escalé, évêque de Vérone, ayant été soupçonné de vouloir livrer cette ville aux Vénitiens, Mastin son cousin le tua sur la porte de son palais épiscopal le 28 août 1338. Le pape ayant appris ce meurtre, soumit à une pénitence publique Mastin, qui après l'avoir subie, jouit paisiblement du Véronois. Mais en 1387 il fut enlevé à sa famille. Antoine de l'Escalé, homme courageux, mais cruel, fouillé du meurtre de son frere Barthélemi, se ligu avec les Vénitiens pour faire la guerre aux Carrare. Son bonheur & ses succès alarmerent le duc de Milan, qui s'empara en 1387 de Vérone & de Vicence. Antoine, réduit à l'état de simple particulier, obtint un asile & le titre de noble à Venise. Mastin III avoit eu un fils appelé Can le Grand, & ce fils, un bâtard nommé Guillaume, héritier de sa valeur & de son ambition. Celui-ci, secondé par François Carrare, seigneur de Padoue, se remit en possession de Vérone & de Vicence en 1403. Son pouvoir commençoit à être respecté, lorsque le même Carrare, qui l'avoit aidé à reprendre l'autorité de ses ancêtres, l'empoisonna pendant le cours d'une visite qu'il lui avoit faite, sous prétexte de lui aller faire compliment. Cette perfidie fut un crime inutile. Les Vicentins & les Véronois, ne voulant pas reconnoître ce scélérat, & las d'être disputés par de petits tyrans, se donne-

rent à la république de Venise en 1406. Brunoro de l'Escalé; dernier rejeton de cette famille ambitieuse, tenta en vain en 1410 de rentrer dans Vérone; il échoua contre les forces Vénitiennes. Les Scaliger qui portèrent dans la république des lettres, le ton d'insolence & de hauteur que les l'Escalé avoient à Vérone, prétendoient être descendus d'eux; mais on leur prouva que leur vanité se fondeoit sur des chimères.

ESCALIN, voyez GARDE (Antoine Iscalin, & non Escalin, baron de la).

ESCHINE, célèbre orateur Grec, naquit à Athenes l'an 397 avant J. C., 3 ans après la mort de Socrate, & 16 avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il étoit d'une naissance distinguée, & il avoit porté les armes avec éclat; & si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine étoit le fils d'une courtisane. Il aidoit sa mere à initier les novices dans les mysteres de Bacchus, & couroit les rues avec eux. Il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; & depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chasserent de leur troupe. Ces deux récits sont fort différens; si celui de Démosthènes est faux, il sert à prouver que, dans tous les tems, les gens-de-lettres ont été jaloux les uns des autres; & que cette jalousie a produit, dans les siècles passés comme dans le siècle présent, des injures & des personnalités révoltantes. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un

âge assez avancé. Ses déclama-
tions contre Philippe, roi de
Macédoine, commencerent à le
faire connoître. On le députa à
ce prince ; & le déclamateur
emporté, gagné par l'argent du
monarque, devint le plus doux
des hommes. Démosthenes le
poursuivit comme prévarica-
teur, & Eschine auroit suc-
combé sans le crédit d'Eubulus.
Le peuple ayant voulu quel-
que tems après décerner une
couronne d'or à son rival, Es-
chine s'y opposa, & accusa
dans les formes Ctésiphon, qui
avoit le premier proposé de la
lui donner. Les deux orateurs
prononcerent en cette occasion
deux discours, qu'on auroit pu
appeller deux chef-d'œuvres,
s'ils ne les avoient encore plus
chargés d'injures que de traits
d'éloquence. Eschine succomba ;
il fut exilé. Dégoûté du métier
de rhéteur, il passa à Samos,
où il mourut peu de tems après,
à 75 ans. Les Grecs avoient
donné le nom des Graces à
trois de ses Harangues, & ceux
des Muses à neuf de ses Epîtres.
Ces trois Discours sont les
seuls qui nous restent. Eschine,
plus abondant, plus orné, plus
fleuri, devoit plutôt plaire à
ses auditeurs que les émouvoir.
Démosthenes au contraire, pré-
cis, mâle, nerveux, plus oc-
cupé des choses que des mots,
les étonnoit par un air de gran-
deur, & les terrassoit par un
ton de force & de véhémence.
Le premier avoit plus d'esprit,
le second plus de génie. Les
Harangues d'Eschine ont été re-
cueillies avec celles de Lysias,
d'Andocides, d'Isée, de Di-
narque, d'Antiphon, de Lycur-
gue, &c., par les Aldes, 3 vol.

in-fol., 1513 : l'abbé Auger a
donné une *Traduction* d'Eschine
avec celle de Démosthenes,
Paris, 1777, 5 vol. in-8°.

ESCHINE, philosophe Grec.
On ignore le tems auquel il
vivoit. Nous avons de lui des
Dialogues avec les notes de le
Clerc, Amsterdam, 1711, in-
8°, qui se joignent aux auteurs,
cum notis variorum.

ESCHYLE, né à Athenes
d'une des plus illustres familles
de l'Attique, signala son cou-
rage aux journées de Marathon,
de Salamine & de Platée ; mais
il est moins célèbre par ses com-
bats, que par ses Poésies drama-
tiques. Il perfectionna la tragé-
die grecque, que Thespis avoit
inventée. Il donna aux acteurs
un masque, un habit plus dé-
cent, une chaussure plus haute,
appelée *cothurne*, & les fit pa-
roître sur des planches rassem-
blées pour en former un théâtre.
Auparavant ils jouoient sur un
tombereau ambulante, comme
quelques-uns de nos comédiens
de campagne. Eschyle régna
sur le théâtre, jusqu'à ce que
Sophocle lui disputa le prix &
l'emporta. Ce vieillard ne put
soutenir l'affront d'avoir été
vaincu par un jeune-homme.
Il se retira à la cour d'Hiéron,
roi de Syracuse, le plus ardent
protecteur qu'eussent alors les
lettres. On raconte qu'il perdit
la vie par un accident très-
singulier. Un jour qu'il dor-
moit, dit-on, à la campagne,
un aigle laissa tomber une tor-
tue sur sa tête chauve, qu'il
prenoit pour la pointe d'un ro-
cher. Le poëte mourut du coup
vers l'an 477 avant J. C. Il
paroît que l'aigle a la vue trop
perçante, pour ne pas distin-

guer la tête d'un homme, de la pointe d'un rocher. Cependant les historiens se plaisent à répéter cette catastrophe singulière. On ajoute qu'un astrologue avoit prédit à Eschyle, qu'il mourroit de la chute d'une maison, & que pour cela il se tenoit presque toujours en rase campagne. De 90 Pièces qu'Eschyle avoit composées, il ne nous en reste plus que sept. Ce poëte a de l'élevation & de l'énergie; mais elle dégénere souvent en enflure & en rudesse. Ses tableaux offrent de trop grands traits, des images gigantesques & épouvantables; ses fictions sont hors de la nature, ses personnages monstrueux. Il écrivoit en énergu-mene, & pour tout dire, en homme ivre. La représentation de ses *Eumenides* étoit si terrible, que l'effroi & le tumulte qu'elle causa, fit écraser des enfans & bleffer des femmes enceintes. Les meilleures éditions de ces Pièces sont: celles de Henri Etienne, 1557, in-4°; & de Londres, in-fol., 1663, par Stanley, avec des scholies grecques, une version latine & des commentaires pleins d'érudition. Celle de Paw, La Haye, 1745, 2 vol. in-4°, est moins estimée; mais celle de Glas-cow, 1746, 2 vol. in-8°, est précieuse pour la beauté de l'exécution. On en a imprimé une Traduction françoise, élégante & fidelle, Paris, 1770, in-8°, par M. le Franc de Pom-pignan.

ESCOBAR, (Barthélemi) pieux & savant Jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble & ancienne, avoit de grands biens, qu'il employa

tous en œuvres de charité. Son zele le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui: I. *Conciones Quadragesimales & de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacrae Scripturae*. Ses ouvrages ne sont guere connus qu'en Espagne.

ESCOBAR, (Marine d') née à Valladolid en 1554, morte saintement en 1633, est la fondatrice de la Récollecion de Ste. Brigitte en Espagne. Le P. Dupont, son confesseur, laissa des *Mémoires* sur sa vie, qu'on fit imprimer in-fol. Ce livre est devenu très-rare.

ESCOBAR, (Antoine) de l'illustre maison de Mendoza, Jésuite, né à Valladolid en 1589, mort en 1669, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont ses *Commentaires sur l'Écriture-Sainte*, Lyon, 1667, 9 vol. in-fol., & sa *Théologie morale*, Lyon, 1663, 7 vol. in-fol.; dans laquelle il élargit un peu trop le chemin du salut. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal: ils sont commodes, mais l'Évangile proscriit ce qui est commode. Il ne faut cependant pas croire que ces sortes d'ouvrages, quoique certainement reprehensibles, aient fait autant de mal que quelques zélateurs l'ont prétendu. Ce ne sont que les savans ou les gens consciencieux qui les lisent; les hommes dissipés ou libertins ne s'en occupent point. « Je n'ai » connu aucun homme de mau- » vaise vie, dit un auteur judi- » cieux, qui eût beaucoup lu » les Casuistes; & je n'ai connu

» ni grand Casuiste, ni grand
 » liseur de Casuistes qui ait été
 » homme de mauvaise vie ». Un
 jour qu'un certain réformateur
 déclamoit contre les Casuistes
 relâchés en présence d'un ecclé-
 siastique respectable, & lui deman-
 doit quel auteur il falloit lire pour
 la morale : *Lisez*, lui dit celui-ci,
*Caramuel & Escobar, ils sont encore
 trop sévères pour vous.* « Vainement,
 disent les Encyclopédistes, les
 prédicateurs de l'irréligion, vou-
 droient-ils s'autoriser de ces réflexions
 pour innocenter leurs propres éga-
 rements, pour rendre odieux les
 théologiens qui les font remarquer
 & les réfutent. Leurs erreurs, qu'ils
 publient eux-mêmes, sont d'une
 toute autre conséquence que celles
 des Casuistes; on ne peut excuser
 les premiers par aucun motif louable;
 les ouvrages des incrédules ont fait
 plus de mal en dix ans, que tous
 les Casuistes de l'univers n'en ont
 fait dans un siècle ». *Encyclop. méthod.*,
 article CASUISTES. Voyez BUSEMBAUM,
 PASCAL, RANCÉ.

ESCOUBLEAU, (François d') cardinal de Sourdis,
 archevêque de Bourdeaux, mérita
 la pourpre par les services que sa
 famille avoit rendus à Henri IV,
 & sur-tout par ses vertus & sa piété.
 Léon XI, Paul V, Clément VIII,
 Grégoire XV, Urbain VIII, lui
 donnerent des marques distinguées
 de leur amitié & de leur estime,
 dans les différens voyages qu'il fit
 à Rome. Le cardinal de Sourdis
 convoqua en 1624, un concile provincial.

Les ordonnances & les actes de ce
 fynode, sont un témoignage du zèle
 dont il étoit animé pour la discipline
 ecclésiastique. Il mourut en 1628,
 à 53 ans.

ESCOUBLEAU, (Henri d') frere du
 précédent, son successeur dans
 l'archevêché de Bourdeaux, avoit
 moins de goût pour les vertus
 épiscopales, que pour la vie de
 courtois & de guerrier. Il suivit
 Louis XIII au siège de la Rochelle,
 & le comte d'Harcourt à celui des
 isles de Lérins qu'il reprit sur
 les Espagnols. Ce prélat étoit
 d'un caractère hautain & impé-
 rieux. Le duc d'Épernon, gouver-
 neur de Guienne, homme aussi
 fier que l'archevêque de Bourde-
 aux, eut un différend très-vif
 avec lui. Le duc s'emporta jusqu'à
 le frapper. Le cardinal de Richelieu,
 ennemi de d'Épernon, prit cette
 affaire fort à cœur; mais Cospean,
 évêque de Lisieux, ramena l'esprit
 du cardinal, en lui disant : « Mon-
 seigneur, si le diable étoit capable
 de faire à Dieu les satisfactions
 que le duc d'Épernon offre à
 l'archevêque de Bourdeaux, Dieu
 lui feroit miséricorde ». Ce
 différend fut terminé bientôt
 après, mais d'une manière bien
 humiliante pour l'orgueilleux
 d'Épernon, qui fut obligé d'écrire
 la lettre la plus soumise à l'arche-
 vêque, & de se mettre à genoux
 devant lui pour écouter avec
 respect la réprimande sévère
 qu'il lui fit avant de lever l'ex-
 communication. Sourdis mourut
 en 1645, après avoir donné
 plusieurs scènes odieuses ou
 ridicules.

ESCULAPE, fils d'Apollon & de la nymphe Coronis, élève du centaure Chiron, qui lui apprit tous les secrets de la médecine. Il y fit de si grands progrès, que dans la suite il fut honoré comme le dieu de l'art médical. Jupiter irrité contre lui de ce qu'il avoit rendu la vie au malheureux Hyppolyte par la force de ses remèdes, le foudroya. Apollon pleura amèrement la perte de son fils; Jupiter, pour consoler le pere, plaça Esculape dans le ciel, où il forme la constellation du Serpentaire. Les plus habiles médecins de l'antiquité ont passé pour les fils d'Esculape. Ce dieu fut principalement honoré à Epidaure, ville du Péloponese, où on lui éleva un temple magnifique. Il en avoit aussi un fort célèbre à Rome. Il y étoit représenté sur un trône, un bâton d'une main, & l'autre appuyée sur la tête d'un serpent, avec un chien à ses pieds.

ESDRAS, fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir, exerça la grande-prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxercès Longue-main, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présens pour le Temple qu'on avoit commencé de rebâtir sous Zorobabel, & qu'il se proposoit d'achever. Arrivé à Jérusalem l'an 467 avant J. C., il y réforma plusieurs abus. Il profcrivit sur-tout les mariages des Israélites avec les femmes étrangères, & se prépara à faire la dédicace de la ville. Cette cé-

rémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la Loi de Moïse. Les Juifs l'appellent le *Prince des Docteurs de la Loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étoient glissées, & les distingua en 22 livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque, pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, & qu'il établit des interpretes des Ecritures, pour en expliquer les difficultés, & pour empêcher qu'elles ne fussent altérées. Ceux qui ont prétendu qu'il étoit l'auteur du Pentateuque, n'ont pas réfléchi sur ce qu'il y avoit dans cette opinion d'absurde & d'impossible, de contraire aux notions chronologiques & historiques, & à tout le contenu des livres de Moïse. Nous avons quatre *Livres* sous le nom d'*Esdras*; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Eglise Latine. Le 1er. est constamment d'*Esdras*, qui y parle souvent en première personne. Il contient l'histoire de la délivrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la 1re. année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la 20e. du regne d'Artaxercès Longue-main, durant l'espace de 82 ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de 31 ans. Le 3e. & le 4e., sans être

être canoniques, ne laissent pas de jouir d'une grande considération : plusieurs Peres s'en sont servis pour prouver des vérités précieuses, par exemple, le péché originel, clairement exprimé, Liv. 4, chap. 3, 4 & 7. Sixte de Sienne, Driedo, Mariana, & plusieurs rabbins, attribuent à Esdras les deux livres des *Paralipomenes*.

ESON, pere de Jason, fils de Créthée, & frere de Pélias, roi d'Iolchos ou de Thessalie. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rajeuni par Médée, à la priere de Jason son mari.

ESOPE, le plus ancien auteur des apologues après Héfiode, qui en fut l'inventeur, naquit à Amorium, bourg de Phrygie. Il fut d'abord esclave de deux philosophes, de Xantus & d'Idmon. Ce dernier l'affranchit. Son esclave l'avoit charmé, par une philosophie assaisonnée de gaieté, & par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grece s'étoient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, & ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux & aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu aux hommes, & les corriger de leurs vices & de leurs ridicules. Il se mit à composer des *Apologues*, qui, sous le masque de l'allégorie, & sous les agréments de la fable, cachent des moralités utiles & des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grece & dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie,

Tome III,

l'appella à sa cour, & se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, & y plut davantage. Mais tous ces faits sont très-incertains. L'existence même d'Esope est révoquée en doute par des savans qui pensent que c'est un personnage imaginaire, fabriqué par les Grecs sur celui de Locman. Et c'est peut-être pour cela que les Grecs le font voyager en Perse & en Egypte, pour lui donner un air asiatique, & expliquer ce qui, sans cette précaution, ne paroîtroit pas lui convenir. Il est certain encore que Planudes, moine Grec, auquel on doit les *Fables d'Esope*, telles que nous les avons, a entassé, sous le nom du fabuliste Phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Enfin jusqu'aux disputes qui se sont élevées sur sa figure, sur sa bosse, &c., tout contribue à répandre des doutes sur son existence (voyez LOCMAN, PLANUDES, SALOMON). Les meilleures éditions des *Fables d'Esope* sont celles de Plantin, 1565, in-16; des Aldes, avec d'autres fabulistes, 1505, in-fol., & d'Oxford, 1718, in-8°.

ESOPUS, (Clodius) comédien célèbre, vers l'an 84 avant J. C. Roscius & lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopus excelloit dans le tragique, & Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un & de l'autre. Esopus étoit d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat de terre qui coûtoit dix

Z z

mille francs. Il n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter & à parler, & qu'on avoit payés chacun sur le pied de 600 livres. Esopus, malgré ses grandes dépenses, laissa un héritage qui valoit près de deux millions. Son fils, avec moins de talens, ne fut pas moins prodigue : on assure qu'il fit boire une fois à ses convives des perles distillées. Ces richesses énormes des histrions prouvent bien à quel point de fureur le mimisme, cause & mesure de la corruption des peuples, étoit parvenu chez celui de Rome (*voy. BARON, GARRICK, ROSCIUS*).
 » Les Grecs, dit d'Alembert, » considéroient Esopus, par » la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Grecs, ainsi que les Romains, mettoient entre les histrions & les hommes de génie un espace immense; mais ils payoient ceux-là comme tous les instrumens de luxe & de plaisir ». On voit ici en passant, que d'Alembert croyoit qu'Esopus étoit un comédien Grec. L'érudition de cet encyclopédiste & de ses collègues est sujette à de plaisantes bévues. *Voyez PANNONIUS*.

ESPAGNAC, (Jean-Joseph d'Amarzit de Sahuguet, baron d') naquit d'un apothicaire à Briye-la-Gaillarde, en 1714. A peine âgé de 19 ans, il parut dans la carrière des armes, & s'y fit remarquer. En 1734, il se distingua en Italie, & fut aide-de-camp dès 1742 dans les campagnes de Bavière. Ce fut alors qu'il connut le comte Maurice de Saxe, qu'il suivit dans les campagnes de Flandre,

y jouissant de son estime & de l'avantage de le seconder, soit en qualité d'aide-major-général d'infanterie, soit comme colonel de l'un des régimens des grenadiers créés en 1745. Revêtu en 1754 du gouvernement de Bresse & du Bugey, il reçut en 1757 l'expectative du gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qu'il n'eut en entier qu'en 1766. L'ordre qu'il n'a cessé d'y entretenir, les réformes utiles qu'il y a faites, démontrent que personne n'étoit plus digne que lui de cette place importante. En 1780 il reçut le grade de lieutenant-général, & mourut le 28 février 1783. Toujours occupé de l'art pour lequel il étoit né, il publia successivement les ouvrages suivans. I. *Campagnes du Roi* en 1745, 46, 47 & 48, 4 vol. in-8°. II. *Essai sur la science de la Guerre*, 1751, 3 vol. in-8°. III. *Essai sur les grandes opérations de la Guerre*, 1755, 4 vol. in-8°. IV. *Supplément aux Réveries, ou Mémoires de la Guerre du Maréchal de Saxe*, 1757. Tous ces ouvrages annoncent des connoissances multipliées, des vues saines & dirigées par l'expérience. V. *Histoire du Maréchal de Saxe*, Paris, 1773, 2 vol. in-12.

ESPAGNANDEL, (Matthieu l') sculpteur célèbre, florissoit à la fin du dix-septième siècle. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. On cite entre autres le retable de l'autel des Prémontrés, & celui de la chapelle de la grand'salle du palais. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellens; tels sont: *Tigrane*, roi d'Arménie; un *Flegmatique*;

deux Termes, représentant, l'un *Diogene*, l'autre *Socrate*.

ESPAGNE, (Charles d') un des favoris du roi Jean, eut l'épée de connétable en 1350. Ce n'étoit pas pour récompenser ses services; il n'en avoit rendu aucun. Son mérite pour cette charge fut sa naissance & la faveur. Il étoit si fier de l'une & de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles le Mauvais, comte d'Evreux & roi de Navarre. Ce monarque, indigné de ce que d'Espagne empêchoit qu'on ne lui fit justice au sujet de quelques terres qu'il réclamoit, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les assassins escaladerent le château, & massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures & minuit, le 6 janvier 1354. Louis d'ESPAGNE, son frere aîné, servit sous Philippe VI, dans la guerre contre les Anglois; & sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guerande d'assaut, & Dinan par composition. Il fut amiral de France en 1341.

ESPAGNE, (le cardinal d') voyez MENDOZA (Pierre-Gonzalez).

ESPAGNE, (Jean d') natif du Dauphiné, ministre de l'église François de Londres au dix-septième siècle, a composé divers *Opuscules*, publiés en 1670 & 1674, La Haye, 2 vol. in-12. On y voit une critique de la Bible de Geneve & de la Version anglicane. On cite principalement celui qui a pour

titre: *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la Religion*. Ce ministre n'y a pas épargné le *Catéchisme* de Calvin.

ESPAGNET, (Jean d') président au parlement de Bordeaux, distingué par ses lumières & ses vertus, est auteur d'un *Enchiridion Physica restituta*, imprimé à Paris en 1623, in-8°. & traduit en françois sous ce titre: *La Philosophie des Anciens, rétablie en sa pureté*, 1651, in-8°. Le nom de l'auteur est désigné par ces mots: *Spes mea est in Agno*. On y trouve un traité de la pierre philosophale, intitulé: *Arcanum Hermetica Philosophia*. Ce savant publia encore en 1616 un vieux manuscrit in-8°, intitulé: *Rozier des Guerres*, qu'il accompagna d'un *Traité sur l'institution d'un jeune Prince*. Il croyoit que ce manuscrit n'avoit pas encore vu le jour; mais il y en avoit une édition dès l'an 1523, in-fol. Le public fit un accueil favorable à ces différens ouvrages.

ESPAGNOLET, (Joseph Ribera, dit l') peintre, naquit en 1580 à Xativa, dans le royaume de Valence en Espagne. Il étudia la maniere de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin; mais son pinceau étoit moins moëlleux. Les sujets terribles & pleins d'horreurs, étoient ceux qu'il rendoit avec le plus de vérité; mais peut-être avec trop de férocité. Son goût n'étoit ni noble, ni gracieux. Il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes. L'Espagnolet, né dans la pauvreté, y vécut long-tems;

un cardinal l'en tira & le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardoit comme son premier peintre. Il obtint un appartement dans le palais du vice-roi, & mourut dans cette ville en 1656, laissant de grands biens & de beaux tableaux. Le pape l'avoit fait chevalier du Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples & à l'Escorial en Espagne. Ce peintre a gravé à l'eau-forte, & on a gravé d'après lui.

ESPARRON, (Charles d'Arcussia, vicomte d') s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du seizième siècle. Il fit part au public de ses amusemens, dans un *Traité assez estimé*, in-4°. Rouen, 1644.

ESPEISSES, voyez DESPEISSES & BAUVES.

ESPEN, (Zeger-Bernard Van-) né à Louvain en 1646, docteur en droit en 1675, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collège du pape Adrien VI. Son association aux ennemis de l'Eglise, ses sentimens sur le *Formulaire* & sur la bulle *Unigenitus*, l'apologie qu'il fit du sacre de Steenoven, archevêque schismatique d'Utrecht, remplirent ses derniers jours de chagrins qu'il eût pu aisément s'épargner. Il se retira à Maëstricht, puis à Amersfort, où il mourut en 1728. Van-Espen est sans contredit un des plus savans canonistes de ce siècle. Son ouvrage le plus recherché par les juriconsultes, est son *Jus Ecclesiasticum universum*. Les points les plus importants de la discipline ecclé-

siastique, y sont quelquefois discutés avec autant d'étendue que de sagacité; mais on reconnoit sans peine qu'il ne tire pas, à beaucoup près, tout ce qu'il dit, de son érudition personnelle. » Ceux qui ont lu Thomassin » & Van-Espen, dit un critique, s'apercevront sans » peine, que quant à ce qui » concerne la science ecclésiastique, le second ne fait que » répéter le premier; que c'est » le riche fonds où il a puisé » sans cesse, & dont il a fait » un usage aussi commode que » profitable à sa réputation: » peut-être cependant la doit-il » particulièrement à la secte » dont il éprouva si vivement » les intérêts ». Entre diverses réflexions qu'il fait sur les écrits des canonistes du siècle dernier (*Operum, part. v, p. 194, edit. Colon. 1748*), il a soin d'avertir qu'il faut se défier de certaines opinions relâchées où le torrent les a entraînés. La remarque est en place; & l'on y peut ajouter qu'il n'est pas moins nécessaire d'être en garde contre le rigorisme outré de quelques autres canonistes qui, par un respect affecté pour la discipline de l'Eglise ancienne, osent s'élever contre des pratiques généralement adoptées par l'Eglise moderne (voyez FLEURY, MORIN Jean, THOMASSIN). On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un *Recueil de tous les Ouvrages de Van-Espen*, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus Ecclesiasticum*, offre ce que la morale, le droit canonique & même le civil ont de plus important. On trouve divers

détails curieux & intéressans touchant cet auteur dans une petite brochure assez rare, intitulée: *De Zegero Bernardo Van-Espen, &c., auctore Wilhelmo Bachusio*. Ce Bachusius avoit été, comme Van-Espen, lié avec le parti de Quesnel, qu'il abandonna ensuite, & les renseignements qu'il en donne, sont d'un homme qui est au fait de la chose qu'il traite. Il en résulte de fâcheuses impressions contre le caractère & les qualités morales de Van-Espen. Voyez BACHUSIUS.

ESPENCE, (Claude d') né à Châlons-sur-Marne en 1511, de parens nobles, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & fut recteur de l'université de Paris. Le cardinal de Lorraine, qui connoissoit son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint & François I. Le cardinal de Lorraine le mena à Rome en 1555. D'Espence s'y distingua tellement, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Le docteur françois aimoit mieux le séjour de Paris. Il revint dans cette ville, & parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, & au colloque de Poissy en 1561. Il mourut de la pierre en 1571. C'étoit un des docteurs les plus judicieux & les plus modérés de son tems. Ennemi des voies violentes, il n'en étoit pas moins fortement attaché aux moyens de maintenir & de répandre la foi catholique. Il étoit

très-versé dans les sciences ecclésiastiques & profanes. Les ouvrages que nous avons de lui, sont presque tous écrits en latin, avec une dignité & une noblesse, que les théologiens de son tems ne connoissoient presque pas. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui: I. *Un Traité des Mariages clandestins*; il y soutient que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages, sans le consentement de leurs parens: question qui, étant aujourd'hui fort agitée, demande que nous nous y arrêtions un moment. On ne peut douter qu'il n'y ait eu autrefois une loi ecclésiastique qui annulle ces mariages. Un passage de S. Basile (*Epist. ad Amphil.*) ne laisse aucun doute là-dessus. Les Peres du concile de Cologne de l'an 1536, souhaitoient qu'on renouvelât, dans un concile général, le canon *Aliter*, que Gratien rapporte comme fait par le pape Evariste, contre les mariages que les enfans contractent malgré leurs parens: *Optamus ut canon Evaristi pontificis concilio generali renovetur, tollanturque illa clandestina matrimonia, quæ invitis parentibus & propinquis, veneris potius quam Dei causâ, contrahuntur. Interea verò donec Ecclesia de hoc prospiciat, si non irrita, prohibita saltem sint, & excommunicationi contrahentes, & qui his ope & consilio adfuerint, subjaceant* (Conc. Coloniens. anno 1536). On voit par-là que la loi a existé, & qu'elle est tombée en déshonneur. Il est cependant des auteurs, tels

que Juennin & d'Espence (dont il s'agit dans cet article), qui prétendent qu'elle existe encore en France. Mais il est difficile d'accorder cette opinion avec le concile de Trente, avec la déclaration de Louis XIII, qui assura au clergé que tous les réglemens, touchant cette matière, ne regardoient que les effets civils, nullement la validité du mariage. Les plus habiles juristes françois, Bochel, Blondeau, &c., sont de ce sentiment, que Benoît XIV (*de Syn. dioces.*, lib. 9.) établit d'une manière très-solide. Cependant pour les mariages des princes du sang, contractés contre la volonté du roi, l'assemblée du clergé, en 1655, a déclaré que la coutume de France, qui les regarde comme non valables, est affermie par une légitime prescription, & autorisée par l'Eglise (voyez LAUNOI, GERBAIS, GIBERT). II. Des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul à Timothée & à Tite, pleins de longues digressions sur la hiérarchie & la discipline ecclésiastique. III. Plusieurs Traités de controverse; les uns en latin, les autres en françois. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol.

ESPÉRANCE. Les Païens en avoient fait une divinité. Elle avoit plusieurs temples à Rome. Les Grecs l'honoroiert sous le nom d'Elpis.

ESPERIENTE, (Philippe Callimaque) né à San-Geminiano en Toscane, de l'illustre famille de Buonacorti, alla à Rome sous le pontificat de Pie II, & y forma avec Pomponius Lætus une académie, dont tous les membres prirent

des noms latins ou grecs. Le savant dont nous parlons, changea son nom de Buonacorti en celui de Callimaco; mais son génie pour les affaires lui fit donner le surnom d'Esperiente. Paul II croyant que la nouvelle académie cachoit quelque mystère pernicieux, persuasion que le secret des associés justifioit, en poussivit les membres avec rigueur. Esperiente se vit obligé de se retirer en Pologne; le roi Casimir III lui confia l'éducation de ses enfans, & le fit quelque tems après son secrétaire. Ce prince l'envoya successivement en ambassade à Constantinople, à Vienne, à Venise & à Rome. De retour en Pologne, le feu prit à sa maison, & consuma ses meubles, sa bibliotheque, & plusieurs de ses écrits. Il mourut peu de tems après à Cracovie, en 1496. On a de lui: I. *Commentarii rerum Persicarum*, Frankfurt, 1601, in-fol. II. *Historia de iis quæ à Venetis tentata sunt, Persis & Tartaris contra Turcas movendis*, &c. Il y a des recherches dans cet ouvrage, ainsi que dans le précédent, avec lequel il ne forme qu'un même volume. III. *Attila*, in-4^o, ou Histoire de ce roi des Huns. IV. *Historia de rege Vladislao, seu clade Varnensi*, in-4^o. Esperiente l'a emporté dans cet ouvrage, suivant Paul Jove, sur tous les historiens qui ont écrit depuis Tacite; il la compare à la *Vie d'Agricola*. L'article sur Esperiente, qu'on trouve dans le Dictionnaire de Bayle, est fort inexact.

ESPERNON, voyez VALETTE.

ESPINASSE, (Philibert de

l) sire de la Clayette, chevalier, surnommé le grand Conseiller du roi Charles V, servit sous Eudes, duc de Bourgogne, en qualité de bachelier, avec deux écuyers. En 1340 le roi le chargea d'aller faire rompre les chauffées des étangs de Rue, pour la conservation du Ponthieu. Il fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1375, pour la treve que l'on conclut avec le roi d'Angleterre. Philibert assista, comme conseiller du roi, aux procédures qu'on instruisit au Parlement & à la Tour-du-Temple contre les domestiques du roi de Navarre, accusés d'avoir été les agens de ce méchant prince pour empoisonner le roi Charles V. Il fut encore attaché à l'éducation du Dauphin, en 1380. Enfin il accompagna en Angleterre le sire de la Trémouille, dans la descente qu'y firent les François. Il est la tige des branches de la Clayette, de St-André, de Sully, de la Faye & autres, qui toutes ont porté son nom.

ESPINAY, (Timoléon d') seigneur de St-Luc, servit sur terre & sur mer. Il commandoit la première escadre avec rang de vice-amiral, à la défaite des Rochelois en 1622. Ses services le firent estimer du cardinal de Richelieu; cependant, comme ils n'étoient point assez grands pour élever St-Luc jusqu'au comble des honneurs, il n'y fût parvenu qu'avec peine, s'il ne se fût démis du gouvernement de Brouage, que ce ministre vouloit avoir. St-Luc eut pour récompense le bâton de maréchal de France, & la lieutenance-de-roie en Guienne, l'an

1628. Il ne songea depuis qu'à vivre dans le luxe & les plaisirs. Il mourut à Bordeaux le 12 septembre 1644.

ESPINOY, (Philippe d') né en Flandre en 1552 d'une bonne famille, s'attacha à rechercher les antiquités & les généalogies des nobles de son pays. Le titre de son ouvrage est : *Recherche des Antiquités & Noblesse de Flandre, &c.*, Douay, 1632, in-fol., avec fig. Il mourut vers l'an 1633.

ESPRIT, (Jacques) né à Beziers en 1611, entra en 1629 dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde. Il avoit toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de la Rochefoucault, le chancelier Séguier & le prince de Conti, lui donnerent des témoignages de leur estime & de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde; le second lui obtint une pension de 2000 liv. & un brevet de conseiller-d'état; le troisième le combla de bienfaits, & le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à 67 ans, dans sa patrie. Il étoit membre de l'académie françoise, & fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie. Les ouvrages d'Esprit sont : I. *Des Paraphrases de quelques Psaumes*, qu'on ne peut guere lire avec plaisir, quand on connoit celles de Maffillon. II. *La Fausseté des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678; & Amsterdam, in-8°, 1716: livre médiocre, qui n'est, à quelques égards, qu'un commentaire des *Pensées* du duc de la Rochefoucault; mais

qui ne prête pas à la même critique, l'auteur ayant moins généralisé son objet.

ESSE, voyez MONTALEMBERT.

ESSEX, (Robert d'Evreux, comte d') fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1561 à Nethewood, maison de campagne de son pere, dans le comté d'Hereford, est fameux par ses aventures & par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elizabeth, lorsqu'elle alloit se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage. Essex détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portoit, & l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paroïssoit mettre à l'abri des soupçons. Il étoit aussi brillant par son courage, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, & se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Elizabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretiere, & enfin le mit de son conseil-privé. Il eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20 mille hommes, mais il n'eut guere de succès. Peu après, la reine lui ôta sa place

au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, & lui défendit la cour. Elle avoit alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût très-attachée au comte. Nous ne discuterons pas les bruits qu'on a répandus à ce sujet, nous dirons seulement que le comte fut accusé d'une conspiration, & exécuté en 1601. On prétend qu'Elizabeth hésita à signer l'arrêt de mort; ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa.

EST, voy. ALFONSE D'EST.

ESTAMPES, (Léonor d') d'une illustre maison de Berri, fut placé sur le siege de Chartres en 1620, & transféré à l'archevêché de Rheims en 1641. Il signala son zele pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, contre deux ouvrages où l'on soutenoit des opinions alors très-communes, mais qui n'en étoient pas moins fausses touchant l'autorité des rois.

ESTAMPES-VALENCAY, (Achille d') connu sous le nom de *Cardinal de Valencay*, naquit à Tours en 1593. Il se signala aux sieges de Montauban & de la Rochelle. Après la réduction de cette ville, il fut fait maréchal de camp. Il passa ensuite à Malte, où il avoit été reçu chevalier de minorité dès l'âge de 18 ans. La religion lui confia la place de général des galeres. Son courage éclata dans toutes les occasions, & sur-tout à la prise de l'isle de Saint-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII l'ayant appelé à Rome pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé car-

éinal en 1643. Ce fut vers le même tems qu'il soutint les intérêts de la France contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut en 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtoient guere plus à faire qu'à proposer.

ESTAMPES, (Jacques d') de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Maréchal de la Ferté-Imbaut*, chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanois, &c., porta les armes dès sa jeunesse, & se signala en divers sieges & combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, & rappellé quelque tems après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651. C'étoit une récompense due à son exactitude, à sa vigilance & à sa bravoure. Il mourut dans son château de Mauny, près de Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTAMPES, (la duchesse d') voyez PISSELEU.

ESTERHAZI, (Paul) de Galantha, prince du S. Empire, Palatin & vice-roi de Hongrie, chevalier de la Toison-d'Or, fils de Nicolas Esterhazi, d'une des premières familles de Hongrie, naquit en 1635. La nature & l'éducation concoururent à en faire un grand-homme. Il fit des progrès rapides dans les belles-lettres, &

voyagea ensuite pour acquérir des lumieres que l'étude seule ne peut donner. Ferdinand III, Léopold I, Joseph I & Charles VI lui donnerent des marques de leur estime, en l'élevant aux plus grands emplois dans le militaire & dans le gouvernement des provinces. Il montra pendant toute sa vie qu'il étoit digne de ces honneurs. Il fut présent à presque tous les combats qui se donnerent en Hongrie, & par-tout il donna des preuves de son intelligence & de sa bravoure. Il ne contribua pas peu à la délivrance de Vienne en 1685. L'année d'après, il leva à ses propres frais plusieurs régimens, & engagea les nobles Hongrois, à son exemple, à fournir des troupes pour former le siege de Bude. Le commandement de ces troupes lui fut confié; & Léopold leur dut en grande partie le succès de ses armes. Il mourut le 26 mars 1713, & fut enterré à Eysenstad, où on lit sur son tombeau ces deux vers latins :

*Bis decies quatuor commisi praelia,
nunquam
Vidit terga hostis, sed tamen hic
jaceo.*

On voit en Hongrie beaucoup de monumens de sa piété, de sa munificence & de la protection qu'il donnoit aux lettres. L'étude & les exercices de piété occupoient tout le tems qu'il ne consacroit pas au service de l'état : la famille d'Esterhazi a produit plusieurs autres grands-hommes.

ESTHER ou EDISSA, Juive de la tribu de Benjamin, cousine-germaine de Mardochée.

Le roi Assuerus l'épousa, après avoir répudié Vasthi. Ce monarque avoit un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori irrité de ce que Mardochee lui refusoit les respects que les autres courtisans lui rendoient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un tems marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, & la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avoit destiné à leur perte. Les historiens ne conviennent pas entr'eux du tems auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle *Assuerus*. Cependant les circonstances marquées dans le livre d'*Esther*, paroissent convenir à Darius, fils d'Hystaspes. La vérité de l'histoire d'*Esther* est attestée par un monument non suspect, par une fête que les Juifs établirent en mémoire de leur délivrance, & qu'ils nommerent *Purim*, les Sorts, ou le jour des Sorts, parce qu'Aman, leur ennemi, avoit fait tirer au sort, par ses devins, le jour auquel tous les Juifs devoient être massacrés. Il est parlé de cette fête dans le 2^e. livre des Machabées, chap. 15, v. 37. Joseph en parle: *Antiq. Jud.* livre 11, ch. 6. Elle est marquée dans le calendrier des Juifs, au 4^e. jour du mois Adar. On ne fait pas avec une entière certitude, qui est l'auteur de ce livre. S. Augustin, S. Epiphane, S. Isidore, l'at-

tribuent, à Esdras; Eusebe le croit d'un écrivain plus récent. Quelques-uns le donnent à Joachim, grand-prêtre des Juifs, & petit-fils de Josedech; d'autres à la synagogue, qui le composa sur les Lettres de Mardochee: mais la plupart des interpretes l'attribuent à Mardochee lui-même; ils se fondent sur le chap. 9, v. 20 de ce livre, où il est dit que Mardochee écrit ces choses, & envoie des lettres à tous les Juifs dispersés dans les provinces, &c. Le texte grec dit qu'Esther y ajouta quelques passages; & ce sont sans doute ceux qui semblent être détachés du corps de l'ouvrage & ne présentent que des explications & des détails sur des choses dites sommairement. Les Juifs l'ont mis dans leur ancien Canon; cependant il ne se trouve pas dans les premiers catalogues des Chrétiens, mais il est dans celui du Concile de Laodicée de l'an 366 ou 367. Il est cité comme Ecriture-Sainte par S. Clément de Rome & par Clément d'Alexandrie, qui ont vécu long-tems avant le Concile de Laodicée. S. Jérôme a rejeté comme douteux les six derniers chapitres, parce qu'ils ne sont plus dans le texte hébreu, & il a été suivi par plusieurs auteurs catholiques jusqu'à Sixte de Sienne; mais le Concile de Trente a reconnu le livre entier comme canonique. C'est un tableau admirable des ressources que la Providence fait ménager pour l'humiliation des superbes & la délivrance de ses serviteurs: rien de plus propre à nourrir l'espérance & le courage des

fideles dans les tems de persécution, du triomphe apparent & toujours éphémère de l'impie revêtu du pouvoir. On connoît ces beaux vers de Racine dans la tragédie d'*Esther* :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cedre, il portoit dans les
cieux

Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le
tonnerre :

Fouloit aux pieds ses ennemis vain-
cus.

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà
plus.

ESTIENNE, (François d') seigneur de S. Jean de la Salle, & de Monfuron, fut conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, & enfin président-à-mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16e. siècle, a laissé un livre estimé, sous le titre de *Decisiones Stephani*.

ESTIENNE, (les Imprimeurs) voyez **ETIENNE**.

ESTIUS, (Guillaume) ou William Hessels Van-Est, né l'an 1542 à Gorcum en Hollande, de l'ancienne famille d'Est, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douay, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de S. Pierre & chancelier de l'université. Estius mourut dans cette ville en 1613, à 71 ans, avec la réputation d'un savant laborieux & modeste, & d'un prêtre vertueux. Benoît XIV le qualifie de *Docteur fundatissimus*. On doit à ses veilles :

I. Un excellent *Commentaire sur*

le Maître des Sentences, en 2 vol. in-fol., Paris, 1696; Naples, 1720, avec des notes de l'éditeur. Cet ouvrage, nourri des passages de l'Écriture & des Peres, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. II. Un *Commentaire sur les Epîtres de S. Paul*, en 2 vol., Rouen, 1709, in fol., rempli d'une vaste & solide érudition. On en a donné un *Abrégé*, dont la meilleure édition est celle de Louvain, 1776. Un auteur moderne avertit qu'en lisant ce *Commentaire*, il faut se souvenir qu'Estius, quoique bon catholique, a été disciple de Hessels & de Baius, & qu'il a emprunté quelquefois leur façon de parler. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture-Sainte*, Douay, 1628, in-folio; Anvers, 1699: cette édition est plus ample. Ouvrage très-inférieur à l'autre, quoiqu'il y ait de la clarté & de la solidité. IV. *Orationes Theologicae XIX*, Louvain. Il y en a une (la 5e.) contre ceux qui sont économes de leur savoir, & qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au-dehors, soit au public en général par de bons ouvrages, soit aux particuliers par des avis. On la trouve toute entière à la suite du *Tractatus triplex, de ordine Amoris* de François Van-Viane. V. *Historia Martyrum Gorcomiensium*, Douay, 1603, in-8°. VI. *Martyrium Edmundi Campiani S. I. à gallico sermone in latinum translatum*. Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTOILE, (Pierre de l') grand-audiencier de la char-

cellerie de Paris, mort en 1611, s'est fait un nom par son *Journal de Henri III*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoi a donné une édition, en 1744, en 5 volumes in-8°. L'éditeur l'a augmenté de plusieurs pièces sur la Ligue, qui eussent pu rester dans l'oubli. Ce *Journal* commence au mois de mai 1574, & finit au mois d'août 1589. Le Duchat en avoit donné une édition en 2 vol. in-8°, que celle de l'abbé Lenglet a effacée. On a aussi de lui le *Journal du regne de Henri IV*, avec des remarques historiques & politiques du chev. C. B. A. (l'abbé Lenglet du Fresnoi); La Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut observer que les années 1598 & les trois années suivantes manquent dans le *Journal de l'Estoile*. On a placé dans cette édition le Supplément concernant ces années, par un auteur anonyme, qui avoit paru pour la première fois en 1636. Ces deux *Journaux* avoient été publiés à Cologne (Bruxelles) par Godéfrroi. Le premier sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France, depuis 1515 jusqu'en 1611*; 2 vol. in-8°, 1719. Comme ces *Mémoires* renferment plusieurs choses que l'abbé Lenglet du Fresnoi a retranchées dans son édition, il n'est pas surprenant que les curieux les recherchent, d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Estoile paroît dans ses deux *Journaux*, un homme véridique, qui dit également le bien & le mal.

ESTOILE, (Claude de l') fils du précédent, mourut en

1652, âgé d'environ 58 ans suivant les uns, & suivant d'autres en 1651, à 54 ans. Peu accommodé des biens de la fortune, il aimoit mieux quitter la capitale, que d'y mendier à la table d'un financier, ou d'être incommode à ses amis. Pelisson dit de lui qu'il avoit plus de génie que d'étude & de savoir. On a de lui deux Pièces de théâtre très-médiocres, & des Odes qui le sont un peu moins: ces dernières se trouvent dans le *Recueil des Poëtes François*, 1692, 5 vol. in-12.

ESTOUTEVILLE, (Guillaume d') cardinal, archevêque de Rouen, étoit fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne & illustre famille de Normandie. Il fut chargé de commissions importantes sous les regnes de Charles VII & de Louis XI, réforma l'université de Paris, fut grand partisan de la Pragmatique-Sanction, & protégea les savans. Il mourut à Rome étant doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédoit 6 évêchés tant en France qu'en Italie, 4 abbayes & 3 grands prieurés; mais il en employoit la meilleure partie à la décoration des églises dont il étoit chargé, & au soulagement des pauvres. Ce fut lui qui commença le beau château de Gaillon. Il a paru en 1788 un prétendu *Eloge* de ce cardinal, barbouillage philosophique, sur lequel on auroit tort de le juger. La suffisance du siècle croit honorer les grands hommes des tems passés, en leur donnant des traits qu'ils n'eurent jamais & qu'ils eussent rougi d'avoir.

ESTRADES, (Godefroi; comte d') maréchal de France, & vice-roi de l'Amérique, servit long-tems en Hollande sous le prince Maurice, auprès duquel il faisoit les fonctions d'agent de France. Il se montra à la fois bon capitaine & grand négociateur. De retour à Paris, il fut envoyé à Londres en 1661, avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y soutint avec une vigoureuse fermeté les prérogatives de la couronne de France, contre le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, qui avoit voulu prendre le pas sur lui. Le comte d'Estrades passa l'année d'après en Hollande avec la même qualité, & y conclut le traité de Breda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimegue pour la paix générale. Il mourut en 1686, à 79 ans, comme il venoit d'être nommé gouverneur du duc de Chartres. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées à La Haye en 1742, 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, qui contiennent 22 vol. in-folio, dont le moindre est de 900 pages. Jean Aymond, prêtre apôstat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, & les publia à Amsterdam en 1709, in-12, après les avoir tronqués.

ESTRÉES, (Jean d') grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486 d'une famille distinguée & ancienne, mort en 1567, à 81 ans, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François I &

Henri II. C'est lui qui commença à mettre l'artillerie de France sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, & donna dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence & de courage. On dit que c'est le premier gentilhomme de la Picardie, qui ait embrassé la religion prétendue réformée.

ESTRÉES, (François-Anibal d') duc, pair & maréchal de France, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, & le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon; mais il quitta cet évêché, pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Treves, & se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé en 1636 ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries & son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII & avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut un si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris en 1670, à 98 ans. Le maréchal d'Estrées étoit plus propre à servir le roi à la tête des armées, que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il vouloit faire craindre sa personne. Il étoit frere de la belle Gabrielle d'Estrées, que Henri IV auroit épousée, si la mort ne l'eût enlevée. Nous avons de lui: 1. *Des Mémoires de la Régence de Marie de Médicis*,

Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de Pierre le Moine. II. Une *Relation du siege de Mantoue*, en 1630; & une autre *du Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il regne dans ces différens ouvrages un air de vérité, qui fait favorablement augurer de la franchise de l'auteur; mais son style incorrect prouve que le maréchal ne savoit pas aussi-bien écrire que combattre.

ESTRÉES, (César d') cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, né en 1628, fils du précédent, fut élevé sur le siege de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur de Sorbonne. Le roi le choisit peu de tems après pour médiateur entre le nonce du pape & les amis des 4 évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers & d'Angers. D'Estrées avoit l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader & de leur plaire. Ses soins procurerent un accommodement, qui donna à l'Eglise de France une paix passagere, parce que les esprits qui la recevoient, aimoient la guerre. Le cardinal d'Estrées passa ensuite dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du Dauphin avec la princesse électorale, & pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque tems après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, & fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frere en 1689. Il accommoda celles du clergé avec Rome, & eut beaucoup

de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII & de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, & mourut à son abbaye en 1714, à 87 ans. Le cardinal d'Estrées étoit très-versé dans les affaires de l'Eglise & dans celles de l'état. A un génie vaste il joignoit des manieres polies, une conversation aimable, un caractere égal, l'amour des lettres & la charité envers les pauvres. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut ni la faute de son esprit, ni celle de sa prudence.

ESTRÉES, (Gabrielle d') sœur de François-Annibal d'Estrées, reçut de la nature tous les dons qui peuvent enchaîner les cœurs. Henri IV, qui la vit pour la première fois en 1591 au château de Cœuvres, où elle demouroit avec son pere, fut si touché de sa figure séduisante & des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maitresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies & courut risque de sa vie. Pour pouvoir la voir plus librement, il lui fit épouser Nicolas d'Amerval, seigneur de Liancourt, avec lequel elle n'habita point; expédient qui ne peut honorer la mémoire de ce monarque. La mort funeste de Gabrielle, en 1599, finit cette liaison scandaleuse. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamer. Ce qu'il y a de cer-

tain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions épouvantables. La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, étoit toute tournée le lendemain de sa mort & le visage si défiguré, qu'elle n'étoit plus reconnoissable: «spectable bien propre, » dit un auteur, à guérir des » passions insensées, si l'homme qui en a une fois subi » le joug, pouvoit être ramené » par de telles leçons à une » raison qui n'existe plus chez » lui, & dont il travaille à » éteindre ce qui lui reste peut- » être encore de son importante lumière ». De toutes les maîtresses de Henri IV, c'est celle qu'il aimait le plus. Il la fit duchesse de Beaufort. Il eut d'elle trois enfans: César, duc de Vendôme, Alexandre, & Henriette qui épousa le duc d'Elbœuf. Ce sont ces anecdotes si multipliées dans la vie de ce monarque, qui ont fait dire à Bayle, qu'il n'y eut jamais d'homme plus indigne d'avoir une épouse fidelle.

ESTRÉES, (Victor-Marie d') né en 1660, succéda à Jean comte d'Estrées son père, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Il bombarda Barcelone & Alicante en 1691, & commanda en 1697 la flotte au siège de Barcelone. Nommé en 1701 lieutenant-général des armées navales d'Espagne par Philippe V, qualité qu'il joignoit à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole & Française. Deux ans après il fut fait maréchal de France, & prit le nom de *Maréchal de*

Cœuvres. Cette dignité fut suivie de celles de Grand-d'Espagne & de chevalier de la Toison-d'Or. Il les méritoit par une valeur héroïque, mais prudente, & par les qualités du cœur préférables à tous les talens militaires. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre il avoit cultivé les lettres. Il mourut à Paris en 1737, à 77 ans. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Fucre-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie, attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois par sa sœur, qui avoit épousé le marquis de Courtanvaux.

ESTRÉES, (Louis-César, duc d') maréchal de France & ministre d'état, naquit à Paris en 1699, de François-Michel le Tellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses, & de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral & maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, & servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services aux grades de maréchal-de-camp & d'inspecteur-général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra longtemps du blocus d'Egra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siège de Mons, de celui de Charleroi, &c., &c. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt; & le maréchal de Saxe lui confia dans diverses

occasions les manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV qui l'avoit honoré du bâton de maréchal le 24 février 1757, lui donna le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de 100 mille hommes. Le général montra au monarque le plan des opérations, & ne craignit point de lui dire : *Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au-delà du Wésér, & je serai prêt à pénétrer dans le pays d'Hanovre.* Non content de tenir parole, il livra bataille au duc de Cumberland, & remporta la victoire le 26 juillet à Hastenbeck. La perte fut cependant presque égale de part & d'autre; mais les Hanovriens découragés, laissèrent prendre Hamelen, & se disposoient à abandonner l'électorat, lorsque M. de Richelieu vint relever M. d'Estrées, avant qu'on fût à la cour des nouvelles de sa victoire. Les courtisans l'accusoient de lenteur. Après la bataille de Rosbach que les François perdirent, ils ne firent qu'effluyer successivement de nouveaux malheurs. On avoit les yeux tournés sur M. d'Estrées, comme seul capable de rendre aux armées Françaises la gloire qu'elles avoient perdue. Mais son grand âge, ses infirmités, ne lui permirent pas de reprendre le commandement. Cependant après la défaite à Minden en 1759, il se rendit de nouveau à l'armée, pour y concerter avec M. de Contades le reste des opérations de la campagne; & les François le virent partir avec regret au mois de no-

vembre, sans prendre le commandement de l'armée. Il obtint le brevet de duc en 1763, & l'état le perdit le 2 janvier 1771.

ETERNITÉ, *Æviternitas, Æternitas*, divinité que les anciens adoroient, & qu'ils se représentoient à-peu-près comme le Temps, sous l'image d'un vieillard, tenant à sa main un serpent qui forme un cercle de son corps en se mordant la queue, emblème de l'Éternité. Claudien en fait une belle description, dans le *Panegyrique* de Stilicon.

ETHALIDE, fils de Mercure. On dit qu'il obtint de son pere la liberté de demander tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité. Il demanda le pouvoir de se souvenir de tout ce qu'il auroit fait, lorsque son ame passeroit dans d'autres corps. Diogene Laërce rapporte que Pythagore, pour prouver la métempsychose, disoit que lui-même avoit été cet Ethalide.

ETHELBERT, roi de Kent en Angleterre l'an 560, épousa Berthe, fille de Caribert, roi de France. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs Anglois, par le zele de S. Augustin, que le pape S. Grégoire envoya en Angleterre. Ethelbert régna heureusement, & mourut en 616, à 56 ans, après avoir fondé les églises de Londres & de Rochester.

» Les vingt années qu'il vécut
 » après son baptême, dit un
 » historien, furent entièrement
 » consacrées à la Religion.
 » La bienfaisance devint une
 » de ses principales vertus, &
 » ses peuples en éprouverent
 » continuellement

» continuellement les heureux
 » effets. Il porta de sages loix,
 » que l'on observoit encore en
 » Angleterre plusieurs siècles
 » après sa mort. Son attachement
 » à la Religion lui faisoit
 » saisir toutes les occasions
 » d'étendre l'empire & la con-
 » noissance du nom de Jesus-
 » Christ. Il abolit les super-
 » stitions païennes, renversa
 » les temples des idoles, ou
 » les consacra au vrai Dieu ». Ethelbert est nommé dans le martyrologe Romain, & dans ceux d'Angleterre.

ETHELRED ou ETHELBERT II, roi d'Angleterre, fils d'Edgard, succéda en 978 à son frere Edouard II. C'étoit un prince barbare; il fit tuer tous les Danois qui s'étoient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. L'avarice & la débauche le rendirent l'horreur de tous ses sujets. Ils se révolterent; & Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avoit épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut son fils lui succéda; mais étant mort en 1015, Ethelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il laissa Alfred & S. Edouard.

ETHELWERDUS ou ELSWARDUS, de la famille d'Ethelred I, roi d'Angleterre, florissoit vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgard en 974*, in-
 Tome III.

férée dans le *Rerum Anglicarum Scriptores* de Savill, Londres, 1596, in-folio.

ETHELWOLDE, (S.) élève de S. Dunstan, abbé d'Abendon en 950, & évêque de Winchester en 961, mourut en 984, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle à la restauration de la discipline monastique. On conserve en manuscrit, dans quelques bibliothèques d'Angleterre, la traduction de la regle de S. Benoît en langue saxonne, & quelques autres ouvrages dans la même langue, touchant cette regle par S. Ethelwolde. Vincent de Beauvais & S. Antonin font mention d'un ouvrage contre le mariage des prêtres par le même Saint.

ETHÉOCLE, roi de Thebes, frere de Polynice, naquit de l'inceste d'Œdipe & de Jocaste. Il partagea le royaume de Thebes avec son frere Polynice, après la mort d'Œdipe, qui ordonna qu'ils régneroient tour-à-tour. Ethéocle étant sur le trône, n'en voulut pas descendre: & Polynice lui fit cette guerre qu'on appella *l'Entreprise des sept Preux, ou des sept Braves devant Thebes*. Ces deux freres se haïssoient si fort, qu'ils se battoient dans le ventre de leur mere. Ils se tuerent l'un l'autre en même tems, dans un combat singulier. La mort même ne put éteindre cette inimitié horrible: car leurs corps ayant été mis sur un bûcher, on vit, disent les poètes, tandis qu'ils brûloient, les flammes se séparer & former jusqu'à la fin une espece de combat.

ETHODE, premier de ce nom, roi d'Ecosse dans le 2e.

siècle, monta sur le trône après Conar. Il eut tant de reconnoissance pour Argard qui avoit gouverné l'état sous le regne de son prédécesseur, & que les grands du royaume avoient mis en prison, qu'il le fit grand-administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Ethode irrité, fit mourir plus de 300 de ceux qui avoient eu part à ce meurtre. Il fut malheureusement assassiné lui-même par un Hibernois, joueur de flûte, qui couchoit dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés, & les commencemens de l'histoire d'Ecosse sont un chaos, ainsi que ceux de presque toutes les histoires.

ETHRA, fille de Pithée, roi de Trezene, ayant épousé Egée, roi d'Athenes, qui étoit logé chez son pere, elle devint grosse de Thésée. Egée étant obligé de s'en retourner sans elle, lui laissa une épée & des fouliers, que l'enfant qu'elle mettroit au monde devoit lui apporter, lorsqu'il seroit grand, afin de le reconnoitre. Thésée dans la suite alla voir son pere, qui le reçut, & le nomma son héritier.

ETHRA, fille de l'Océan & de Thétis, femme d'Atlas, fut mere d'Hyas & de sept filles. Hyas ayant été dévoré par un lion, ses sœurs en moururent de douleur: mais Jupiter les métamorphosa en étoiles, qu'on nomme pluvieuses; ce sont les Hyades chez les Grecs, & les Succules chez les Latins.

ETHRYG, (Georges) né à Thames dans le comté d'Oxford, étoit savant dans les ma-

thématiques, la médecine & les langues hébraïques & grecques. Ferme dans ses principes, malgré la perversion presque générale, il demeura attaché à la Religion de ses peres, & gagna la confiance de plusieurs gentils-hommes catholiques, qui lui confierent l'éducation de leurs enfans. Il mourut en 1588. On a de lui des poésies latines, & *Hypomnemata in aliquot libris Pauli Aeginete*, 1588, in-8°.

ETHULPHE ou ÉTHELWOLPH, fut le second roi de la 3e. dynastie d'Angleterre, & succéda l'an 837 à son pere Egbert. C'étoit un prince pacifique: il ne se réserva d'abord que le royaume de Westsex, & céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex & de Suffex, que son pere avoit conquis. Il les remit depuis en sa possession, par la mort de ce fils. Il y avoit peu d'années qu'il régnoit, quand les Danois firent des courses en Angleterre, & prirent même Londres; mais il les défit entièrement. Ethulphe se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixieme partie de ses états, & alla à Rome sous le pontificat de Léon IV. Il rendit tous ses royaumes tributaires, envers le Saint-Siege, d'un sterling ou d'un sol pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avoit que ceux de Westsex & de Suffex qui le payoient; «ne croyant » pouvoir mieux témoigner, » dit un historien, son attachement à la foi catholique, » qu'en contribuant à la splendeur de la nouvelle Jérusalem & du siege de son pontife ». Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par Ina,

roi des Saxons, s'est payé jusqu'au tems de Henri VIII: & c'est proprement ce qu'on appelle le *Romescot* ou le *Denier de S. Pierre*. Quoi qu'il en soit, Ethulphe, de retour de son pèlerinage, épousa l'an 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils Ethelbald profita de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, & mourut en 857, après avoir partagé le royaume entre les 4 fils qu'il avoit eus d'Osburge sa première femme.

ETIENNE, (S.) premier martyr du Christianisme, l'un des Sept Diacres, fut lapidé l'an 33 par les Juifs, qui l'accusoient d'avoir blasphémé contre Moïse & contre Dieu. La sagesse & la constance avec laquelle il confondit les barbares ennemis, pour lesquels il pria Dieu en mourant; toutes les circonstances de son martyre, tel qu'il est rapporté dans les Actes des Apôtres, ont quelque chose de touchant & de persuasif, qui pénètre le chrétien d'un sentiment profond de piété, en même tems que sa foi reçoit un accroissement de lumière & de force.

ETIENNE I, (S.) monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius. Son pontificat est célèbre par la question sur la validité du baptême donné par les hérétiques. Etienne décida, qu'il ne falloit rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par la seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils

eussent reçu le baptême avec de l'eau & au noin des trois personnes de la Trinité. S. Cyprien & Firmilien assemblerent des conciles, pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape réfuta le sentiment de Cyprien; il usa de commandement & de menaces pour lui faire quitter son sentiment, & refusa de communiquer avec les évêques d'Afrique députés à Rome, ce qui étoit une marque publique d'improbation & non pas un effet certain de l'excommunication (voyez S. CYPRIEN).

» Ce grand pape, dont la prudence égaloit la sainteté, fa-
 » voit, dit Vincent de Lerins,
 » que la piété ne permettoit ja-
 » mais de recevoir d'autre doc-
 » trine que celle qui nous est
 » venue de la foi de nos prédé-
 » cesseurs, & que nous étions
 » obligés de la transmettre aux
 » autres avec la même fidélité
 » que nous l'avions reçue; qu'il
 » ne falloit pas mener la Reli-
 » gion par-tout où nous vou-
 » lions, mais la suivre par-tout
 » où elle nous menoit; que le
 » propre de la modestie chré-
 » tienne étoit de conserver
 » fidèlement les saintes maxi-
 » mes que nous ont laissé nos
 » peres, & non pas de faire
 » passer nos idées à la postérité.
 » Quelle a donc été l'issue de
 » cet événement? Celle qu'ont
 » coutume d'avoir de pareilles
 » affaires. On a retenu la foi an-
 » cienne, & l'on a rejeté la
 » nouveauté. En effet, la
 » question fut solennellement dé-
 » cidée au concile de Nicée en fa-
 » veur d'Etienne. Ce saint pape
 » mourut martyr le 2 août 257, du-
 » rant la persécution de Valérien.

ETIENNE II, Romain, succéda en 752 à un autre Etienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de 3 ou 4 jours. Astolphe, roi des Lombards, menaçoit la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Etienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, prince foible, indolent, subjugué par le fanatisme des iconomaques, qui renvoya le pontife au roi Pepin. Etienne se déterminâ à aller en Lombardie trouver Astolphe, malgré les pleurs & les efforts que firent les Romains pour le retenir. N'ayant rien pu gagner sur l'esprit de ce roi, il passa en France pour demander du secours. Pepin, par le conseil du pape, envoya jusqu'à trois fois des ambassadeurs à Astolphe: ce prince persista constamment dans son refus. Alors Pepin marcha contre lui: quand ses troupes furent à mi-chemin, il envoya de nouveau des ambassadeurs, à la sollicitation du pape qui vouloit éviter l'effusion du sang des chrétiens. Astolphe ne répondant que par des menaces, Pepin franchit les monts, assiégea le prince des Lombards dans Pavie, & lui fit promettre de restituer Ravenne; mais à peine Pepin eut repassé les monts, qu'Astolphe parut devant Rome. Etienne eut recours à son protecteur, & lui trouva les mêmes dispositions. Pepin passa de nouveau en Italie, dépouilla le roi Lombard de son exarcat, & lui enleva 22 villes, dont il fit présent au pape. Cette donation est le premier fonde-

ment de la seigneurie temporelle de l'Eglise Romaine; car pour la donation de Constantin, on fait qu'elle n'a jamais existé. Le pape, pour hâter l'arrivée du roi François en Italie, lui avoit écrit une lettre au nom de S. Pierre, où, par une profopopée touchante & persuasive, il faisoit parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; & avec S. Pierre, la Ste Vierge, les Anges, les Martyrs, les Saints & les Saintes. « Je vous conjure, di-
 » soit S. Pierre, par le Dieu
 » vivant, de ne pas permettre
 » que ma ville de Rome soit
 » plus long-tems assiégée par
 » les Lombards ». M. Fleury blâme ce pape d'avoir employé *les motifs de la Religion pour une affaire d'état*. Mais la délivrance du pape opprimé par Astolphe, celle de l'Eglise de Rome, où les Lombards commettoient tant de cruautés & tant de profanations, étoit-elle donc *une affaire d'état*? Et voudroit-on que Pepin n'a pas mérité devant Dieu en la procurant? Quant à la donation faite au Saint-Siege par ce prince, M. Fleury convient qu'elle est, aujourd'hui sur-tout, de la plus grande importance pour le bien de l'Eglise. « Tant que l'empire
 » Romain a subsisté, dit-il, il
 » renfermoit dans sa vaste étendue
 » presque toute la chrétienté:
 » mais depuis que l'Europe est
 » divisée en plusieurs princes
 » indépendans les uns des autres;
 » si le pape eût été sujet de l'un d'eux, il eût été
 » à craindre que les autres n'eussent eu de la peine à le
 » reconnoître pour pere commun,
 » & que les schismes

» n'eussent été fréquens. On
 » peut donc croire que c'est par
 » un effet de la Providence,
 » que le pape s'est trouvé indé-
 » pendant, & maître d'un état
 » assez puissant, pour n'être pas
 » aisément opprimé par les au-
 » tres souverains; afin qu'il fût
 » plus libre dans l'exercice de
 » sa puissance spirituelle, &
 » qu'il pût contenir plus aisé-
 » ment les autres évêques dans
 » le devoir ». Le président
 Hénault, l'abbé Terrasson,
 & le philosophe Hume, ont fait
 sur cet objet, des réflexions du
 même genre (*voyez la CHRO-
 NOLOGIE qui est au commence-
 ment du 1er. tome, pag. 58*).
 Etienne mourut en 757, après
 5 ans de pontificat. Ce pape
 assembloit souvent son clergé
 dans son palais, l'exhortoit à
 l'étude de l'Écriture-Sainte &
 des conciles, pour avoir tou-
 jours de quoi répondre effica-
 cément aux ennemis de l'E-
 glise. Il nous reste de ce pape
 5 Lettres, & un recueil de
 quelques Constitutions cano-
 niques.

ETIENNE III, Romain,
 originaire de Sicile, élu pape
 en 768. Un seigneur, nommé
 Constantin, s'étoit emparé du
 pontificat (c'est le premier
 exemple d'une pareille usurpa-
 tion du Saint-Siege), on lui
 arracha les yeux, ainsi qu'à
 quelques-uns de ses partisans,
 & on intronisa Etienne. Le pape
 assambla un concile l'année
 d'après, pour condamner l'u-
 surpateur. Dans la 3e. session,
 on statua que les évêques or-
 donnés par Constantin retour-
 neroient chez eux pour y être
 élus de nouveau, & revien-
 droient ensuite à Rome pour

être consacrés par le pape.
 Etienne, paisible possesseur du
 Saint-Siege, en jouit pendant
 3 ans & demi, & mourut en
 772. Rome fut dans l'anarchie
 avant & après son pontificat;
 mais on ne valoit pas mieux
 ailleurs. Des yeux & des lan-
 gues arrachées, sont les évé-
 nemens les plus ordinaires de
 ces siècles malheureux.

ETIENNE IV, Romain,
 monta sur la chaire de S. Pierre
 après le pape Léon III, le 22
 juin 816. Aussi-tôt qu'il fut
 ordonné, il vint en France,
 & y sacra de nouveau l'em-
 pereur Louis le Débonnaire.
 Il mourut le 25 janvier 817,
 à Rome, trois mois après son
 retour.

ETIENNE V, Romain,
 pape après Adrien III, fut
 intronisé à la fin de septem-
 bre, en 885. Il écrivit avec
 force à Basile le Macédonien,
 empereur d'Orient, pour dé-
 fendre les papes ses prédéces-
 seurs contre Photius. Il mou-
 rut en 891. « Ce pape, dit
 » un historien, étoit de race
 » noble & d'un détachement
 » exemplaire. Il s'opposa de
 » tout son pouvoir à son élé-
 » vation; pour le porter sur
 » le trône pontifical, il fallut
 » rompre les portes de sa mai-
 » son où il s'étoit enfermé. La
 » charité & la piété éclatoient
 » sur-tout entre les vertus de
 » ce pontife. Il nourrissoit les
 » orphelins comme ses enfans,
 » & ne prenoit point son re-
 » pas. A son avènement au
 » pontificat, les biens de l'E-
 » glise se trouvant presque tous
 » dissipés, il distribua libéra-
 » lement son riche patrimoine.
 » Il célébroit la Messe sous

» les jours, & donnoit à l'oraison ou à la psalmodie, » tout le tems que lui faisoient les fonctions de la charité & de la sollicitude pastorale. » Il s'appliqua sur toute chose à s'associer dans le gouvernement de l'Eglise, les hommes les plus éclairés & les plus vertueux qu'il put découvrir ».

ETIENNE VI, mis sur le siege pontifical en 896, après l'antipape Boniface VI. Ce pontife fit déterrer l'année d'après, en 897, le corps de Formose, son prédécesseur & son ennemi, parce qu'il avoit quitté l'évêché de Porto pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritoit pourtant pas qu'Etienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de violer la sépulture d'un souverain pontife, & de faire jeter son cadavre mutilé dans le Tibre. Le pape Etienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant soulevé les citoyens, le chargerent de fers, & l'étranglerent en prison quelques mois après. Jean IX assembla un concile qui condamna tout ce qui s'étoit passé dans l'assemblée de quelques évêques à Rome, en 897, contre la mémoire & le corps de Formose. Les Peres du concile remarquerent que Formose avoit été transféré par nécessité du siege de Porto à celui de Rome : *Necessitatis causâ de Portuensi ecclesia Formosus, pro vitæ merito ad apostolicam sedem proventus est.* Voyez FORMOSE & AUXILIUS.

ETIENNE VII, successeur de Léon VI, mourut en 931,

après 2 ans de pontificat. ETIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le Saint-Siege après Léon VII, en 939. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage. Il en fut si défiguré, qu'il n'osoit plus paroître en public. Il mourut en 942.

ETIENNE IX, étoit frere de Godefroi le Barbu, duc de la Basse-Lorraine. Il se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, & fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor II. Il commença son pontificat par tenir plusieurs Conciles, pour remédier principalement à la vie déréglée des clercs. Il rechercha tous ceux qui avoient transgressé les loix de la continence. Ceux-mêmes qui renvoyerent leurs concubines & embrasserent la pénitence, furent exclus du Sanctuaire pour un tems, & privés pour toujours du pouvoir de célébrer les Saints-Mysteres. Ce pontife mourut à Florence, en odeur de sainteté, le 29 mars 1058.

ETIENNE DE MURET, (S.) fils du comte de Thiers en Auvergne, suivit son pere en Italie, où des hermites Calabrois lui inspirerent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret dans le Limosin, & vécut 50 ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne & à la priere. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation

d'un nouvel ordre monastique, suivant la regle de S. Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples, & des visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son hermitage. Ils demanderent au saint homme, s'il étoit chanoine, ou moine, ou hermite?

Etienne leur répondit : *Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence.* Ce n'est pas répondre trop nettement à la question des cardinaux ; & on a été assez embarrassé, long-tems après, à déterminer à quel ordre sa famille appartenoit. Etienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée en 1124, à 78 ans. Ses enfans inquiétés après la mort de leur pere, par les moines d'Ambarazar, qui prétendoient que Muret leur appartenoit, emporterent le corps de leur fondateur qui étoit leur seul bien, & le transporterent à un lieu nommé *Grandmont*, dont l'ordre a pris le nom. Les *Annales* de cet ordre furent imprimées à Troies, en 1662. Il a été supprimé en 1769 ; & les religieux ont été pensionnés. On a de S. Etienne de Muret, sa *Regle*, 1645, in-12 ; & un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin & en françois.

ETIENNE, (S.) né en Angleterre, 3e. abbé de Cîteaux, travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Un grand nombre de disciples se mit sous sa conduite, entr'autres S. Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi le

grand nombre de monastères qu'Etienne bâtit, on compte ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux & de Morimond, qui sont les 4 filles de Cîteaux dont dépendent toutes les autres maisons. Etienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Calixte II. Ce saint abbé mourut à Cîteaux le 28 mars 1134.

ETIENNE I, (S.) roi de Hongrie, succéda en 997 à son pere Geisa, premier roi chrétien de Hongrie, & mourut à Bude en 1038. Il fut comme l'apôtre de ses états, publia des loix très-sages, vécut & mourut en saint. Lorsqu'il sentit qu'il approchoit de sa fin, il fit assembler la noblesse pour lui recommander le choix de son successeur, l'obéissance au St.-Siege, & la pratique des vertus chrétiennes. Quarante-cinq ans après sa mort, son corps fut levé de terre, renfermé dans une châsse, & déposé dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Bude. Benoît IX le canonisa. Sa valeur égaloit sa piété ; il fut l'effroi des barbares, & s'attira le respect & l'admiration des nations chrétiennes. Ses vertus domestiques ne brilloient pas d'un moindre éclat que ses qualités royales. Son fils Emeric puisa, dans une éducation chrétienne & les leçons de l'exemple, cette innocence & cette pureté de mœurs qui l'a fait mettre au nombre des Saints. Ses magnifiques fondations furent presque toutes détruites sous le regne de Joseph II ; mais sa mémoire est toujours en grande vénération chez les Hongrois, qui ne prononcent son nom qu'avec

attendrissement & enthousiasme. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Quelques légendaires ont donné à cette couronne une origine fabuleuse : « Mais » elle n'a pas besoin de faux » titres, dit un critique, pour » être une pièce très-respecta- » ble. Son antiquité, le grand » pape qui la donna, le grand » & saint roi qui la porta, la » nation qui l'a si long-tems dé- » fendue contre les infidèles, » & qui l'a toujours regardée » comme la possession caracté- » ristique du roi légitime, » tout cela concourt à la rendre » intéressante. Vainement Vol- » taire s'est-il moqué de l'im- » portance que les Hongrois » attachent à cette couronne, » jusqu'à n'avoir jamais voulu » reconnoître pour roi celui » qui ne l'avoit pas. Si quelque » chose doit être bien consi- » tatée & sanctionnée, c'est » bien la royauté ». Joseph II l'avoit fait enlever & transporter à Vienne ; mais en 1790, elle fut rendue aux Hongrois, qui la reçurent avec une pompe & des réjouissances extraordinaires. C'est du roi S. Etienne que vient le titre d'*Apostolique*, donné long-tems par les papes aux rois de Hongrie, & renouvé en faveur de Marie-Thérèse, héritière de Charles VI.

ETIENNE D'ORLÉANS, d'abord abbé de Ste. Genevieve en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, eut part aux affaires les plus considérables de son tems. Il mourut en 1203. On a de lui des Sermons, des Epitres curieuses, 1682, in-8°, & d'autres ouvrages.

ETIENNE BATTORI, voyez BATTORI.

ETIENNE DE BYZANCE, grammairien du 5e. siècle, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, dont nous n'avons qu'un mauvais *Abrégé*, fait par Hermolaüs sous l'empereur Justinien, & publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec & en latin, par Gronovius, avec les savans Commentaires de Berkelius. Il y en a une autre édition de 1678, qu'on joint à celle de 1694, à cause des changemens; on y joint encore les notes d'Holstenius, Leyde, 1684, in-fol. L'*Abrégé* d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un prix inestimable pour la connoissance des dérivés & des noms des villes & provinces.

ETIENNE, vaivode de Moldavie, dans le 16e. siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les Boiards ne pouvant plus supporter le joug, le massacrèrent dans sa tente, avec 2000 hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composoient sa garde.

ETIENNE, (Henri) 1er, du nom, imprimeur de Paris, mort à Lyon en 1520, est la souche de tous les autres savans de ce nom qui ont tant illustré la presse & la littérature. Il est connu par l'édition de quelques livres, & sur-tout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509.

ETIENNE, (Robert) 2e. fils du précédent, & Parisien comme lui, surpassa son pere par la beauté & l'exactitude de ses éditions. Il travailla d'a-

bord sous Simon de Colines, qui avoit épousé sa mere; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connoissance parfaite des langues & des belles-lettres. Il est le premier qui ait imprimé les Bibles distinguées par versets. Les services qu'il rendoit aux lettres, lui auroient concilié une estime générale, sans son penchant pour les nouvelles opinions. Il avoit publié une Bible, avec une Version par Léon de Juda, & des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne en ayant censuré les notes, Robert se retira à Geneve en 1551, & y finit ses jours en 1559, à 56 ans. On dit, que pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisoit exposer les feuilles dans les places publiques, & qu'il donnoit des récompenses à ceux qui y trouvoient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa Bible Hébraïque, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimée. Le *Nouveau-Testament Grec*, 1546, 2 vol. in-16. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus Linguae Latinae*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1536 & en 1543, réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Leipzig, à Bâle & à Londres. L'édition de Londres, 1734, 4 vol. in-fol., est magnifique; & celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-folio, a quelques augmentations. Ce Dictionnaire est véritablement un trésor. On y trouve tout ce qu'on peut de-

firer pour l'intelligence de la langue latine.

ETIENNE, (Charles) 3e. fils de Henri I, imprimeur, joignit à l'art de son pere la science médicale; il mourut en 1564, à 60 ans. On a de ce typographe-médecin: I. *De re uestica*, in-8°. II. *De Vasculis*, in-8°. III. Une *Maison rustique*, in-4°. IV. Un *Dictionnaire historique, géographique & poétique*, Londres, 1686, in-fol. V. La Traduction de la comédie italienne, intitulée: *Le Sacrifice*, par les Acad. de Sienne *Intronati*, 1543, in-16; & sous le titre *des Abusés*, 1556, in-16, &c.

ETIENNE, (Henri) fils de Robert, né à Paris en 1528, ouvrit les trésors de la langue grecque, comme son pere avoit fouillé ceux de la latine. Son ouvrage en ce genre, est en 4 vol. in-fol., 1572. On doit joindre à ce livre deux *Glossaires*, imprimés en 1573, & un *Appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Etienne, plusieurs auteurs qu'il mit en lumiere & qu'il corrigea avec beaucoup de soin: ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans. Mais ce qui l'a fait le plus connoître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version d'Anacréon* en vers latins. Henri étoit calviniste, & osoit en faire profession à Paris, dans un tems où ceux de cette secte étoient vivement poursuivis. Une Satyre atroce qu'il publia contre le clergé régulier, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, l'obligea de s'enfuir de sa patrie. Il passa à Geneve

& de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, à 70 ans, presqu'imbécille. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. Des corrections sur Cicéron, en latin, la plupart très-judicieuses. II. *De origine mendorum*. III. *Juris civilis fontes & rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des loix d'Egypte, ayant été tirées de celles de Moïse, & ayant donné lieu à celles des Grecs, c'étoit dans la même source qu'on devoit puiser les principes des loix Romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735: rhapsodie infame d'invectives contre la Religion Catholique, & de contes sur les prêtres & sur les moines, recherchée par quelques savans d'un goût bizarre, qui aiment mieux les décombres de la littérature gauloise, que les bons livres des beaux jours de Louis XIV. Henri Etienne intitula son fatras : *Apologie pour Hérodote*, parce que son but étoit de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendoit que les Catholiques avoient débitées sur les Saints, &c. V. *Pœta Græci Principes*, 1566, in-fol. VI. *Medicæ artis Principes post Hippocratem & Galenum*: collection rare & chère, imprimée à Paris, 1677, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, & qu'il joignit au texte, est estimée. VII. *Traité de la prééminence des Rois de France*. VIII. *Les Prémices, ou le 1er. Livre des Proverbes épi-grammatifés, ou des Epigrammes proverbialisées*, 1594, in-8°: recueil indigeste, où, parmi

quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cadis Ludovici Borbonni*, in-8°, 1569. X. *Artis typographica querimonia*, Poème, dont M. Lottin, imprimeur, a donné une traduction françoise, Paris, 1785. Henri Etienne y fait des plaintes très-vives contre les imprimeurs de son tems, regardé à si juste titre comme le siecle d'or de la typographie. Que diroit-il aujourd'hui, en voyant la plupart des imprimeurs qui savent à peine l'orthographe de leur langue maternelle ? Son zele s'allumoit, sur-tout quand il voyoit des imprimeurs qui ignoroient absolument le latin. Dans ce Poème, il les appelle *malos artifices* :

*Artifices appello malos (ne nescius
erres)*

*Non quo vulgus eos more vocare
solet;*

*Sed jejuna quibus doctrina pectora,
quorum*

*Ad Latios auris stat stupefacta
sonos.*

*Artifices vos nempe malos ego con-
queror esse;*

*Hos fidei artifices conqueror esse
male;*

*Ornamentalicè conquerant undique
libris,*

*Quæ dare cumque potest ulla pe-
rita manus.*

*Namque quod humano mens est in
corpore, quod mens*

*Prestare humano corpore clausa
potest:*

*Hoc opere in nostro præstat cor-
rectio (voci*

*Fas usum veteri sit tribuisse no-
vum);*

*Hæc fugat a scriptis tenebras, lu-
cemque reducit;*

*Una hæc cum mendis aspera bella
gerit.*

La famille des Etienne a produit plusieurs autres imprimeurs célèbres. Le dernier de tous fut Antoine, petit-fils du précédent. Il mourut aveugle à l'Hôtel-Dieu de Paris en 1674, à 80 ans. Les Etienne sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté & la correction de leurs éditions. Les hommes les plus sçavans & même les plus illustres de leur tems, ne dédaignoient pas de corriger leurs épreuves.

ETIENNE, (François d')
voyez ESTIENNE.

ETOILE, voyez EON & ESTOILE.

ETOLE, fils de Diane & d'Endymion, obligé de quitter le Péloponnèse où il régnoit, s'empara de cette partie de la Grece, qu'on appella depuis *Etolie*. Elle se nommoit auparavant *Curctis* & *Hyantis*.

ETTMULLER, (Michel) né à Leipzig en 1646, mort dans cette ville en 1683, y professa long-tems & avec un succès distingué la botanique, la chymie & l'anatomie. Il est auteur de plusieurs ouvrages de médecine, recueillis à Naples en 5 vol. in-folio, 1728. Sa *Chirurgie médicale* a été traduite en françois à Lyon en 1698, in-12. On a aussi des traductions de presque tous ses autres ouvrages, in-8° & in-12. Etmuller, sçavant dans la théorie & heureux dans la pratique, offre dans ses écrits des recherches curieuses & des observations utiles.

ETTMULLER, (Michel-Ernest) fils du précédent, aussi célèbre que lui, donna au public *la Vie & les Ouvrages* de son pere. Il professa & exerça

la médecine avec réputation, & mourut à Leipzig en 1732, laissant plusieurs Dissertations sur différens objets de son art.

EVADNÉ, fille de Mars & de Thébé, fut insensible aux poursuites d'Apollon. Elle épousa Capanée, tué d'un coup de tonnerre au siege de Thebes. Evadné se jeta sur le bûcher de son mari.

EVAGORAS I, roi de Chypre, reprit la ville de Salamine qui avoit été enlevée à son pere, & se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avoit déclaré la guerre. Il arma sur terre & sur mer. Secouru par les Tyriens, les Egyptiens & les Arabes, il fut d'abord vainqueur. Il se rendit maître des vaisseaux qui apportotent des vivres à l'ennemi, & fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea. Gaos, général Persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'isle, & assiégea Salamine par mer & par terre. Evagoras n'obtint la paix, qu'à condition qu'il se contenteroit de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'isle appartiendroient au roi de Perse, qu'il lui payeroit un tribut, & qu'il ne traiteroit avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Evagoras fut assassiné peu de tems après, l'an 375 avant J.C., par un eunuque. « C'étoit, » dit un historien, un prince » sage, modéré, sobre, cou- » rageux. Il avoit une gran- » deur d'ame digne du trône. » Mais ce qu'il y avoit de plus » royal en lui, & qui lui atti- » roit pleinement la confiance

» de ses fujets, de ses voisins,
 » & même de ses ennemis,
 » étoit sa sincérité, & la haine
 » qu'il témoignoit pour tout
 » déguisement & mensonge». On lui reproche néanmoins d'avoir employé, contre la foi des sermens, la force & la politique, pour rentrer dans tous les états que son pere avoit possédés, & dont une partie appartenoit aux Perles par droit de conquête.

EVAGORAS II, petit-fils du précédent, & fils de Nicoclès, fut dépouillé du royaume de Salamine par son oncle paternel Protagoras. Il eut recours au roi Artaxercès Ochus, qui lui donna une souveraineté en Asie, plus étendue que celle qu'il avoit perdue. Ce prince, ayant été accusé auprès de son bienfaiteur, fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre, où il fut mis à mort.

EVAGRE, (S.) patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siege & exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les Catholiques. S. Grégoire de Nazianze l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

EVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin en 389. Flavien avoit succédé dès 381 à Mélece; de façon qu'Evagre ne fut reconnu évêque, que par ceux qui étoient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Antioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Evagre dans le con-

cile de Capoue en 390. Ce patriarche mourut 2 ans après. S. Jérôme, son ami, assure que c'étoit un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. On ne lui donna point de successeur, & ceux de son parti se réunirent, après quelques difficultés, à ceux du parti de Flavien.

EVAGRE du Pont, dans l'Asie-Mineure, vivoit vers la fin du 4^e siecle. On lui attribue le deuxieme livre de la Vie des Peres, & plusieurs autres ouvrages infectés des erreurs d'Origene, qui furent traduits en latin par Rufin.

EVAGRE, né à Ephiphanie en Syrie vers l'an 536, fut appelé le *Scholastique*: c'étoit le nom qu'on donnoit alors aux avocats plaidans. Evagre exerça cette profession. Après avoir brillé quelque tems dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur, & garde des dépêches du préfet. L'Eglise lui doit une *Histoire Ecclesiastique* en 16 livres, qui commence où Socrate & Théodoret finissent leur, c'est-à-dire, vers l'an 431. Evagre a poussé la sienne jusqu'en 594. Elle est fort étendue, & appuyée ordinairement sur les actes originaux & les historiens du tems. Son style, un peu diffus, n'est pas pour tant désagréable: il a assez d'élégance & de politesse. Evagre paroît plus versé dans l'histoire profane, que dans l'ecclésiastique. On croit s'appercevoir en lisant son Histoire, qu'il donnoit dans les erreurs d'Eutychès. Robert Etienne avoit donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliotheque du roi. Son

édition a été éclipsée par celle du savant Henri Valois, qui avoit eu sous les yeux deux manuscrits. Celle-ci est enrichie d'une nouvelle version & de savantes notes, Paris, 1673, in-fol. Elle a été réimprimée à Cambridge en 1720.

EVANDRE, Arcadien d'origine, passoit pour le fils de Mercure à cause de son éloquence. Il aborda en Italie, selon la fable, environ 60 ans avant la prise de Troie. Faune qui régnoit alors sur les Aborigènes, lui donna une grande étendue de pays, où il s'établit avec ses amis. Il bâtit sur les bords du Tibre une ville, à laquelle il donna le nom de *Pallantium*, & qui par la suite fit partie de celle de Rome. C'est lui qui enseigna aux Latins l'usage des lettres & l'art du labourage. Virgile au 8e. liv. de l'Enéide, rapporte la manière dont il reçut Enée dans un palais modeste & champêtre, où avoit logé Hercule: rien de plus philosophique & de plus moral que cette invitation:

*Hec limina quondam
Alcides subit, hec illum regia
cepit.
Aude, bosporos, contemnere opes &
te quoque dignum
Finge Deo, rebusque veni non asper
egenis.*

Vers ingénieusement placés par un peintre chrétien sur l'étable de Bethléem, en substituant les mots *Rex cæli* à celui d'*Alcides*.

EVANS, (Corneille) imposteur, natif de Marseille, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre, il étoit fils d'un Anglois

de la principauté de Galles, & d'une Provençale. Sur quelque air de ressemblance qu'il avoit avec le fils aîné de Charles I, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Ce fourbe fit accroire au peuple qu'il s'étoit sauvé de France, parce que la reine sa mere avoit eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648 dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi & nourri en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishington, que la reine & le véritable prince de Galles avoient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, & ses réponses découvrirent son imposture. Cet impudent ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes alloient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteinçit, & il fut conduit à Cantorberi, & enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader, & ne parut plus. On ne fait pas ce qu'il devint.

EVARIC, roi des Goths en Espagne, fils de Théodoric I, & frere de Théodoric II, auquel il succéda en 466, ravagea la Lusitanie, la haute Espagne & la Navarre; prit Arles & Marseille, mit le siege devant Clermont; défit l'empereur Anthemius, secouru des Bretons; pillà l'Auvergne, le Berri, la Touraine & la Provence; & mourut à Arles en 485.

EVARISTE, pape & successeur de S. Clément l'an 100 de J. C., marcha sur les traces

de son prédécesseur, & mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Eglise fut attaquée au-dehors par la persécution de Trajan, & déchirée au-dedans par divers hérétiques. Quelques auteurs ecclésiastiques attribuent à ce pape l'établissement des paroisses de Rome. S. Alexandre lui succéda.

EUBULIDE, voyez EUCLIDE.

EUCHER, (S.) premier évêque de Treves, fonda ce siege au troisieme siecle. Quelques légendes le font mal-à-propos disciple de S. Pierre. Son corps repose dans l'église de S. Mathias, près de Treves.

EUCHER, (S.) archevêque de Lyon, d'une naissance illustre & d'une piété éminente, se retira avec ses fils, Salone & Veran, dans la solitude de Lérins, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, & l'autre partie à ses filles, qui ne le suivirent pas dans la retraite. Il quitta l'isle de Lérins où ses vertus lui attiroient trop d'applaudissemens, & passa dans celle de Léro, aujourd'hui Ste.-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce désert, pour le placer sur le siege de Lyon vers 434. Il assista en cette qualité au 1er. concile d'Orange en 441, & y signala sa science autant que sa sagesse. « On vit en » lui, dit Claudien Mamert, » un pasteur fidele, soupirant » sans cesse après la céleste patrie, humble d'esprit, riche » en bonnes œuvres, puissant » en paroles, accompli en tout » genre de sciences, & de » beaucoup supérieur aux plus

» grands évêques de son tems. » Il mourut vers l'an 454. L'Eglise lui est redevable : I. D'un *Eloge du désert*, adressé à S. Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élegant. II. D'un *Traité du mépris du monde*. S. Eucher montre dans le monde un gouffre affreux, sous une superficie brillante. « J'ai vu, dit-il, des » hommes élevés au plus haut » faite des honneurs & des richesses. La fortune, prodigue » en leur faveur, avoit accumulé tous les biens sur leurs » têtes, sans leur donner même » le tems de les désirer; leur » prospérité, parvenue à son » comble, ne laissoit plus d'activité à leurs passions. Mais » ils ont disparu dans un moment; leurs vastes possessions » ont été dispersées, & eux-mêmes ne sont plus ». La latinité de cet ouvrage est presquedigne du siecle d'Auguste. On y admire la douceur & la facilité du style, la beauté des tours, la noblesse des pensées, l'énergie de l'expression, la vivacité & le naturel des images, la clarté de la méthode. Ce *Traité* a été traduit en françois par Arnaud d'Andilly, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent. III. D'un *Traité des Formules spirituelles*; ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que S. Eucher écrivit pour l'usage de Veran, un de ses fils. On n'y trouve ni la même élégance, ni la même beauté de style, que dans les deux ou-

vrages précédens ; mais le sujet ne le comportoit pas, & la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire. IV. De l'*Histoire de S. Maurice & des Martyrs de la légion Thébéne*. Le témoignage seul de cet ancien & illustre auteur, suffit pour anéantir les doutes qu'un écrivain fameux a tâché d'élever sur l'histoire de ces saints martyrs (voyez MAURICE). Les différens écrits de S. Euchère sont dans la Bibliothèque des Peres. Ses deux fils, Salone & Veran, furent évêques du vivant même de leur pere.

EUCLIDE, né à Mégare, & disciple de Socrate, étoit passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu sous peine de mort aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissoit de nuit en habit de femme pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe Athénien s'attachoit principalement à spéculer sur la morale ; le Mégarien s'appliqua à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *Disputante & Querelleuse*. Le philosophe Euclide ne méritoit pas moins ces épithetes : il disputoit en évergumene. Ses disciples hériterent de son impétuosité. La rage de la chicane les posséda tellement, qu'Euclide, l'un d'entr'eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que barbares. Il fut l'inventeur de divers sophismes si captieux &

si embarrassans, que plusieurs de ses disciples moururent de déplaisir de n'avoir pas pu les résoudre. Ces travers passèrent, dans les siècles d'ignorance, des livres des philosophes païens, dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Cette manière de raisonner a produit de mauvais effets ; la théologie, cette science respectable, simple & divine, en devint presque méconnoissable. Mais l'on ne sauroit disconvenir qu'elle a servi à maintenir les règles d'une sûre & rigoureuse logique, règles si essentielles dans tous les genres de sciences, & négligées aujourd'hui & violées par les hommes les plus célèbres dans la république des lettres. Tant l'esprit humain est sujet aux extrêmes ! A peine est-il guéri de la manie de raisonner avec une exactitude affectée & chicanneuse, qu'il donne dans un défaut directement opposé. Voyez DUNS.

EUCLIDE le Mathématicien, étoit d'Alexandrie, où il professoit la géométrie sous Ptolomée, fils de Lagus. Il a laissé des *Elémens* de cette science en 15 livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes & théorèmes tirés les uns des autres, & démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrage plus important sur cette matière ; il a été long-tems le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Elémens*

d'Euclide sont celles de Barrow, in-8°, Londres, 1678; de David Gregory, in-fol., 1703, en grec & en latin; & celle de Robert Simson, in-4°, en latin, puis en anglois, réimprimé pour la sixième fois en 1781. On y trouve d'excellentes *Notes critiques & géométriques*, où l'éditeur redresse les erreurs dont Théon & d'autres ont défigurés ces *Elémens*. Nous en avons aussi une traduction française par le P. des Chales, in-12. On a encore quelques *Fragments d'Euclide*, dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, 2 vol. in-4°. Euclide étoit doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivoient les sciences exactes. Le roi Ptolomée voulut être son disciple: mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avoit point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie? *Non*, répondit Euclide, *il n'y en a point de particulière pour les rois.*

EUCRITE, voyez EVE-PHENE.

EUDÉMON-JEAN, (André) né dans l'isle de Candie, jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages. Le plus connu a pour titre: *Admonitio ad Regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°, & en français, 1627, in-4°, plein d'excellens avis, mais contenant quelques propositions contraires aux maximes de l'état, que bien d'autres avoient enseignées avant lui, & qui ne sont rien en comparaison de celles qu'on a enseignées depuis. Voyez SANTAREL, JOUVENCY.

EUDES, duc d'Aquitaine, régnoit en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, la Septimanie & le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles Martel en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. Eudes marcha avec lui contre Charles, qui ayant eu tout l'avantage, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par foiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, & fit un traité d'alliance avec lui. C'étoit en 719. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avoit mis le siège devant Toulouse. Les Infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix avec Manuza leur général, & lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Eudes ayant favorisé le soulèvement d'une des provinces d'Abderame, roi des Sarrasins, ce prince passa la Garonne pour le combattre. Le duc d'Aquitaine pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats & de places, implora le secours de Charles Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée entre Tours & Poitiers. Les Sarrasins y perdirent, à ce qu'ont raconté quelques historiens exagérateurs, plus de 300 mille hommes. Eudes, débarrassé des Sarrasins, se battit avec le prince qui l'avoit aidé à les chasser. La guerre se ralluma entre lui & Charles Martel, &

& ne finit que par la mort d'Eudes en 735.

EUDES, comte de Paris, duc de France, & l'un des plus vaillans princes de son siècle, étoit fils de Robert le Fort. En 887 il contraignit les Normands de lever le siege de devant Paris. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France Occidentale, & défit peu de tems après l'armée des Normands, qu'il poursuivit jusques sur la frontiere. Il obligea Charles le Simple de se retirer dans la Neustrie, prit Laon, & mourut à la Fere en Picardie le 5 de janvier 898.

EUDES DE MONTREUIL, architecte du 13e. siècle, fut fort estimé du roi S. Louis, qui le conduisit avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville & le port de Jassa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Ste. Catherine du Val-des-Ecoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Ste Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers & des Chartreux. Il mourut en 1289.

EUDES, (Jean) frere de l'historien Mezerai, né à Rye dans le diocèse de Seès, en 1601, forma son esprit & régla ses mœurs dans la congrégation de l'Oratoire, sous les yeux du cardinal de Berulle. Après y avoir demeuré 18 ans, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des *Eudistes*. Ses anciens confreres s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il se borna à demander une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit

Tome III,

ecclésiastique; mais sans aucun dessein, dit-il, de former un nouvel institut. Le sien se répandit néanmoins avec beaucoup de fruit. Eudes prêchoit assez bien pour son tems, où l'éloquence de la chaire n'avoit pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, & sa congrégation y gagna. « Le clergé de Normandie, dit l'abbé Berault, où elle est particulièrement répandue, en fait encore aujourd'hui l'éloge, par sa régularité & par ses lumières. Aussi le nom du pere Eudes y est-il toujours dans la plus grande vénération: ce qui n'a point empêché l'historien fugitif du jansénisme, de le représenter, dans le vrai style de la Hollande hérétique, comme un fanatique, ennemi déclaré de la grace du Sauveur. C'est un témoignage de plus, en faveur de ce saint prêtre relativement à la foi, c'est-à-dire à la vertu, sans laquelle toute sainteté n'est que le simulacre ». Eudes mourut à Caen en 1680, à 79 ans, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Celui qui a fait le plus de bruit, est le traité *De la dévotion & de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée & par un zèle plus ardent qu'éclairé. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in-4^o.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eschine, fut à la fois astronome, géometre, medecin, législateur; mais il est princi-

Bbb

palement connu comme astronome. Hipparque & lui donnerent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J. C. après avoir donné des loix à sa patrie. C'étoit un géometre laborieux. Il perfectionna, dit-on, la théorie des sections coniques.

EUDOXE, fils de S. César, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, & fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Il fut fait évêque de Germanicie dans la Syrie, par ceux de sa communion ; il assista au concile de Sardique & à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siegè d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarcat de Constantinople. Il persécuta les Catholiques avec fureur, & mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugene, arien comme lui, & évêque de cette ville.

EUDOXIE, (*Ælia*) fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose, étoit Françoisè ; elle joignoit les agrémens de l'esprit aux graces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcade, & partagea d'abord avec elle la confiance de ce foible empereur ; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, & elle les trouva. Maîtresse de l'état & de la Religion, cette femme régna en roi despotique : son mari n'étoit empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnoit le trône, elle amassa des

richesses immenses par les injustices les plus criantes. S. Jean Chrysostome fut le seul qui osa lui résister. Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siegè par le conciliabule du Chêne, l'an 403. Une des causes de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, étoit un sermon contre le luxe & la vanité des femmes, que les courtisans envenerent. Eudoxie rappella Chrysostome après quelques mois d'exil ; mais le Saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux & les festins, donnés au peuple à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances & insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse-couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares.

EUDOXIE, (*Ælia*) fille de Léonce, philosophe Athénien, s'appelloit *Athenais* avant son baptême & son mariage avec l'empereur Théodose le Jeune. Son pere l'instruisit dans les belles-lettres & dans les sciences : il en fit un philosophe, un grammairien & un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avoit pas besoin de bien, & la deshéritait. Après sa mort elle voulut rentrer dans ses droits ; mais ses freres les lui contesterent. Heureuse ingratitude, puisqu'elle la fit impératrice ! Eudoxie se voyant sans ressource, alla à Constantinople porter sa plainte à Pulcherie, sœur de Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit,

autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frere en 421. Les freres d'Athenais, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Eudoxie les fit chercher, & les éleva aux premières dignités de l'empire : générosité qui rend sa mémoire plus chere aux ames bien nées, que sa fortune même. Son trône fut toujours environné de savans. Paulin, un d'entr'eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata, au sujet d'un fruit que l'impératrice donna à cet homme de lettres. Ce fruit fut une pomme de discorde. Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, & la réduisit à l'état de simple particuliere. Cette princesse, aussi illustre qu'infortunée, se retira dans la Palestine, & embrassa les erreurs d'Eutychès. Touchée ensuite par les lettres de S. Siméon Stylite, & par les raisons de l'abbé Euthymius, elle retourna à la foi de l'Eglise, & passa le reste de ses jours à Jérusalem dans la piété & dans les lettres. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle étoit innocente des crimes dont son époux l'avoit soupçonnée. Eudoxie avoit composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, & après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une Traduction en vers hexametres des 8 premiers livres de l'Ecriture. On attribue encore à cette princesse un ouvrage, appelé le *Centon d'Homere*, qu'on trouve dans

la Bibliothèque des Peres. C'est la vie de J. C. composée de vers pris de ce pere de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart de ses critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa *Vie*.

EUDOXIE, (Licinia) la *Jeune*, naquit à Constantinople en 422. Elle étoit fille de Théodose II & d'Eudoxie, & femme de Valentinien III, que Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner. Le meurtrier força la femme de l'empereur tué à accepter sa main. Eudoxie, outrée de colere, appella à son secours Genferic, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu & à sang, saccagea Rome & emmena Eudoxie en Afrique. Après 7 ans de captivité, elle fut renvoyée à Constantinople en 462, & y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares, & les vertus qui la signalerent, sont plus rares encore. Elle ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son regne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, & ne lui fut pas moins attachée, que si cet époux infidele & livré à une vie infame, eût été un homme de bien.

EUDOXIE, veuve de Constantin Ducas, se fit proclamer impératrice avec ses trois fils aussi-tôt après la mort de son époux, en 1067. Romain Diogene, un des plus grands de

l'empire, avoit voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort ; mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grace, & le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogene répara par sa valeur ses anciennes fautes. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, & à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il falloit retirer des mains du patriarche Xiphilin un écrit, par lequel elle avoit promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frere du patriarche. Xiphilin ne trouva dès-lors aucune difficulté, rendit ce papier, & Eudoxie épousa Romain en 1068. Trois ans après, Michel son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastere. Elle avoit eu sur le trône les qualités d'un grand prince ; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous ayons d'elle un manuscrit qui est dans la bibliothèque du roi de France : c'est un recueil sur les *généalogies des Dieux, des Héros & des Héroïnes*. On trouve dans cet ouvrage tout ce qu'on a dit de plus curieux sur les délires du paganisme. Il décele une vaste lecture. Il a été imprimé à Venise par les soins de M. de Villoison dans les *Anecdota græca*, 1781, 2 vol.

in-4°. ; le premier volume est occupé par ce manuscrit ; le second contient des extraits de différens auteurs Grecs.

EUDOXIE Lapouchin, impératrice de Russie, première femme de Pierre-le-Grand & mere de l'infortuné Alexis, fut répudiée & reléguée dans un couvent, près du lac Ladoga. On l'avoit accusée injustement, à ce qu'il paroît, d'avoir eu un commerce illicite avec un seigneur, nommé Klebou, qui expira dans des tourmens horribles. Au milieu de l'exécution, le jaloux & cruel Pierre le sollicita d'avouer son crime ; mais Klebou lui répondit d'une maniere bien propre à justifier l'impératrice. « Il faut que tu » sois aussi imbécille que tyran, » pour croire, que n'ayant rien » voulu avouer au milieu des » tourmens inouis que tu m'as » fait souffrir, à présent que » je n'ai plus d'espérance de » vivre, j'irai flétrir l'innocence & l'honneur d'une » femme vertueuse, en qui je » n'ai jamais connu d'autre » tache que de t'avoir aimé ; » va, monstre, ajouta-t-il en » lui crachant au visage, re- » tire-toi & laisse-moi mourir » en paix ». Eudoxie fut rappellée par Pierre II & mourut quelque tems après.

EVE, la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, & la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu qui avoit mis sa fidélité & son obéissance à l'épreuve (voyez ADAM). Il faut que l'histoire

d'Eve séduite par le démon ; revêtu de la figure du serpent , soit d'une connoissance & d'une croyance bien anciennes parmi les nations païennes , puis que la fable d'Ophionée (*voyez ce mot*) est indubitablement greffée sur cet événement & sur la chute des Anges qu'il suppose. . . . Les rabbins ont conté mille fables sur la mere du genre humain ; quelques commentateurs imbécilles ou fanatiques les ont répétées ; elles ne méritent que le mépris. La maniere dont la formation d'Eve est racontée dans l'Histoire-Sainte , a donné lieu à quelques railleries froides , & à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées ; mais c'est une grande leçon donnée au genre-humain. Dieu a voulu par-là faire connoître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée ; à l'homme , combien sa compagne doit lui être chere , puis qu'elle est une partie de sa propre substance ; & à tous les deux , qu'ils doivent conserver entr'eux l'union la plus étroite , de laquelle dépend leur bonheur & celui de leurs enfans. « Toutes les épi-
grammes de nos beaux es-
prits , dit un vrai philosophe , sur la création & sur l'état de nos premiers parens , sont un jeu bien puéril. Deux créatures innocentes placées par la main de Dieu , sur un sol riant & de facile culture : voilà l'homme dans son origine. Dégénéré depuis , il a appelé les arts à son secours ; mais ces légers adoucissements ne compensent pas les dons de la nature & de la

» grace , versés sur lui avec
» profusion. Que ces hommes
» qui ne veulent pas croire nos
» Ecritures , nous disent : D'où
» vient l'homme ici-bas ? De
» quelque maniere qu'ils arran-
» gent cette création , elle sera
» toujours aussi étonnante que
» le récit de Moÿse » (*voyez MOÿSE*).

VEILLON, (Jacques) savant & pieux chanoine & grand-vicaire d'Angers sa patrie , sous quatre évêques différens , né en 1582 , mourut en 1651 , amèrement pleuré des pauvres dont il étoit le pere. Il légua sa bibliothèque aux Jésuites de la Fleche : c'étoit toute sa richesse. Comme on lui reprochoit un jour qu'il n'avoit point de tapisseries : « Quand , en hiver , j'entre dans ma maison , répondit-il , les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte , tout tremblans , me disent qu'ils ont besoin de vêtement ». Malgré la multitude des affaires , & une rigoureuse exactitude au cœur , il donnoit beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : I. *De Processionibus Ecclesiasticis* , in-8° , Paris , 1645. L'auteur remonte , dans ce savant traité , à l'origine des processions ; il en examine ensuite le but , l'ordre & les cérémonies. II. *De recta psallendi ratione* , in-4° , la Fleche , 1646. Ce devoit être le manuel des chanoines. III. *Traité des Excommunications & des Monitoires* , in-4° , Angers , 1651 , & réimprimé à Paris en 1672 , dans le même format. Le docte écrivain y réfute l'opinion assez

communément établie, que l'excommunication n'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet y est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit & l'usage de l'Eglise des premiers siècles. Il avoit été fort jeune professeur de rhétorique à Nantes, curé à Soullerre pendant 13 ans, puis curé de St. Michel à Angers, chanoine en 1620.

EVELIN, (Jean) né à Wotton en Surrey l'an 1620, partagea son tems entre les voyages & l'étude. Il obtint, pour l'université d'Oxford, les marbres d'Arundel; & ensuite, pour la société royale, la bibliothèque même de ce seigneur. Evelin avoit plus d'une connoissance; la peinture, la gravure, les antiquités, le commerce, &c., lui étoient familiers. Les livres que nous avons de lui, en font une preuve. I. *Sculptura*, 1662, in-8°. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient les procédés & l'histoire de cet art: il mériteroit d'être traduit. II. *Sylva*. Il y traite de la culture des arbres, 1679, in-fol. III. *L'origine & les progrès de la Navigation & du Commerce*, en anglois, in-8°, 1674. IV. *Numismata*, in-fol., 1667. C'est un discours sur les médailles des anciens & des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages françois, tels que le *Parfait Jardinier* de la Quintinie, & des *Traité de l'Architecture* de Chambray. Il mourut le 24 mars 1699.

EVENE, roi d'Étolie, fils de Mars & de Sterope, fut si piqué d'avoir été vaincu à la

course par Idas, qui lui avoit promis Marpesse sa fille, s'il remportoit la victoire, qu'il se précipita dans un fleuve, qu'on appella depuis Evene.

EVENSSON, (David) favant théologien Suédois, né l'an 1699, fut pasteur à Kio-ping dans la Westmanie, & chapelain du roi de Suede. Il mourut en 1750, laissant plusieurs dissertations estimées par ceux de sa communion, entr'autres: I. *De portione pauperibus relinquenda*. II. *De aquis supra caelestibus*. III. *De praedestinatione*, &c.

EVENUS III, roi d'Ecosse, après Eder son pere, étoit si vicieux, que pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse, qu'un homme auroit autant de femmes qu'il en pourroit nourrir; que les rois auroient droit sur les femmes des nobles, & que les gentilshommes seroient maîtres des femmes du peuple. Ce prince cruel, avare & sanguinaire, aliéna tous les cœurs. Les grands du royaume s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque tems après. Son regne ne fut que de 7 ans.

EVEPHENE, philosophe pythagoricien, condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance. Il demanda permission, avant que de mourir, d'aller dans son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda, quelle caution il donneroit? Il offrit Eucrite son ami, qui demeura à sa place. On admira l'action d'Eucrite; mais on fut beaucoup plus surpris du re-

tour d'Evephene, qui se présenta à Denys au bout de six mois, comme on étoit convenu. Alors le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, leur rendit la liberté, & les pria de l'admettre pour troisieme dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon & de Pythias. Il se peut faire que les mêmes sentimens aient inspiré les mêmes vertus à des personnes différentes; mais il est plus apparent que la fabuleuse antiquité a fait deux histoires d'une seule, ou qu'elles sont toutes les deux controuvées.

EVERARD, voy. GRUDIUS & SECOND.

EUFEMIE, voyez EUPHEMIE.

EUGENE I, (S.) Romain, fut vicaire-général de l'Eglise durant la captivité du pape S. Martin, & son successeur dans la chaire pontificale en 654. Il mourut le 1^{er} juin 657.

EUGENE II, Romain, pape après Paschal I, l'an 824, mort en 827, fut recommandable par son humilité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. Il est vrai que dans ces siècles les moyens de connoître le vrai, étoient si peu lumineux & si peu sûrs, qu'on est presque tenté d'approuver le recours aux preuves surnaturelles; & aujourd'hui même que notre jurisprudence est si fiere de ses lumieres, le résultat de beaucoup de procès civils & criminels ne présente rien de plus avéré que l'épreuve de l'eau froide (voyez CHAR-

LEMAGNE). Noël Alexandre soutient qu'on a attribué sans fondement à ce pape l'établissement de ce genre d'épreuve. Papebrock, dans le *Propyleum*, p. 128, est du même avis. Les épreuves de ce genre furent prosrites par le concile de Worms en 829.

EUGENE, III, religieux de Citeaux sous S. Bernard, ensuite abbé de S. Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome en 1145. Il étoit de Pise & s'appelloit Bernard. Les Romains étoient animés de l'esprit de révolte, lorsqu'il monta sur le Saint-Siege. Ils avoient rétabli le sénat & élu un patrice: ils voulurent qu'Eugene III approuvât tous ces changemens. Le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis des Romains. Le feu de la rebellion n'étoit pas éteint; les séditieux le souffloient de tous côtés. Eugene, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, & de là à Paris, en 1147. Il assembla un concile à Rheims l'année d'après, & un autre à Treves, où il permit à Sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux. Il y avoit été simple moine, il y parut en pape; mais en pape qui n'avoit pas oublié son ancien état: il portoit sous les ornemens pontificaux une tunique de laine. Sur la fin de cette année il reprit le chemin d'Italie, & mourut à Tivoli en 1153, après un pontificat de plus de 8 ans.

aussi agité qu'il méritoit peu de l'être. Les Romains ne sentirent la grandeur de leur perte, que quand on rapporta chez eux le corps de ce magnanime & modéré pontife, qu'ils arroserent de leurs larmes. C'est à lui que S. Bernard adresse ses livres de la *Considération*. Eugene le regarda toujours comme son maître, & faisoit le plus grand cas de ses avis. De faux esprits ont abusé de ces avis, pour exagérer les abus que Bernard reprochoit, au lieu d'admirer & la sagesse personnelle du pontife & celle d'un gouvernement où les conseils & les leçons, énoncés même quelquefois durement, sont reçus avec reconnoissance & avec fruit. On a d'Eugene des *Décrets*, des *Epîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions & les vertus de ce pape, l'*Histoire de son pontificat*, écrite avec beaucoup de netteté par Dom Jean de Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux; Nancy, 1737, 1 vol. in-12.

EUGENE IV, (Gabriel Condolmero) Vénitien, d'une famille roturière, est une preuve de ce que peut le talent, & sur-tout celui des affaires. Il fut d'abord chanoine, régulier de la congrégation de S. Grégoire *in alga*, ensuite évêque de Sienne, cardinal, enfin pape en 1431, après Martin V, l'année même de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de méfintelligence entre le pontife & les Peres de cette assemblée. Eugene lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit, qu'en donnant un décret pour établir

son autorité, & en confirmant les deux décrets de la 4e. & de la 5e. session du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile: décret donné en tems de schisme, où il existoit des doutes sur le pape légitime, & où l'unité n'a pu se rétablir que par la déposition de tous les contendans. Le pontife Romain, après 2 ans de délai, se rendit enfin à Bâle. L'empereur Sigismond avoit été le lien de l'union d'Eugene avec les Peres de Bâle: cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui ne laissa pas de se maintenir. La 1re. session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée étoit l'union de l'Eglise Grecque avec la Latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, vouloit réconcilier les deux Eglises, parce qu'il avoit alors besoin des Occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, 21 évêques & une nombreuse suite. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après avoir discuté avec les Grecs la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape, le purgatoire; la réunion tant désirée fut terminée dans la 6e. & dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec & en latin, fut souscrit de part & d'autre. L'empereur & les prélats Grecs partirent fort contents de la générosité du pape: Eugene leur donna beaucoup plus qu'il n'avoit promis par son traité. Il

est certain qu'il se prêta, avec autant de sagesse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'Eglise d'Orient & celle d'Occident; mais malgré tous ces soins, l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'éleverent contre elle, dès que Paléologue leur en eut montré le décret. Ils recommencèrent le schisme; & depuis ce tems, il n'a pas pu être éteint. Eugene fut mal récompensé à Bâle des services qu'il venoit de rendre à l'Eglise Latine. Le concile qui étoit fort diminué, & où il ne se trouvoit plus guere de personnes distinguées, le déposa du pontificat, comme *perturbateur de la paix, de l'union de l'Eglise; simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique & hérétique.* Les rois de France & d'Angleterre, l'empereur & les princes d'Allemagne qui jusques-là avoient gardé une espece de neutralité, en furent indignés & s'en plainquirent au concile. Le pape cassa ce décret absurde, y répondit par un autre décret, dans lequel il annulle tous les actes de l'assemblée de Bâle. Le concile ou plutôt l'assemblée qui continuoit à s'appeler ainsi, après avoir déposé Eugene, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Eglise fut encore une fois déchirée par le schisme. Eugene étoit toujours à Florence, renvoyant les foudres que le concile de Bâle, devenu un conciliabule, lançoit contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, & mourut 5 ans après en 1447, lassé & détrompé de tout. Dans ses derniers momens, il s'écria devant tout le

monde: *O Gabriel (c'étoit son nom de Baptême)! ô Gabriel! qu'il te seroit bien plus avantageux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal, ni évêque; mais d'avoir fini tes jours comme tu les avois commencés, en suivant paisiblement dans ton monastere les exercices de ta regle!* » Ce fut toutefois, dit un célèbre historien, un des plus grands papes, quoiqu'un des moins heureux. Il eut toutes les qualités qui font révérer & chérir les grands; l'élevation de l'esprit, la fermeté du courage, la noblesse des goûts & des manieres, la libéralité & la bienfaisance, le don de la parole, le talent des affaires, l'amour des lettres sans être bien savant lui-même, & ce qu'on ne peut trop apprécier dans sa place & dans son siecle, la sagesse de ne point se mêler dans les différends temporels des princes. Sa vie fut édifiante & réglée; il se montra extrêmement charitable envers les pauvres, & très-zélé pour la réduction des sectes, qu'il eut le bonheur de réunir en grand nombre au centre de l'unité. Un historien ecclésiastique, plus abondant que judicieux dans sa compilation, l'accuse d'une ambition odieuse, & d'avoir entretenu le schisme dans la seule vue de maintenir son autorité. Mais ne lui eût-on pas reproché avec plus de sens & de justice, l'imprudence, la pusillanimité, l'abandon du devoir, la trahison même & la prostitution de l'Epouse de J. C., si à l'ordre de huit évêques & d'un amas confus

de clercs travestis en successeurs des Apôtres, il fût descendu de la chaire apostolique, pour y élever un intrus avéré? Eugene IV étoit naturellement si modeste, qu'en le voyant en public, on l'eût pris, dit un écrivain du tems, pour une vierge timide qui n'a pas l'assurance de lever les yeux. Il eut le chagrin de voir les progrès des Turcs, & les suites funestes du conseil donné par son légat à Uladilas, de rompre son traité avec Amurat II. Voyez ce mot & CESARINI.

EUGENE, (S.) évêque de Carthage, fut élevé sur ce siege l'an 481. Il gouvernoit cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvaissent à Carthage pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les Ariens la rompirent sous de mauvais prétextes, Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires sous des prétextes encore plus mauvais. Il ordonna aux évêques de jurer « que leur desir étoit » qu'après sa mort, son fils » eût le trône ». La plupart des évêques crurent qu'ils pouvoient faire ce serment; les autres le refuserent. Hunneric les condamna tous également: les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Evangile qui défend de jurer; les autres, comme infideles à leur prince. Il donna, peu de tems après, des ordres pour rendre la persécution générale. Un grand nombre de vierges consacrées à Dieu, furent cruellement tourmentées; il y en eut plusieurs qui expirèrent sur

le chevalet. Les évêques, les prêtres, les diacres, les laïques distingués qui furent bannis, furent au nombre de 4966. A Carthage on fit souffrir le tourment des coups de fouet & des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de 500 personnes; après quoi on les bannit. Eugene fut du nombre des exilés. Le peuple suivit les évêques & les prêtres avec des cierges à la main; les meres portoient leurs enfans dans leurs bras; puis les déposant aux pieds des confesseurs, elles leur disoient, les yeux baignés de larmes: « A qui nous laissez- » vous en courant au martyre? » Qui baptisera nos enfans? » Qui nous donnera la pénitence? Qui nous délivrera » de nos péchés par le bienfait » de la réconciliation? Qui » nous enterrera après la mort? » Qui offrira le divin Sacrifice » avec les cérémonies ordinaires? Que ne nous est-il » permis d'aller avec vous? » *Qui nobis penitentia munus collaturi sunt, & reconciliationis indulgentiâ obstrictos peccatorum vinculis soluturi? A quibus divinis Sacrificiis ritus est exhibendus consuetus? Vobiscum & nos libeat pergere, si liceret* (S. Vist. Vit., l. 2, p. 33)! On voit qu'alors on ne songeoit pas encore à faire des évêques constitutionnels, & que ni le peuple chrétien, ni même le tyran Hunneric ne regardèrent une telle invention comme possible. Eugene fut rappelé sous le regne de Gombaud, & exilé encore par Thrasamond son successeur. On l'envoya dans les Gaules. Eugene, retiré à Albi, couronna par une mort sainte, en

505, une vie aussi glorieuse que traversée. On a de lui une *Lettre* dans Grégoire de Tours.

EUGENE, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans, & mourut en 646. Il possédoit, assez bien pour son tems, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

EUGENE, évêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traité*s de Théologie, & de quelques Opuscules en vers & en prose, publiés par le P. Sirmond, en 1619, in-8^o, avec les Poésies de Draconce. Le style d'Eugene manque de politesse : mais les pensées en sont justes, & les sentimens pieux.

EUGENE, homme obscur, qui avoit commencé par enseigner la grammaire & la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné par le comte Arbogaste, Gaulois de naissance, après la mort du jeune Valentinien, l'an 392. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs & des Allemands, & ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu & tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugene avoit régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogaste ne l'avoit tiré de la place de maître du palais qu'il occupoit, pour le placer sur le trône, que dans l'espérance de régner sous son nom. En effet, Eugene lui abandonna entièrement le soin du gouvernement & le commandement

des troupes, & ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGENE, (François Eugene de Savoie, plus connu sous le nom de prince) généralissime des armées de l'empereur, naquit à Paris en 1663, d'Eugene-Maurice, comte de Soissons, & d'Olimpe Mancini, niece du cardinal Mazarin. Il étoit arriere-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il porta quelque tems le petit collet sous le nom de l'*Abbé de Carignan*, & le quitta ensuite pour le service militaire. Cet homme, si dangereux depuis à Louis XIV, ne parut pas pouvoir l'être dans sa jeunesse. Le roi, le jugeant peu propre aux fatigues de la guerre, lui refusa un régiment. Le prince fut piqué de ce refus ; il protesta devant plusieurs de ses amis, qu'il iroit servir ailleurs, & qu'il ne reviendrait en France, que les armes à la main. En effet, Eugene alla servir en Allemagne contre les Turcs en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, en 1683. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne, lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitoit d'avoir acquis un tel homme. Le prince Eugene avoit toutes les qualités propres à le faire devenir ce qu'il devint : il joignoit à une grande profondeur de dessein, une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siege de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, & de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691 il parut sur un

nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Bulonde, subalterne du maréchal de Catinat, tenoit assiégé depuis onze jours. Il investit ensuite Carmagnole, & le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Le 11 septembre de cette année il remporta la victoire de Zenta, fameuse par la mort du grand-visir, de 17 bachas, de plus de 20 mille Turcs, & par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil Ottoman, & procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugene. Il en avoit plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une détense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; & il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts & qu'on lui demanda son épée. « La » voilà, dit ce héros, puisque » l'empereur la demande: elle » est encore fumante du sang » de ses ennemis. Je consens » de ne la plus reprendre, si » je ne puis continuer à l'em- » ployer pour son service ». Cette générosité toucha tellement Léopold, qu'il donna à Eugene un écrit qui l'autorisoit à se conduire comme il le jugeroit à propos, sans qu'il pût jamais être recherché. La chrétienté fut tranquille & heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la

monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugene pénétra en Italie par les gorges du Tirol, avec 30 mille hommes, & la liberté entière de s'en servir comme il voudroit. Il amusa les généraux François par des feintes, & força, le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après 5 heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée Allemande maîtresse du pays entre l'Adige & l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, & le maréchal de Catinat, qui commandoit l'armée Française, recula jusques derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi vint lui ôter le bâton de commandement, & fut encore moins heureux; il passa l'Oglio pour attaquer Chiari dans le duché de Modene. Le prince Eugene, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général François, & le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de la Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormoit tranquillement dans Crémone, Eugene pénétra dans cette ville par un égoût, & le fait prisonnier. Son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avoient donné cette place; le hasard & la valeur des François & des Irlandois la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du 1^{er} février, après avoir combattu tout le jour en héros. Le duc de Vendôme, mis à la place de Villeroi, se signala le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse en elle-même, & pour laquelle on chanta le

Te Deum à Vienne & à Paris, parut se déclarer pour la France, par la prise de Guastalla & de quelques villes voisines. Le prince Eugene quitta l'Italie pour passer en Allemagne; il n'avoit pas remporté de victoire contre Vendôme, mais il laissoit les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles graces; il le nomma président du conseil de guerre, & administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugene, Marlborough & Heinius, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre & de la Hollande, étroitement unis par l'esprit & par le cœur, formerent une espece de triumvirat fatal à la France & à l'Espagne. Les deux premiers gagnerent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal-à-propos par l'électeur de Baviere, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive & changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée Française & Bavaroise fut détruite; le reste regagna avec peine les bords du Rhin, abandonnant toutes les villes de la Baviere & de la Suabe. De retour en Italie, l'an 1705, Eugene combattit le duc de Vendôme à la journée de Cassano, près de l'Adda: journée sanglante, dont les deux partis s'attribuerent la gloire. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugene vint à son secours. Il passa le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Correggio, Reggio; il dérobe une marche aux Fran-

çois, les force dans leurs lignes, & leur fait lever le siege. Après avoir délivré Turin & battu les François, il fit rentrer le Milanès sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes Françaises & Espagnoles évacuèrent la Lombardie; le général Daun s'empara du royaume de Naples. Eugene pénétra peu de tems après en Provence & en Dauphiné par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avoit mis le siege devant Toulon; on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, & le Dauphiné sans danger. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugene, ayant passé en 1708 des bords du Var aux bords de l'Escaut, mit en déroute les François au sanglant combat d'Oudenarde, le 11 juillet. Ce n'étoit pas une grande bataille, dit un auteur, mais ce fut pour les François une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siege devant Lille, défendue par Boufflers. Cette ville si bien fortifiée, se rendit après une défense de 4 mois. Il dut en partie son succès au découragement des généraux François: aussi, dans un âge plus avancé, il rejetoit les louanges qu'on lui donnoit sur cette entreprise, trop téméraire dans le projet, pour être glorieuse dans l'exécution. Cette conquête fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maré-

chaux de Villars & de Boufflers, qui lui disputèrent long-tems la victoire. Marleborough ayant été disgracié, Eugene passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'étoit un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoi en 1712, & étendit dans le pays une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé des Anglois, il étoit supérieur de 20 mille hommes aux François: il l'étoit sur-tout par sa position, par l'abondance des magasins, & par 9 ans de victoire. La France & l'Espagne étoient dans l'alarme. Une faute qu'il fit à Landrecie qu'il assiégeoit, les délivra de leurs inquiétudes. Le dépôt des magasins, placé à Marchiennes, étoit trop éloigné; le général Albermale, posté à Denain, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugene, tomba sur Albermale, & remporta une victoire aussi aisée que complète. Eugene arrivé trop tard, se retira, après avoir fait d'inutiles efforts. Quelques jours auparavant il avoit voulu rapprocher ses magasins; mais par une économie mal-entendue, les députés des Hollandois s'y opposèrent. Cet événement amena la paix. Eugene & Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714, à Rastadt, & elle fut suivie du traité de Ba-

den en Argaw. La puissance Ottomane, qui auroit pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontieres de l'Empire avec 150 mille Turcs, Eugene le battit en 1716, à Peterwaradin, & s'empara de Témefwar. En 1717, il entreprit le siege de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, & non contents de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches & des tranchées. Le prince Eugene, après leur avoir laissé passer un ruisseau qui les séparoit de son camp, sortit de ses retranchemens, les défit entièrement, leur tua plus de 20 mille hommes, & s'empara de leurs canons & de leurs bagages. Belgrade n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire il retourna à Vienne, où ses ennemis vouloient lui faire faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avoit sauvé & dont il avoit reculé les frontieres. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugene eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les François prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avoit plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugene: il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation si solidement établie, au hasard d'une 18^e. bataille. Il mourut subitement à Vienne en 1736, regretté de l'empereur & des soldats. Les

malheurs de l'année suivante ne justifient que trop ces regrets. L'empereur, qui lui devoit la gloire de son regne, disoit au milieu des pertes qui suivirent sa mort : *La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros ?* Le prince Eugene fut le plus heureux général & le plus habile ministre, que la maison d'Autriche eût eu depuis plusieurs siècles. Il avoit un esprit plein de justesse & d'élévation, les qualités & le courage nécessaires pour triompher des capitaines les plus expérimentés. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'étoit pas toujours le maître de faire ce qu'il vouloit. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyoit plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre-le-Grand » avoit été obligé d'avoir l'ap- » probation des députés de » Hollande pour exécuter ses » projets, ses conquêtes n'au- » roient pas été à beaucoup » près si rapides... Le cou- » rage n'étoit pas la seule qualité du prince Eugene. Les traités de Rastadt & de Passarowitz ont autant immortalisé son nom, que ses victoires. Il étoit le pere des soldats & le modele des ministres, philosophe, doux, humain, bienfaisant, sans orgueil, sans dédain, sans faste, & d'une générosité peu commune. Son attachement à la Religion étoit aussi solide que sincère. Il portoit avec lui, au milieu de ses opérations mili-

taires, le petit, mais le précieux livre de *l'Imitation de J. C.*, & le lisoit dans des momens de calme & de réflexion. Quoique froid & réservé, il étoit sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, & les protégea dans le cours de son ministère. Tous les beaux-arts avoient des attraits pour lui. « De trois empereurs » qu'il avoit servis, le pre- » mier, Léopold, avoit été, » disoit-il, son pere, parce » qu'il avoit eu soin de sa for- » tune comme de celle de son » propre fils; le second, Jo- » seph, son frere, parce qu'il » l'avoit aimé comme un frere; » le troisieme, Charles VI, » son maître, parce qu'il l'a- » voit récompensé en roi ». Ses *Batailles* ont été imprimées en 2 vol. in-fol., auxquels on a joint un *Supplément*. On peut aussi voir *l'Histoire du prince Eugene*, imprimée à Vienne en 1770, en 5 vol. in-12. Elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes, & que l'auteur, calviniste réfugié, donne quelquefois l'effor aux préjugés de sa secte.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsqu'Odoacre la transféra en Italie l'an 488 : il y fut abbé de Lucullano, près de Naples. Il est auteur : I. Du *Thesaurus ex S. Augustino*, in-fol., Bâle, 1542. II. D'une *Vie de S. Augustin de Favianes*, insérée dans *Bollandus*. III. D'une *Vie de S. Severin*, apôtre de la Norique, insérée dans les *Œuvres* de Marc Velfer. La *Regle*

qu'il avoit donnée à ses moines est perdue.

EVILMÉRODAC, roi de Babylone, succéda à son pere Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avoit gouverné despotiquement le royaume pendant les 7 années de la démence de son pere. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui; il le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenoit aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, & le combla de faveurs. On dit qu'il eut la cruauté de priver de la sépulture le corps de son pere, & même qu'il le fit hacher en morceaux. Il fut assassiné par son beau-frere Neriglissor, après un regne de 2 ans.

EVITERNE. Les anciens adoroient sous ce nom un dieu, de la puissance duquel ils se formoient une très-grande idée, & qu'ils paroissoient mettre au-dessus de celle de Jupiter; quelques mythologues croient que ce dieu étoit Jupiter même: mais ces différentes opinions se concilient aisément quand on fait que les anciens avoient la notion du vrai Dieu, mais défigurée par la mythologie: quand ils revenoient à cette notion primitive & pure, sans doute qu'ils parloient d'un être tout différent du Jupiter affublé des délires de la fable. Eviterne signifie *immortel*, & l'on appelloit quelquefois les dieux *Æviterni* & *Ævintegri*, pour marquer leur immortalité.

EULALIE, (Sainte) naquit à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la Religion Chrétienne, & fit paroître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, & un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avoit que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il étoit ordonné à tous les Chrétiens de sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, & se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendoit coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie Religion. Le juge nommé Dacien la fit arrêter, & après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, & lui dit qu'elle ne subiroit aucune torture, si elle vouloit prendre seulement du bout du doigt un peu de sel & d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisseroit pas séduire, renversa l'idole & foula aux pieds le gâteau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, & lui découvrirent tous les os. Elle appelloit trophées de J. C., les plaies qu'on lui faisoit. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine & sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, & elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par

la fumée & par la flamme. Les Chrétiens l'enterrent près du lieu de son martyre, & on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette Sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre Ste. EULALIE, vierge & martyre de Barcelone, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions & de ses souffrances.

EULALIUS, antipape, qu'une cabale opposa au pape Boniface I en 418, & que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus.

EULER, (Léonard) professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies, naquit en 1707 à Bâle, où il s'appliqua avec succès à la philosophie & à l'étude des langues orientales; ses progrès dans les sciences lui acquirent l'estime de Jean Bernouilli. Les fils de cet habile géometre l'inviterent à se rendre à Pétersbourg, où ils avoient été appelés eux-mêmes en 1725. Euler y remplit successivement les chaires de professeur de physique & de mathématiques, perfectionna le calcul intégral, inventa le calcul des sinus, simplifia les opérations analytiques, & répandit un nouveau jour sur toutes les parties des sciences mathématiques. En 1741, il se rendit à Berlin, contribua beaucoup à donner du lustre à l'académie naissante, & retourna en 1766 à Pétersbourg, où il perdit la vue, sans que cela l'empêchât de travailler & d'enrichir le public de ses productions. Il mourut le 7 septembre 1783. Peu de géometres ont embrassé

Tome III,

tant d'objets à la fois, & les ont traités avec plus de succès. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la nature & la propagation du Son*. II. ... *sur la nature des Vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*Accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature & les propriétés du Feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV. ... *sur le flux & le reflux de la Mer*, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil & de la lune sur la mer, & appuie son explication de beaucoup de géométrie & de calculs: ce qui n'a point empêché plusieurs sçavans de la regarder comme peu satisfaisante. C'est une chose singulière que l'extrême variété & le peu de consistance des opinions établies à ce sujet. Descartes qui attribue ce phénomène à la pression de l'air, Newton qui en fait honneur à l'attraction, sont au pied du mur quand on objecte que les marées sont plus hautes sous les zones tempérées que sous la zone torride; & sur-tout quand on leur fait observer que le barometre ne monte ni ne baisse lorsque la lune passe au méridien. Aussi Galilée se moquoit-il amèrement de Képler, qui avant Newton avoit rapporté ce phénomène à la lune; mais par un raisonnement plus étrange encore, il le fit dériver du mouvement de la terre. Un physicien de ce siècle a eu recours à la dilatation de l'air, produite par l'action du soleil; un autre à la fonte des glaces polaires; on a imaginé des gouffres qui absorboient & vomissoient les eaux alternativement, &c. Le doute & l'in-

C c c

décision d'un vieux poëte sont peut-être plus raisonnables que tout cela :

Quærite, quos agitât mundi labor :

at mibi semper

Tu, quæcumque mox tam crebros,

causa, meatus,

Ut superi voluere, late.

Lucan. Phars., l. 1.

» Je ne fais, dit un philosophe,
 » si on fait assez l'énergie de
 » cet *ut superi voluere*. Quand
 » on songe que depuis Lucain,
 » on n'a rien dit de plus raison-
 » nable sur cet objet, que les
 » physiciens de son tems; quand
 » on réfléchit d'un autre côté
 » que c'est un objet visible,
 » palpable, immense, se re-
 » nouvellant deux fois par jour,
 » dans toute l'étendue des deux
 » hémisphères, observé de près
 » par 500 millions d'hommes,
 » l'espace de 5 à 6 mille ans;
 » on comprend, ou du moins
 » l'on peut comprendre alors
 » toute la vérité de cet *ut su-
 » peri voluere* ». V. Cinq Mé-
 » moires sur différentes questions
 » de mathématiques, dans les
 » *Mélanges de Berlin*; c'est peut-
 » être ce qu'il y a de mieux dans
 » cette collection. VI. Plusieurs
 » Dissertations dans les *Mémoires*
 » des académies de Pétersbourg
 » & de Berlin. VII. *Elémens d'Al-
 » gebre*. Cet ouvrage, qu'il fit
 » étant aveugle, a été traduit en
 » françois & en russe; il est écrit
 » avec clarté & méthode. VIII.
 » Trois Mémoires sur les *Inéga-
 » lités dans les mouvemens des*
 » *Planètes*, couronnés à Paris. IX.
 » Deux Mémoires sur la *Perfec-
 » tion de la théorie de la Lune*,
 » couronnés à Paris en 1770 &
 » 1772. X. *Opuscules Analytiques*,
 » 1783. Ce sont des Mémoires
 » réunis, qui avoient d'abord

paru séparément. XI. *Lettres*
à une Princesse d'Allemagne,
sur divers sujets de physique,
 Berne, 1775, 3 vol. in-8°. Il y
 attaque avec force le systême
 de Newton sur les couleurs, &
 d'autres opinions accréditées.
 M. de Condorcet en a donné
 une nouvelle édition en 1787,
 avec des notes qui n'ajoutent
 rien au mérite de l'ouvrage.
 XII. Plusieurs autres écrits sur
 divers objets. L'homme en lui
 étoit aussi estimable que le sa-
 vant. Bon époux, bon pere,
 bon ami, bon citoyen, il se
 montra constamment fidele à
 tous les rapports de la société.
 Ennemi de l'injustice, s'il en
 voyoit commettre quelqu'une,
 il avoit la franchise de la cen-
 surer & le courage de l'attaquer,
 sans avoir égard à la personne.
 Il avoit beaucoup de respect
 pour la Religion, & a rempli
 avec soin les devoirs du chré-
 tien. Doux & honnête envers
 tout le monde, s'il a jamais
 senti de l'indignation, ce n'a été
 qu'envers les ennemis du chris-
 tianisme, dont il a pris avec
 ardeur la défense contre les ob-
 jections des athées, dans un
 ouvrage qu'il publia à Berlin
 en 1747, intitulé: *Essai de dé-
 fense touchant la révélation di-
 vine*; traduit en italien par
 M. Nicolo Onerati; Naples,
 1788, 1 vol. in-8°. Il a laissé
 plusieurs fils qui marchent sur
 les traces de leur pere, entr'au-
 tres J. H. Euler l'ainé, qui a
 remporté des prix dans diffé-
 rentes académies. Voyez l'*Eloge*
 de Léonard Euler, par Nicolas
 Fufs, son élève; Berlin, 1784,
 in-4°.

EULOGE, pieux & savant
 patriarche d'Alexandrie en 581,

mort en 607, laissa divers Ouvrages contre les Novatiens & contre d'autres hérétiques de son tems. Il fut uni d'une étroite amitié avec S. Grégoire-le-Grand.

EULOGE DE CORDOUE, (S.) prêtre, élu archevêque de Toledé, la même année qu'il fut martyrisé par les Sarralins en 859, fortifia par ses écrits & par ses discours ses freres dans la foi. Ceux qui nous restent de lui, sont : I. *Mémoriale Sanctorum*; c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Libri tres de martyribus Cordubensibus*, & *Apologeticon pro gestis eorundem*. III. *Exhortation au Martyre*; & plusieurs *Lettres*. Ces ouvrages se trouvent dans le 4^e. vol. de l'*Hispania illustrata*, & dans la Bibliothèque des Peres.

EUMÉE, favori d'Ulysse, à qui ce prince confia le soin de ses états, lorsqu'il partit pour Troie. Ce fut aussi celui auquel ce héros se fit connoître le premier à son retour, après 20 ans d'absence.

EUMENE, capitaine Grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, étoit fils d'un voiturier. Il avoit les qualités qui font le héros dans la guerre, & l'homme estimable dans la paix, & il dut son élévation à ces qualités. Alexandre lui fit épouser la sœur de Barse, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumene acheva la conquête de la Cappadoce & de la Paphlagonie, & fut gouverneur de ces deux provinces : mais Antigone ne voulut point l'y laisser établir. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de

porter la guerre sur les bords de l'Hellespont, contre les princes ligués contre lui. Il défit Cratere & Néoptoleme, & tua celui ci dans un combat singulier. Cratere perit aussi dans le cours de cette guerre; le vainqueur pleura le vaincu, son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, & fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille : actions de générosité, dont un historien chrétien se charge avec plus de plaisir, que du détail fatigant de tant de meurtres inutiles. Eumene marcha ensuite contre Antipater, le vainquit, & s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. On donna une bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J. C. Eumene y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris & pendu sur le champ. Eumene, obligé d'errer & de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, & s'enferma dans le château de Nora sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie. Il y soutint un siège d'un an. Après différens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pieces l'arrière-garde de son ennemi, & prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Le vainqueur fit dire aux officiers & aux Argyraspides, phalange de Macédoniens, qu'il leur rendroit tout ce qui leur appartenoit, s'ils lui livroient Eumene. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. L'illustre infortune fut mis à mort dans sa prison l'an 315

avant J. C. C'est l'ambition qui commit ce meurtre. Antigone, autrefois le meilleur ami d'Eumene, l'estimoit trop pour ne pas le craindre. L'armée du vaincu étant sans chef, fut bientôt dissipée. Antigone se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMENE I, roi de Pergame, succéda à Philethere son oncle l'an 264 avant J. C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Seleucus, & augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimoit les lettres & encore plus le vin. Il périt d'un excès en ce genre, après 22 ans de regne.

EUMENE II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale son pere, l'an 198 avant J. C. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Eumene vainquit Prusias & Antigone, & mourut l'an 160 avant J. C. Ce prince protégeoit & cultivoit les lettres; il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avoit été fondée par ses prédécesseurs sur le modele de celle d'Alexandrie. Ses freres Attale, Philethere & Athenée lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes.

EUMENE, orateur, originaire d'Athenes, professa la rhétorique avec beaucoup d'éclat à Autun sa patrie. Il y ramena le goût des arts & de l'éloquence. Constance-Chlore & Constantin son fils lui donnerent des marques de leur estime. Il prononça l'an 309 le *Panegyrique* de ces deux princes.

Son *Discours* le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avoient inondé les Gaules. Eumene offrit de contribuer à ce rétablissement; il cédoit une année des appointemens qu'il avoit en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs; ce qui faisoit une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4^e. siecle. Le P. de la Baune, Jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegyrici Veteres ad usum Delphini*, 1676, in-4^o. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité, & il y a plus de lieux communs que de pensées.

EUMENIDES ou **FURIES**, filles de l'Achéron & de la Nuit, étoient trois; Alecton, Mégere & Tisiphone. Elles châtioient dans le Tartare & flagelloient avec des serpens & des flambeaux ardens, ceux qui avoient mal vécu. On les représente coëffées de couleurs, tenant des serpens & des flambeaux dans leurs mains.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, sophiste, médecin & historien, sous les regnes de Valentinien, de Valens & de Gratien, écrivit l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des Philosophes de son tems*, écrites avec précision, & avec assez de netteté & d'élégance. A. Junius en a donné une Traduction latine avec le texte grec, 1596, in-8^o. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de*

Legationibus, Paris, 1648, in-folio, qui font partie de la *Bizantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures, indignes de la saine philosophie. Le but de l'auteur paroît être de relever l'Idolâtrie & de rabaisser le Christianisme. Il exagere les vertus des philosophes païens, & atténue celles des solitaires chrétiens (voyez ZÉNON). Il insulte même à leurs martyrs; & autant qu'on peut en juger par cet ouvrage, Eunape étoit un de ces hommes passionnés qui couvrent leurs emportemens du manteau de la sagesse, & qui ont sans cesse le mot de *philosophie* dans la bouche, parce qu'ils sentent qu'ils ne l'ont point dans le cœur.

EUNOME, célèbre musicien de Locres en Italie. Comme il disputoit le prix de son art à un autre musicien, une cigale vint, suivant la fable, se poser sur son luth, pour suppléer à une corde qui s'étoit rompue.

EUNOME, (*Eunomius*) hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aërius, parvint à l'évêché de Cyzique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople: ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les erreurs qu'il avoit sucées auprès d'Aërius. Eunome ayant négligé cet avis, & s'étant fait chef de parti, fut déposé par Eudoxe son ami, & exilé en divers endroits, & mourut dans sa patrie en 393. C'étoit un arien outré. Il soutenoit que JESUS-CHRIST n'étoit Dieu que de nom; qu'il ne s'étoit pas uni substantiellement à l'humanité, mais seulement

par sa vertu & par ses opérations. Il rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans la foi de la Trinité, & croyoit que la foi pouvoit sauver sans les œuvres. Ses impiétés étoient d'autant plus dangereuses, qu'il réunissoit à quelque talent beaucoup d'artifice. S. Grégoire de Nice & S. Basile signalerent leur éloquence & leur zèle contre ce sectaire factieux.

EUNUS, esclave Syrien, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste & l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disoit envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettoit dans sa bouche une noix remplie de souffre en poudre: il y glissoit adroitement le feu, & en soufflant il paroissoit vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, & il se vit à la tête de 50 mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs Romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la faim, & fit mettre en croix tous ceux qui tomberent entre ses mains.

EUPHEMIE, (Ste.) vierge & martyre de Chalcédoine, au 4^e. siècle, sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jesus-Christ. Ses actes sont sans authenticité; mais l'Eglise Grecque l'honore de la même manière que les plus célèbres martyrs, & sa fête se célèbre dans presque tout l'Orient. Il y avoit anciennement à Constantinople quatre églises sous son invocation. Celle qui portoit son nom à

Chalcédoine, étoit fort célèbre, & ce fut là que se tint le quatrième concile général qui proscrivit les erreurs d'urychès, en 451. On transporta depuis ses reliques dans l'église de Ste. Sophie à Constantinople, où elles restèrent jusqu'au tems de l'impie Constantin Copronyme, qui voulut les jeter à la mer. On trouva le moyen de les conserver, comme on l'apprend de Constantin, évêque de Tio dans la Paphlagonie, qui a fait un discours sur ce sujet. Elles sont présentement à Syllebrie, entre Constantinople & Andrinople. On en conserve une portion dans l'église de la maison de Sorbonne de Paris. On voyoit à Rome du tems de S. Grégoire-le-Grand, une église qui portoit le nom de Ste. Euphémie. Il paroît que c'est la même que celle qui a été réparée par le pape Urbain VIII, & qui subsiste encore aujourd'hui. Une ville de Calabre qui portoit son nom, fut engloutie par un tremblement de terre, le 27 mars 1638.

EUPHEMIUS, patriarche de Constantinople l'an 490, illustre par sa science & par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avoit été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservoit les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphemius s'obstina à y laisser celui d'Acace, dont il ne vouloit pas outrager la mémoire. Le pape Gelase,

successeur de Félix, refusa aussi de communiquer avec lui. L'empereur Anastase l'envoya en exil en 495. Ce patriarche mourut à Ancyre en 515, victime de son opiniâtreté.

EUPHORBE, illustre Troyen, fut tué par Ménélas à la guerre de Troie. Pythagore affuroit que son ame étoit celle d'Euphorbe, & qu'elle avoit passé dans son corps par la métempsychose... Il y a eu un géometre Phrygien de ce nom, qui a donné la description du triangle, & recherché les propriétés de quelques figures.

EUPHRASIE, ou **EUPHRAXIE**, (Ste.) illustre solitaire & religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, & parente de l'empereur Théodose l'ancien, naquit vers l'an 380, & mourut à l'âge de 30 ans, dans l'un des monasteres de la Thébaïde, où elle avoit donné des exemples admirables de vertu.

EUPHRATE, philosophe stoïcien sous l'empereur Adrien, demanda à ce prince la ridicule permission de s'ôter la vie, qui n'étoit plus qu'un fardeau pour lui. Adrien le lui permit, & le prétendu sage se donna la mort l'an 118 de J. C.

EUPHRONE, (S.) évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, ne dut son élévation qu'à ses vertus & à sa capacité. Sacré en 556, il assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta de sages réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, & les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en

cendres par une suite de la guerre civile qui s'étoit allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, & s'opposa à l'établissement d'une taxe, à laquelle le comte Gaison vouloit assujettir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans sa ville épiscopale un concile qui est appelé le second de Tours, & dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire I & Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage seroit inutile, parce que le roi étoit mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie. Ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie Croix dans le monastere de Ste. Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, & eut pour successeur S. Grégoire, son parent, qui est regardé comme le pere de l'histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec S. EUPHRONE, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglemens sur les fêtes & le Service Divin, sur les ecclésiastiques bigames, &c., & soucrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut. On fait seulement qu'une

fainteté éminente, une prudence consommée & un savoir profond le firent généralement respecter.

EUPOLIS, poëte comique de l'ancienne comédie, étoit d'Athenes, & florissoit vers l'an 440 avant J. C. Il monta sur le théâtre dès l'âge de 17 ans, & fut couronné plusieurs fois. On dit qu'Alcibiade le fit mourir pour avoir fait des vers contre lui : d'autres prétendent qu'il périt dans un naufrage. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé *Sententiæ*, imprimé à Bâle, en 1560, in-8°.

EVRARD, *Everhardus*, célèbre hermite du pays de Treves, passa sa jeunesse à garder les troupeaux, & sanctifia cette paisible & innocente occupation par la priere & les vertus chrétiennes. Il se retira ensuite dans la solitude d'une montagne voisine, pour ne plus songer qu'à Dieu. Sa cellule est devenue l'origine d'une grande abbaye de chanoines réguliers de S. Augustin, fameuse par le concours des pèlerins qui viennent y invoquer la Sainte Vierge. « Le bon Everhardus, dit un voyageur, paroitra sans doute n'avoir pas été bien philosophe. Cependant l'image de la Vierge qu'il a placée en ce lieu, entretient la piété & le précieux sentiment de la Religion parmi des hommes assemblés là où il n'y avoit que des haies & des bruyeres. Il en a résulté un monastere qui fait du bien à tous les environs, qui nourrit & loge les voyageurs ; où des hommes ayant des mœurs, de la probité, de la

» bienfaisance, chantent avec
 » édification les louanges de
 » l'Éternel. Tous les écrits
 » des philosophes n'ont pas
 » encore produit tant de bien.
 » Il s'en faut de beaucoup ».
 C'est près de cette abbaye,
 nommée *Everhardus-Claus* ou
Cellule d'Evrard, que les Fran-
 çois furent défaits par Mr. de
 Seckendorff, général des impé-
 riaux, le 19 octobre 1735.

EVREMONT, voyez
 SAINT-EVREMONT.

EVREUX, (Robert, comte
 d') voyez ROBERT, deuxième
 fils de Richard, dans lequel
 vous trouverez les différentes
 murations du comté d'Evreux.

EURICLÉE, voyez EURY-
 CLÉE.

EURIPIDE, poëte tragi-
 que Grec, né à Salamine l'an
 480 ou 486 avant J. C., fut
 disciple de Prodicus pour l'é-
 loquence, de Socrate pour la
 morale, & d'Anaxagore pour
 la physique. Les chagrins que
 ce dernier s'attira par ses ré-
 veries philosophiques, l'ayant
 dégoûté de la philosophie, il
 s'adonna à la poésie dramati-
 que. Il s'enfermoit dans une
 caverne pour composer ses tra-
 gédies, qui firent l'admiration
 de la Grèce & des pays étran-
 gers. L'armée des Athéniens
 commandée par Nicias, ayant
 été vaincue en Sicile, la plu-
 part des soldats racheterent leur
 vie & leur liberté, en récitant
 des vers du poëte Grec. Euri-
 pide florissoit à Athenes, dans
 le même tems que Sophocle.
 L'émulation qui s'éleva entre
 lui & ce redoutable concurren-
 t, dégénéra en inimitié.
 Aristophane l'immola à la ri-
 sée publique dans ses comé-

dies. Euripide médisoit sans
 cesse des femmes & dans la
 conversation & sur le théâtre :
 il se maria pourtant deux fois,
 & deux fois il répudia ses
 épouses. Cette conduite four-
 nissoit beaucoup à la plaisan-
 terie du comique Grec. Euri-
 pide très-sensible, & ne pou-
 vant soutenir plus long-tems
 les railleries des auteurs & du
 public, quitta Athenes, & se
 retira à la cour d'Archelaüs,
 roi de Macédoine. Ce prince,
 protecteur des gens-de-lettres,
 le fit son premier ministre, si
 l'on en croit Solin. Euripide
 fit, suivant quelques-uns, une
 fin tragique. On prétend qu'il
 se promenoit dans un bois, &
 qu'il rêvoit profondément sui-
 vant sa coutume, lorsqu'il fut
 rencontré un peu à l'écart par
 les chiens du prince, qui le
 mirent en pieces. De quelque
 façon qu'il ait terminé sa car-
 rière, les chronologistes pla-
 cent sa mort l'an 407 avant
 J. C. Euripide étoit un homme
 grave & sévère, malgré la
 poésie. Il travailloit difficile-
 ment. Le poëte Alceste, qui
 avoit la facilité des mauvais
 écrivains, se vançoit qu'il avoit
 fait cent vers dans trois jours,
 tandis qu'Euripide n'en avoit
 fait que trois. *Il y a encore
 cette différence entre vos écrits
 & les miens, dit le poëte au
 versificateur, que les vôtres du-
 reront trois jours, & les miens
 perceront l'étendue des siècles.*
 De 75 tragédies qu'il avoit
 composées, il ne nous en reste
 que 19. « Son style, dit Quin-
 » tilien, est plein de belles
 » sentences, & soit qu'il fasse
 » parler ou répliquer ses per-
 » sonnages, je le trouve compa-

» rable à ce que nous avons de
 » plus disert au barreau ». Mais
 à considérer ses piéces, selon les
 regles du théâtre, il n'y en a
 presque point qui soit à l'abri
 des plus justes reproches. Du-
 plicité d'action, noeuds mal ris-
 sus, incidens sans liaison ou mal
 préparés, dénouemens postich-
 es, expositions froides &
 puérides; enfin tous les défauts
 qui supposent l'ignorance de
 l'art & qui détruisent l'imitation
 de la nature, se trouvent fré-
 quemment rassemblés dans ses
 tragédies. Il semble quelquefois
 avoir jeté des scènes aux ha-
 sard, & n'avoir eu d'autre
 dessein que d'assembler des dia-
 logues philosophiques ou politi-
 ques. Cependant son *Andro-
 maque* fit une impression si vive
 sur les Abdérites, qu'ils furent
 tous atteints d'une espece de
 folie, causée par le trouble que
 la représentation de cette piéce
 avoit jeté dans leur imagina-
 tion. Les meilleures éditions
 d'Euripide sont celles d'Alde,
 1503, in-8°; de Plantin, en
 1571, in-16; de Commelin en
 1597, in-8°; de Paul-Etienne,
 en 1604, in-4°; & de Josué
 Barnès, en 1694, in-fol. à Cam-
 bridge, qui a éclipsé toutes
 les autres. L'éditeur y a joint
 les diverses scholies & tous
 les fragmens qu'il a pu trouver,
 & l'a enrichie de savantes
 notes & d'une vie du drama-
 tique Grec. *Voyez le Théâtre
 des Grecs* du P. Brumoi, qui
 a traduit les plus beaux mor-
 ceaux d'Euripide. M. Prévôt,
 de l'académie de Berlin, en a
 donné en 1783, une traduction
 françoise estimée, quoiqu'elle
 ne soit pas toujours exacte:
 Paris, 3. vol. in-12.

EUROPE, fille d'Agénor,
 roi de Phénicie, & sœur de
 Cadmus. Cette princesse étoit
 si belle, qu'on prétend qu'une
 des compagnes de Junon avoit
 dérobé un petit pot de fard
 sur la toilette de la déesse,
 pour le donner à Europe. Elle
 fut aimée de Jupiter, qui ayant
 pris la figure d'un taureau pour
 l'enlever, passa la mer, la ten-
 ant sur son dos, & l'emporta
 dans cette partie du monde, à
 laquelle elle donna son nom.

EUROPUS, un des descen-
 dans d'Hercule, fut aieul de
 Lycurgue.

EURYALE, héros Troyen,
 suivit Enée après la ruine de
 Troie, & fut célèbre par sa
 tendre amitié pour Nisus. Il pé-
 rit, ainsi que Nisus, dans une
 sortie tentée par un excès de
 courage. La description de la
 mort de ces deux amis, est un des
 plus beaux endroits de Virgile.

EURYALÉ, fille de Minos
 & mere d'Orion, fut aimée de
 Neptune. — Il y a une autre
 EURYALÉ, reine des Amazo-
 nes, qui secourut Ætès, roi de
 Colchide, contre Persée; une
 3e., fille de Prætus, roi des
 Argiens; enfin une des Gor-
 gones portoit aussi ce nom.

EURYBATE, héraut, à
 qui Agamemnon donna la com-
 mission délicate d'enlever Bri-
 séis à Achille.

EURYBIE, nymphe, mere
 de Lucifer & des Etoiles.

EURYCLÉE, fille de l'isse
 d'Ithaque, que le roi Laërte
 acheta pour vingt bœufs. Ce
 prince la chargea de nourrir son
 fils Ulysse, & n'eut pas moins
 d'attention pour elle, que pour
 la reine elle-même.

EURYGLÈS, devin d'A-

thenes. On croyoit qu'il portoit dans son ventre le génie qui l'inspiroit, ce qui le fit surnommer *Engastremythe*. Il eut des disciples, qui furent appellés de son nom *Eurycléides* & *Engastrytes*.

EURYCLÈS, fourbe de Lacédémone, qui s'étant rendu à Jérusalem, & ayant gagné les bonnes grâces du roi Hérode & de ses enfans, découvroit aux uns les secrets des autres pour en avoir de l'argent. Il fut cause par ce moyen de la mort d'Alexandre & d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses propres concitoyens.

EURYDICE, femme d'Orphée. En fuyant les poursuites d'Aristée, elle fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le jour même de ses noces. Orphée, inconsolable de cette mort, l'alla chercher jusques dans les enfers, & toucha par les charmes de sa voix & de sa lyre, les divinités infernales. Pluton & Proserpine la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderoit point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des sombres royaumes. Orphée ne put maîtriser ses regards, & il perdit sa femme pour toujours. Le détail de cette fable insérée dans le 4e. livre des *Géorgiques*, est un chef-d'œuvre de l'art poétique.

EURYDICE, femme d'Amintas, roi de Macédoine, donna 4 enfans à son époux : 3 fils, Alexandre, Perdicas & Philippe, & une fille nommée Euryone. La reine, amoureuse de son gendre, lui promit l'empire & sa main ; mais ces dons funestes devoient être le prix

de la mort de son mari. Euryone préserva son pere de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mere. Amintas eut la foiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse Alexandre, son fils aîné, qui avoit succédé à son pere. Perdicas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses execrables forfaits. Philippe son 3e. fils, pere d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, & régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Amintas, fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine après Alexandre-le-Conquérant ; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse, qui gouvernoit despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenoit Olympias de l'Épire avec son petit-fils Alexandre, & Roxane, mere du jeune roi. Cassandre vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine ; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnerent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre, qu'ils regardoient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de fleches Aridée, & obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard, ou du cordeau. Elle s'étrangla, l'an 318 avant Jesus-Christ.

EURYLOQUE, compa-

gnon d'Ulyffe. Il fut le seul qui ne but point de la liqueur que Circé fit prendre aux autres, pour les changer en bêtes.

EURYSTHÉE, fut fils de Sthenelus, roi de Mycènes, qui avoit pour frere Amphitryon. Junon le fit naître avant Hercule, afin que, par une espee de droit d'ainesse, il eût quelque autorité sur lui. Elle le suscita pour faire entreprendre à Hercule douze travaux, dans lesquels elle espéroit voir périr celui à qui Jupiter avoit promis de hautes destinées. Mais Hercule sortit heureusement de tous ses travaux; & Eurysthée, contraint de se contenter du royaume d'Argos, cessa de persécuter ce héros.

EURYTHE, roi d'Æchalie & pere d'Iole. Ayant promis sa fille à celui qui remporteroit sur lui la victoire à la lutte, Hercule se présenta, & le vainquit; mais Eurythe ne voulut pas la lui donner. Alors Hercule le tua d'un coup de massue, & enleva sa conquête.

EUSEBE, (S.) Grec de naissance, succéda au pape S. Marcel, le 20 mai 310; il fut maintenir la pieuse rigueur de la pénitence canonique, surtout par rapport à ceux qui étoient tombés pendant la persécution. Son zele lui attira plusieurs ennemis, entr'autres Héraclius, homme turbulent, qui lui suscita toutes sortes de contradictions, dont Eusebe triompha par sa patience. Ce saint pape fut exilé en Sicile par le tyran Maxence, & mourut le 26 septembre de l'année de son élévation au pontificat.

EUSEBE, évêque de Césarée en Palestine, naquit vers

la fin de l'Empire de Gallien. On ne fait rien de sa famille; on ignore même le lieu de sa naissance. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom pour éterniser sa mémoire dans son cœur. Eusebe s'étoit adonné de bonne heure aux lettres sacrées & profanes. On disoit de lui, *qu'il savoit tout ce qui avoit été écrit avant lui*. Il établit une école à Césarée, qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siege de cette ville en 313. L'arianisme infectoit alors l'Eglise & l'Empire; Eusebe fut une des colonnes secrètes de cette hérésie. Au concile de Nicée, en 325, il avoit été placé à la droite de Constantin. Il y anathématisa les erreurs d'Arius, & proposa une formule de foi orthodoxe; mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *Consubstantiel* que les Peres ajouterent à sa formule. Il assista en 331 avec les évêques ariens au concile d'Antioche, où S. Eustathe fut déposé. Les Ariens le firent nommer à ce siege; mais il refusa, soit parce qu'il condamnoit ces sortes de changement, soit qu'il voulût augmenter son crédit par cette preuve de désintéressement, ce qui dans un évêque courtisan n'est point sans vraisemblance. Quatre ans après, il condamna S. Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée & de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestoit les artifices d'Eusebe & qu'il redoutoit son crédit. Les prélats assemblés

à Jérusalem pour la dédicace de l'église du S. Sépulture, le députerent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement inique qu'ils avoient rendu contre l'illustre défenseur de la divinité de J. C. Cet évêque courtisan surprit la religion du prince, & abusa de sa confiance. Il noircit les innocens & blanchit les coupables. Il obtint le rappel de l'hérésiarque Arius & l'exil d'Athanase. Il connut le foible de Constantin, & fit quelquefois, de ce fondateur du Christianisme dans l'empire, le persécuteur des vrais Chrétiens. Il prononça le *Panegyrique* de ce prince, à l'occasion de la réjouissance qu'il fit faire au commencement de la trentième année de son empire, qui fut la dernière de sa vie. On croit qu'il survécut peu à ce prince; il mourut vers 338. Eusebe laissa beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont : I. *L'Histoire Ecclésiastique*, en 10 livres, depuis l'avènement du Messie, jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Pere de l'Histoire Ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Elle a été traduite & continuée jusqu'à la mort du grand Théodose, par Rufin d'Aquilée. Eusebe rejette les narrations fabuleuses avec plus de soin que n'ont fait S. Epiphane & d'autres anciens. Son style, sans agrémens & sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avoit plus de finesse dans le carac-

tere que dans l'esprit. Ce qu'on ne peut lui pardonner, c'est le coupable silence qu'il garde sur l'arianisme dans son Histoire: nouvelle preuve contre ceux qui forcent le sens de ses mauvaises expressions, pour faire un homme orthodoxe d'un intrigant, reconnu par toute l'antiquité pour arien d'esprit & de faction. De toutes les éditions de *L'Histoire Ecclésiastique d'Eusebe*, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la Collection des Historiens Ecclésiastiques Grecs, 3 vol. in-fol., à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une Version en latin qui a mérité l'estime du public savant; ensuite augmentée & revue à Cambridge, en 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente *Traduction* en françois, 4 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12. II. *La Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panegyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la 2e. partie du tome 1er. de l'Histoire de l'Eglise, de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; & quand elle y est, il y a 6 vol. III. *Une Chronique*, qui renfermoit les événemens depuis le commencement du monde, jusqu'à la 20e. année du regne de Constantin. La *Traduction* qu'en fit S. Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusebe entassoit dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la Chronique d'Eusebe, dont il avoit ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve en effet que son édition, imprimée à Amsterdam, chez

Janfon, in-fol., 1658, est pres- que toute conforme à la Tra- duction de S. Jérôme. IV. Les livres *De la Préparation & de la Démonstration Evangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la Religion Chrétienne & la faus- seté du Paganisme. De 20 livres dont la *Démonstration Evangé- lique* étoit composée, il ne nous en reste que 10. Le commen- cement & la fin du 1er. livre & du 10e., manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725 dans sa *Biblio- theque des Auteurs qui traitent de la Religion*. Les meilleures éditions de la *Préparation & de la Démonstration*, sont celle de Paris, 1628, en 2 vol. in- folio, avec une Version nou- velle des 15 livres de la Pré- paration, par le Jésuite Vigier, & celle de Donat, jointe aux livres de la *Démonstration*. V. *Des Commentaires sur les Psaumes & sur Isaïe*, publiés par Dom de Montfaucon, dans les 2 premiers tomes de la Col- lection des Peres Grecs, Paris, 1706, in-fol. Il n'y a, du Com- mentaire sur les Psaumes, que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire, ce qu'Eusebe a fait sur les 119 pre- miers Psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. Le P. Mont- faucon, contre la coutume des éditeurs presque tous enthousiastes de leur original, a em- ployé plusieurs autorités pour prouver qu'il étoit arien, & ces autorités sont convain- cantes. VI. *Des Opuscules* qui portent son nom, & que le

P. Sirmond fit imprimer en la- tin, l'an 1643, Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour & contre Eusebe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son *Histoire Ecclésiastique*. On a aussi d'Eusebe: *Onomaf- ticon urbium & locorum Sacrae Scripturae*, imprimé avec les notes de Bonfrerius & de le Clerc, à Amsterdam, in-fol.

EUSEBE, évêque de Be- ryte, puis de Nicomédie, enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, dont il avoit embrassé les erreurs. Il les ab- jura au concile de Nicée; mais cette abjuration forcée ne l'em- pêcha pas de convoquer, quel- que tems après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Les troubles qu'il excitoit dans l'Eglise, forcerent Constantin à l'envoyer en exil. Il en fut rappelé, & peignit Arius auprès de l'empereur, comme le plus orthodoxe des hommes, & Athanase comme le plus remuant. Il l'accusa d'a- voir mis un tribut sur les Eryp- tiens, d'avoir favorisé la rebel- lion d'un certain Philumene; & pour accabler plus sûrement le saint prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exil- ler, & fit recevoir Arius. Il se fit élire par force évêque de Constantinople, l'an 338, après l'injuste déposition de Paul, dont il ambitionnoit la place. Eusebe de Césarée répandoit sourdement l'arianisme; Eu- sebe de Nicomédie en tiroit vanité. Il fut chef de parti, & voulut l'être. Ses sectateurs fu- rent nommés *Eusebiens*. Quel- ques mois avant sa mort, en 341, il fit admettre dans un

concile d'Antioche les impiétés ariennes comme des points de foi. Eusebe de Césarée l'a voulu faire passer pour un saint : il loue jusqu'à ses défauts ; mais ce sont les éloges d'un homme de parti, qui veut canoniser son chef.

EUSEBE *Emiffene*, ainsi nommé, parce qu'il étoit évêque d'Emese, fut disciple d'Eusebe de Césarée, & mourut vers 359. Il étoit natif d'Edesse en Mésopotamie. S. Jérôme lui attribue plusieurs ouvrages contre les Juifs, les Gentils, les Novatiens, & des Homélies sur les Evangiles ; mais il ne nous en reste rien. On convient aujourd'hui que la plupart des Homélies, publiées sous son nom, ont été composées par des évêques Gaulois dans les premiers tems de l'Eglise Gallicane. On en attribue plusieurs à S. Patient, évêque de Lyon. Eusebe étoit du parti d'Arius.

EUSEBE, (S.) évêque de Verceil au 4^e siècle, mérita ce siège par sa science, des mœurs douces & une piété tendre. Il signala son zèle pour la foi au concile de Milan en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant que de traiter aucune affaire ; mais l'empereur Constance se rendit maître de l'assemblée. Il fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase, par menaces, ou par surprise. Ceux qui eurent la force de résister, furent bannis : Eusebe fut de ce nombre. Après la mort de l'empereur, ce saint homme retourna à son église. Il parcourut la Grece, l'Illyrie, l'I-

talie ; & par-tout il opposa une digue aux ravages de l'arianisme. Il finit saintement ses jours en 373. S. Ambroise (ou l'auteur d'un Sermon qui lui est attribué) dit que c'est le premier qui, en Occident, joignit la vie monastique à la vie cléricale, renforçant ainsi les vertus sacerdotales par le mépris des possessions terrestres : *Primus in Occidentis partibus in eadem ecclesiâ eosdem monachos instituit esse quos clericos, ut esset in ipsis viris & contemptus rerum & accuratio Levitarum* (voyez **JONADAB** & **S. NORBERT**). Jean-André Irici, docteur du college Ambrosien, fit imprimer à Milan en 1748, en 2 vol. in-4^o : *Le livre des Evangiles*, écrit de la propre main d'Eusebe, qu'on avoit trouvé parmi les manuscrits de l'église de Verceil. Il a enrichi cette édition d'une préface, de notes & d'une concordance avec les autres manuscrits des Evangiles & les Versions des SS. Peres. On trouve deux de ses Lettres dans la Bibliothèque des Peres. Il avoit traduit en latin le Commentaire sur les Psaumes d'Eusebe de Césarée ; mais cette traduction est perdue.

EUSEBE, (S.) évêque de Samosate, illustre par sa foi & par son amour pour l'Eglise. Il fut d'abord lié avec les Ariens. Le siège d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Melece pour le remplir. Ils confièrent à Eusebe le décret de cette élection ; mais S. Melece s'étant aussi tôt déclaré pour la foi catholique, les Ariens, appuyés par l'empe-

reur Valens, résolurent de le déposer. Eusebe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avoit confié. On fit courir après lui, & l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendoit l'acte d'élection; mais Eusebe présentant ses deux mains, dit avec fermeté: *Qu'il se les laisseroit couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avoient mis en dépôt.* Ce digne évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, & se trouva à Césarée en Cappadoce l'an 371, pour élire S. Basile, évêque de cette ville, à la priere de S. Grégoire de Naziance le pere. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux Ariens, lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisoit en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les foibles, & animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusebe se trouva au concile d'Antioche en 378, & y parla en digne défenseur de la divinité de Jesus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Le digne prélat, avant d'expirer, fit promettre à ceux qui étoient présens, de ne point poursuivre cette femme en justice. On la poursuivit néanmoins; mais les Catholiques, pour remplir la dernière volonté de ce saint évêque, de-

manderent & obtinrent sa grace.

EUSEBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, & fit une protestation au nom des Catholiques en 429. Devenu évêque de Dorylée, il se signala avec le même zele contre les erreurs d'Eutychès. Cet hérétique étoit son ami: il tâcha de le ramener par la douceur; mais le trouvant toujours plus obstiné, il se rendit son accusateur dans un concile de Constantinople, de l'an 448. Ces sectaires s'en vengerent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut si bien nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eusebe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451, où il poursuivit la condamnation de ce qui avoit été fait à Ephèse; il y reçut une pleine justification, & mourut peu de tems après.

EUSEBE de Strigonie, riche seigneur Hongrois, qui après avoir distribué ses biens aux pauvres, se retira dans les forêts. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastere de Pifilie sous le titre de S. Paul, premier hermite, mais sous la regle des chanoines réguliers de S. Augustin. Les hermites de S. Paul qui ont subsisté en Hongrie jusqu'au regne de Joseph II, lui devoient leur fondation. Eusebe mourut dans le monastere de Pifilie, le 20 janvier 1270. Sa piété & ses autres vertus lui ont acquis le titre de *bienheureux*.

EUSEBIE, (Flavie) femme de l'empereur Constance, dans le 4^e. siecle, étoit née à Thessalonique d'un homme consulaire. Elle avoit de la beauté,

des graces, des vertus, de l'esprit, & du goût pour tous les arts. Ces qualités furent ternies par son attachement à l'arianisme. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans, la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance & femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage femme de cette princesse, & que dès qu'elle fut accouchée, cette malheureuse fit périr le fruit. Eusebie mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son *Panegyrique*, & nous l'avons parmi les ouvrages.

EUSTACHE de St.-Pierre, voyez SAINT-PIERRE.

EUSTACHE, (S.) martyr, qu'on croit avoir souffert la mort avec sa femme & ses enfans, sous l'empire de Trajan. Les actes de son martyre tels que nous les avons, sont supposés ou considérablement altérés. Le P. Kircher a fait de vains efforts pour en établir l'authenticité; ce qui ne prouve rien du tout, contre le culte qu'on lui rend. Voyez Sainte CATHERINE, vierge d'Alexandrie, S. ROCH, &c.

EUSTACHE, (Barthélemi) professeur d'anatomie & de médecine à Rome vers l'an 1550, laissa des *Planches anatomiques*, publiées à Rome en 1728, in-fol. Elles sont très-propres à faire connoître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albin les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore

d'Eustache: I. *Opuscula*, Delft; 1726, in-8°. II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1566, in-4°.

EUSTATHE, (S.) né à Side en Pamphylie, d'abord évêque de Bérée, ensuite d'Antioche en 323. Il se distingua au concile de Nicée par son zèle & par son éloquence. Les Ariens, excités par Eusebe de Nicomédie, prélat intrigant & vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment au saint homme qu'elle avoit eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation il fut déposé, & exilé par Constance, & selon quelques-uns, par Constantin. Il mourut dans son exil à Philippes en Macédoine, vers 337, & fut enterré à Trajanopolis. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, & c'est une véritable perte, s'il est vrai que le style en fût aussi pur, les pensées aussi nobles, les expressions aussi élégantes que Sozomene le dit. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allatus; avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six Jours*, ou *Hexameron*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la Bibliothèque des Peres.

EUSTATHE, évêque de Sebaste, joua un rôle singulier dans l'Eglise au quatrieme siecle. C'étoit un fourbe qui savoit prendre

prendre toutes sortes de formes selon ses intérêts. Tantôt arien pur, tantôt sémi-arien; orthodoxe un jour, le lendemain macédonien, il faisoit toutes les professions de foi que les circonstances exigeoient. Au concile d'Ancyre, il condamne la doctrine d'Aetius son disciple, il est déposé au concile de Melitine, se trouve avec les sémi-ariens à Séleucie. Député par ceux-ci en Occident l'an 365, il en imposa au pape Libere qui l'admit à sa communion: il trompa de même les Peres du concile de Thyane qui le rétablirent sur son siege; mais il n'y fut pas plutôt remonté, qu'il tâcha de communiquer avec les Ariens qui ne voulurent point le recevoir; il finit par se rendre avec Eunomius, chef des ennemis de la divinité du Saint-Esprit, & mourut vers l'an 370. Quelques auteurs ont cru qu'il étoit cet EUSTATHE qui condamnoit le mariage & la possession des biens temporels, & dont les erreurs furent prosrites au concile de Gangre; mais Baronius & presque tous les critiques modernes sont d'un avis contraire, & croient avec plus de vraisemblance, que cet hérésiarque étoit un moine d'Arménie.

EUSTATHE, évêque de Thessalonique dans le douzieme siecle, étoit un habile grammairien. Il laissa des *Commentaires* sur Homere & sur Denys le Géographe. Son travail sur le poëte Grec est fort étendu & très-estimable; il a saisi la force & l'énergie de son original, & la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des *Dissertations*
Tome III;

historiques & philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismene & Isménie*, Paris, 1618, in-8°, traduit en françois, Paris, 1743, in-8°, fig. Colletet en avoit donné une en 1625, in-8°. La meilleure édition des *Commentaires* d'Eustathe sur Homere, est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559 & 1560, 2 vol. in-fol., est moins estimée. Il en a paru à Florence (en 1730, 32 & 35) 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes & les traductions d'Alex. Politi & d'Ant. Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des *Commentaires* sur Denys, ils ont été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Etienne avec le seul texte.

EUSTOCHIUM, (Sainte) de la famille des Scipions & des Emiles, illustre par sa piété & par la connoissance des langues, fut disciple de S. Jérôme. Elle suivit son maître en Orient, & se renferma ensuite avec Ste Paule, sa mere, dans un monastere de Bethléem, dont elle fut supérieure. Elle savoit l'hébreu, le grec, & employoit la plus grande partie de son tems à méditer les *Saintes-Ecritures*. Elle mourut en 419. Vainement les novateurs ont voulu se servir de son exemple, pour mettre la Bible entre les mains de tout le monde, pour en faire la lecture habituelle des femmes & des idiots. « Il » est vrai, dit Fénelon dans » son excellent discours sur » la lecture de l'*Ecriture-Sainte* » en langue vulgaire, que les
 Ddd

» livres de l'Écriture sont les
 » mêmes; mais tout le reste
 » n'est plus au même état; les
 » hommes qui portent le nom
 » de Chrétiens, n'ont plus la
 » même simplicité, la même
 » docilité, la même prépara-
 » tion d'esprit & de cœur. Il
 » faut regarder la plupart de
 » nos fideles comme des gens
 » qui ne sont chrétiens que par
 » leur baptême, reçu dans leur
 » enfance, sans connoissance
 » ni engagement volontaire;
 » ils n'osent en rétracter les
 » promesses, de peur que leur
 » impiété ne leur attire l'hor-
 » reur du public. Ils sont même
 » trop inappliqués & trop in-
 » différens sur la Religion,
 » pour vouloir se donner la
 » peine de la contredire. Ils se-
 » roient néanmoins fort aises
 » de trouver sans peine, sous
 » leur main, dans les livres
 » qu'on nomme divins, de quoi
 » secouer le joug & flatter
 » leurs passions; à peine peut-
 » on regarder de tels hommes
 » comme des catéchumenes.
 » Les catéchumenes qui se pré-
 » paroient autrefois au mar-
 » tyre en même tems qu'au
 » baptême, étoient infiniment
 » supérieurs à ces chrétiens qui
 » n'en portent le nom que
 » pour le profaner... En notre
 » tems chacun est son casuiste,
 » chacun est son docteur, cha-
 » cun décide, chacun prend
 » parti pour les novateurs,
 » sous de beaux prétextes
 » contre l'autorité de l'Eglise;
 » on chicane sur les paroles,
 » sans lesquelles les sens ne
 » sont plus que de vains fan-
 » tômes: les critiques sont au
 » comble de la témérité; ils
 » dessèchent le cœur; ils éle-

» vent les esprits au-dessus de
 » leur portée; ils apprennent
 » à mépriser la piété simple &
 » intérieure. Ils ne tendent qu'à
 » faire des philosophes sur le
 » Christianisme & non pas des
 » chrétiens. Leur piété est plu-
 » tôt une étude sèche & pré-
 » somptueuse, qu'une vie de
 » recueillement & d'humilité.
 » Je croirois que ces hommes
 » renverferoient bientôt l'E-
 » glise, si les promesses ne me
 » rassuroient pas. Les voilà ar-
 » rivés ces tems où les hom-
 » mes ne pourront plus souf-
 » frir la saine doctrine, & où
 » ils auront une démangeaison
 » d'oreilles pour écouter les
 » novateurs. J'en conclus qu'il
 » seroit très-dangereux, dans
 » de telles circonstances, de
 » livrer le texte sacré indiffé-
 » remment à la téméraire cri-
 » tique de tous les peuples. Il
 » faut songer à rétablir l'auto-
 » rité douce & paternelle: il
 » faut instruire les Chrétiens
 » sur l'Écriture, avant que de
 » la leur faire lire: il faut les
 » y préparer peu-à-peu, en
 » sorte que quand ils la liront,
 » ils soient déjà accoutumés à
 » l'entendre, & soient remplis
 » de son esprit avant que d'en
 » voir la lettre: il ne faut en
 » permettre la lecture qu'aux
 » âmes simples, dociles, hum-
 » bles, qui y chercheront non
 » à disputer, non à décider ou
 » à critiquer, mais à se nourrir
 » en silence. Enfin, il ne faut
 » donner l'Écriture qu'à ceux
 » qui ne la recevant que des
 » mains de l'Eglise, ne veulent
 » y chercher que les sens de
 » l'Eglise même » (voyez AL-
 » GASIE, ARUNDEL Thomas,
 » HARNEY, PRODICUS).

E U T

EUSTRATE, archevêque de Nicée au 12^e. siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du St.-Esprit, dans un Traité qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Léon Allatius fait mention de cinq autres Traités du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui, que quelques *Commentaires* sur Aristote, *In Analytica*, grec, Venise, 1534, in-fol. *In Ethica*, grec, Venise, 1536, in-fol., & latin, Paris, 1543, in-fol.

EUTERPE, l'une des neuf Muses. Elle inventa la flûte, & c'est elle qui préside à la musique. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille couronnée de fleurs, tenant des papiers de musique, une flûte, des hautbois, & ayant d'autres instrumens de son art auprès d'elle.

EUTHYCRATE, sculpteur de Sicyone, fils & disciple de Lyssippe, s'appliqua principalement à observer les proportions. Les statues d'*Hercule* & d'*Alexandre* lui acquirent une grande réputation, aussi-bien que sa *Medée*, qui étoit traînée dans un char à quatre chevaux.

EUTHYME, fameux athlète. Il combattit long-tems, suivant la fable, contre un fantôme qui, se voyant vaincu, s'évanouit. Les Témésiens donnoient chaque année à ce fantôme une fille pour sa nourriture, afin qu'il ne tuât plus ceux qu'il rencontroit.

EUTHYMIUS, surnommé le *Synelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, fut mis l'an 906 à la place de Nicolas le *Mystique*, que l'em-

E U T 787

pereur Léon VI avoit chassé de son siege. Il avoit été moine. Ses vertus & son mérite lui acquirent l'estime de ce prince, qui le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, & rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS ZIGABENUS, moine Basilien du 12^e. siècle, composa, par ordre de l'empereur d'Orient, un Traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé: *Panoplie*, est une exposition & une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone en 1586, & depuis il a été inséré dans la grande *Bibliothèque des Peres*. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Evangelies*, littéraux, moraux & allégoriques; mais ses allégories sont moins raisonnables, que celles des commentateurs de son tems.

EUTICHE, (*Eutichius*) de la ville de Fostat en Egypte, joignit aux études ecclésiastiques, celle de la médecine, fut fait patriarche d'Alexandrie le 8 février 933. & mourut le 12 mai 940. Il a laissé des *Annales* en arabe, depuis le commencement du monde jusqu'en 940, peu exactes pour l'histoire & la chronologie, ainsi que la plupart des autres *Histoires arabes*. Pocock les publia à Oxford, en 1699, avec une version latine, en 2 vol. in-4^o, avec des notes. Selden prétend prouver par ces *Annales*, que dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avoit point de

différence véritable entre les prêtres & les évêques; mais le savant Assemani lui a démontré le contraire. On a encore en manuscrit de ce patriarche : I. *Histoire des usurpations des Sarrafins en Sicile.* II. *Dispute entre les Hétérodoxes & les Catholiques contre les Jacobites.* III. *Trois Discours sur le Jeûne & la Pâque, sur les fêtes des Chrétiens & sur les Patriarches, &c.* IV. Quelques Ouvrages de Médecine.

EUTOCIUS d'Ascalon, commentateur d'*Apollonius & d'Archimede*, sous l'empire de Justinien, est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences, chez les Grecs. Ses deux Commentaires sont très-bons, & on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le 1^{er}. se trouve dans l'édition d'*Apollonius* par Halley; le 2^e. a été publié à Bâle, grec & latin, en 1544, in-folio.

EUTROPE, historien latin. On ignore d'où il étoit, & qui il étoit. On conjecture qu'il avoit vu le jour dans l'Aquitaine, & l'on fait qu'il exerça de grandes charges. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées, nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent à la tête de son ouvrage le titre de *Clarissime*, qui ne se donnoit qu'aux sénateurs. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire Romaine* en dix livres, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Eutrope avoit composé

divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une Traduction françoise avec des notes, en 1717, in-12. La 1^{re}. édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-folio; celle *ad usum Delphini*, in-4^o, est de 1683. Il est imprimé avec une Version grecque à Oxford, 1703, in-8^o; à Leyde, 1729, in-12, & en 1762, in-8^o. M. Dellin en donna une édition latine en 1746, à Paris, chez Barboü, avec les observations de Tanneguy le Fèvre. Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste. Voyez **PAUL**, diacre d'Aquilée.

EUTROPE, fameux eunuque sous l'empire d'Arcadius, & son plus cher favori, parvint aux premières charges, & fut même élevé au consulat. Cette dignité, autrefois si éminente, avoit à la vérité été donnée à un cheval sous Caligula; mais elle n'avoit pas encore été avilie au point d'être occupée par un eunuque tel qu'Eutrope. Son insolence, sa cruauté & sa lubricité, souleverent tout le monde contre lui. Gainas, Goth, général Romain, fit révolter les troupes, & ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livreroit la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé d'un côté par la crainte, de l'autre par les prières de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avoit menacée de la faire répudier, le dépouilla de toutes les di-

gnités, & le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauve dans une église. On veut l'en arracher; mais S. Jean-Chrysostome apaisa la populace par un sermon, qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours il en sortit; on lui fit son procès, & il perdit la tête sur un échafaud en 399.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira dès sa première jeunesse dans un monastère près Constantinople. Ses vertus & ses lumières charmerent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère. Il ne sortit de sa solitude, que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais il tomba lui-même dans une hérésie contraire, & non moins funeste. Il soutenoit que la divinité de J. C. & son humanité n'étoient qu'une nature, depuis l'Incarnation; qu'après l'union du Verbe avec l'humanité, il n'étoit resté en J. C. que sa nature divine, sous l'apparence du corps humain. Eusebe, évêque de Dorylée, son ami & son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener à la vérité, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce & du gouvernement de son monastère, & excommunié. L'austérité de ses mœurs lui avoit fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose le

Jeune, étoit son ami. Il obtint de ce prince, qu'on assembleroit un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople; & que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en auroit la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Ephèse*. Eutychès y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclaroit en général qu'il anathématisoit toutes les hérésies. Flavien & Eusebe ses adversaires furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler en 451 le concile de Chalcédoine, le 4e. général. L'*Eutychianisme* y fut proscriit, Dioscore déposé, & la paix rendue à l'Eglise. Mais la secte ne laissa pas de subsister & d'intriguer par différentes chicanes; elle se divisa en différentes branches, dont une des principales étoit celle des Acéphales, ainsi nommés, parce qu'ils étoient d'abord sans chef, également séparés de l'Eglise Catholique, & de Pierre Moïse, faux patriarche d'Alexandrie, le boute-feu de l'Eutichianisme. Marcien, connoissant l'esprit querelleur & pointilleux des Grecs, fit plusieurs loix pour défendre de disputer publiquement sur la Religion. Ces édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des Eutychiens. Il en fut de leurs erreurs comme de celles des Nestoriens. Le mal se perpétua de génération en génération; & cette secte, connue aujourd'hui sous le nom de *Jacobites*,

domine encore en Ethiopie, & est répandue en Egypte & en Syrie. Les philosophes modernes, toujours lestes en raisonnemens lorsqu'il s'agit de religion, ont prétendu que l'Euty-chianisme n'étoit qu'une affaire de mots; il est aisé de voir qu'en niant deux natures en Jesus-Christ, cette secte antécristoifit le mystere de l'Incarnation. « Tout ce mystere, dit » un théologien, est fixé avec » une précision si exacte, qu'on » ne peut rien dire de plus ou » de moins, sans qu'on apper- » çoive l'écart; ce qu'on re- » marque sur-tout dans la doc- » trine lumineuse que la théo- » logie appelle *communication* » *d'idiomes*. Si l'hérétique veut » se déguiser, s'il cherche à » s'envelopper, je le poursuis » dans tous ses faux-fuyans: je » le serre de près, & je ne quitte » pas prise qu'il ne se soit expli- » qué nettement pour ou con- » tre la vérité révélée » (*voyez* ARIUS, CRELLIUS, NESTORIUS, SOCIN Lelie & Fauste).

EUTYCHIEN, pape & martyr, succéda à Félix, en janvier 275. Il ordonna que l'on enseveliroit les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé le 8 décembre 283.

EUTYQUE, (*Euty chius*) patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avoit été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siege de Constantinople par Justinien, à qui il avoit plu. Cet empereur étant tombé dans l'erreur des Incorruptibles (qui soutenoient que le corps de J. C. n'avoit été susceptible

d'aucune altération, & n'avoit jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra cette rêverie dans un édit. Eutyque refusa de le signer, & fut disgracié & exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siege. Ce fut alors qu'il composa un *Traité de la Résurrection*, dans lequel il soutenoit que le corps des ressuscités seroit si délié, qu'il ne pourroit plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siecle & dans les suivans, fut de disputer sans relâche sur des questions, que l'ignorance humaine ne pouvoit résoudre, & sur lesquelles la Divinité n'a rien révélé. S. Grégoire, député du pape Pélage II, détrompa Eutyque de son erreur. Ce patriarche mourut peu de tems après en 582, à l'âge de 70 ans, après avoir fait sa profession de foi en présence de l'empereur, & dit en prenant sa peau avec sa main: *Je confesse que nous ressusciterons tous en cette même chair.*

EUTYQUE, *voy.* EUTICHE.

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même tems qu'Arius par S. Alexandre, évêque de cette ville, & condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté en 335 à l'empereur Constantin une confession de foi, orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Anioche l'an 361; ce qui fut cause que les Catholiques commencerent à tenir leurs assemblées à part; c'est lui qui baptisa l'empereur Constance. Il mourut en 376.

EXPILLI, (Claude d') pré-

fidé au parlement de Grenoble, ami & disciple des plus célèbres jurisconsultes de son tems, naquit à Voiron en Dauphiné l'an 1561, & mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV & Louis XIII se servirent utilement de lui dans le Comtat Venaissin, en Piémont & en Savoie. C'étoit un homme très-estimable, l'ami & le protecteur des gens de lettres. Qui méritoit son amitié (dit Chorier, historien du Dauphiné) l'avoit infailliblement; & c'étoit la mériter, que d'avoir du savoir & de la vertu. Le président d'Expilli étoit orateur, historien & poëte; mais il ne rempli bien aucun de ces titres, du moins si l'on compare les ouvrages qui nous restent de lui, à ceux de nos bons écrivains. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *Poésies*, publiées in-4° en 1624, & la *Vie de Baïard*, in-12, 1650, ne méritent guere davantage de l'être. Son *Traité de l'Orthographe Françoisé*, à Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, & une pratique bizarre & hors d'usage. Le magistrat valoit mieux en lui que l'écrivain. *Voyez sa Vie*, Grenoble, 1660, in-8°, par Boniel de Châtillon. — Le nom d'Expilli est devenu fameux dans ces dernières années, par un abbé d'Expilli, connu par des spéculations géographiques & des calculs exagérés sur la population de la France; & plus encore par la part très-active qu'il a prise au schisme, & son empressement à envahir l'épiscopat.

EXUPERANCE, préfet des

Gaules, & parant du poëte Rutilius, étoit de Poitiers. Son frere Quintilien, retiré à Bethléem, y menoit une vie d'anachorete. Ce fut, à ce qu'on croit, à la priere de celui-ci, que S. Jérôme écrivit à Exuperance la *Lettre* que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, & à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exuperance, occupé à rétablir les loix dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424 à Arles, dans une sédition militaire.

EXUPERE, (S.) évêque de Toulouse, illustre par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or & d'argent, pour assister les pauvres. Il fut réduit à porter le corps de J. C. dans un panier d'osier, & son sang dans un calice de verre. S. Jérôme le compare à la veuve de Sarepta, & lui a dédié son *Commentaire* sur le prophete Zacharie. Le pape Innocent lui a adressé une *Décretale*, célèbre dans l'histoire ecclésiastique. S. Exupere mourut vers 417, plein de jours & de vertus. — Il ne faut pas le confondre avec S. EXUPERE, évêque de Bayeux au 4e. siècle. Celui-ci, honoré encore sous le nom de S. Spire, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Évangile en Neustrie (aujourd'hui Normandie).

EYBEN, (Hulderic) savant jurisconsulte, né à Norden l'an 1629 d'une famille noble, devint conseiller & antécresseun à Helmstadt, puis juge dans

La chambre impériale de Spire, enfin conseiller au conseil-aulique de l'empereur Léopold. Il mourut en 1699, laissant des Ouvrages, imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connoît guere en France, quoiqu'estimés de leur tems.

EYCK, voyez EICK.

EYMERICK, voy. NICOLAS.

EZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz son pere, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles, & mit en pieces le serpent d'airain que les Israélites adoroient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, & assembla les prêtres & les Lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y immola des victimes, & rétablit le culte du Seigneur. Son zele fut récompensé; il reprit les villes dont les Philistins s'étoient emparés sous le regne d'Achaz son pere. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, & leur refusa le tribut ordinaire. Sennacherib, outré de ce refus, porte la guerre dans le royaume de Juda. Il y étoit entré, lorsqu'Ezéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. Le prophete Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine. Dieu, touché par ses prieres, lui renvoya le prophete pour lui annoncer sa guérison miraculeuse. Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau: il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Quelques interpretes ont cru que le soleil rétrograda dans son cours;

mais quoique les grandes révolutions ne coûtent pas plus à Dieu que les petites, il est plus simple & plus naturel de borner le prodige demandé par Achaz au lieu où il s'exécuta. Ezéchias exprima sa reconnoissance par le beau Cantique, plein de sentimens profonds & des plus touchantes images, qu'on lit au chap. 38 d'Isaïe: *Ego dixi in dimidio dierum meorum*, &c. Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ezéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, & lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ezéchias s'étant humilié sous la main qui le menaçoit, obtint qu'il ne verroit point ce malheur. Cependant Sennacherib s'étoit rendu maître des plus fortes places, & menaçoit Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu, qu'on lui payeroit une somme immense. Ezéchias épuisa ses trésors & dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagements; mais à peine avoit-il compté l'argent, que Sennacherib rompit le traité & revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeoit. Il s'avançoit vers Jérusalem; mais l'Ange du Seigneur ayant tué dans une seule nuit 185 mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ezéchias, délivré de ce redoutable ennemi, chercha Dieu de tout son cœur, le trouva, & mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans.

Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il étoit savant dans les mathématiques, & qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de Nisan au bout de chaque 3e. année.

EZECHIEL, l'un des 4 grands Prophetes, fils du sacrificateur Buzi, fut emmené captif à Babylone avec Jécho-nias. Il commença à prophétiser l'an 595 avant J. C. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettoient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif & du temple, sur le regne du Messie & la vocation des Gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, & fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avoit reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques, qui ont fourni des plaisanteries bien déplacées aux incrédules modernes. On fait que l'un d'eux, particulièrement fameux par la légèreté & l'indécence de ses critiques, parloit volontiers du pain d'Ezéchiél, cuit avec des excréments fêchés au soleil (comme il est d'usage dans plusieurs plages d'Orient, où le bois est rare), mais que le dégoûtant commentateur représentoit sous un autre aspect : ce qui a donné l'idée à un poète latin de placer le portrait du mauvais plaisant dans un lieu de désagréable odeur, avec l'inscription suivante :

*Mic qui proveniant fumisque re-
centibus balant,
Postremos habuit, res memo-
rande, cibo;*

*Ritè depes pastas finxit quas Eze-
chielii*

*Insulst mendax imperitasse
Deum.*

*Gaudeat bis epulis, hæc gaudeat
ede; sui que*

*Hoc templum gustus, hoc fit ho-
noris idem.*

Ferney, jusqu'à sa fin, ne fit point
ses délices :

Son goût fut, dans Paris, plus con-
forme à ses mœurs.

On l'y vit dévorant ses propres
immondices,

Passer en un clin-d'œil, du triom-
phe aux horreurs;

Qu'il en jouisse donc; digne de sa
mémoire

Ce temple soit celui de son goût,
de sa gloire.

Il suffit de remarquer, 1°. que la plupart des choses dont les incrédules ont tourné en ridicule la représentation réelle & physique, ne se passèrent qu'en vision. Il n'en faut que lire le récit pour en être convaincu.

2°. Le langage typique étoit alors usité dans la plus grande partie de l'Asie; plusieurs peuples de l'Orient le conservent encore; on l'a retrouvé dans l'Amérique. Si les actions symboliques des prophetes étoient surprenantes par leur singularité, quelquefois même par leur durée, elles constatoient par-là même devant le peuple nombreux qui les voyoit, l'existence de la prophétie; elles ne laissoient aucun lieu de soupçonner après l'événement, qu'elle eût été controuvé. Les malheurs annoncés par les prophetes faisoient plus d'impression sur les coupables par l'appareil de l'avertissement. Le langage typique est en général le plus énergique & le plus propre à faire impression, « Trasilbule &

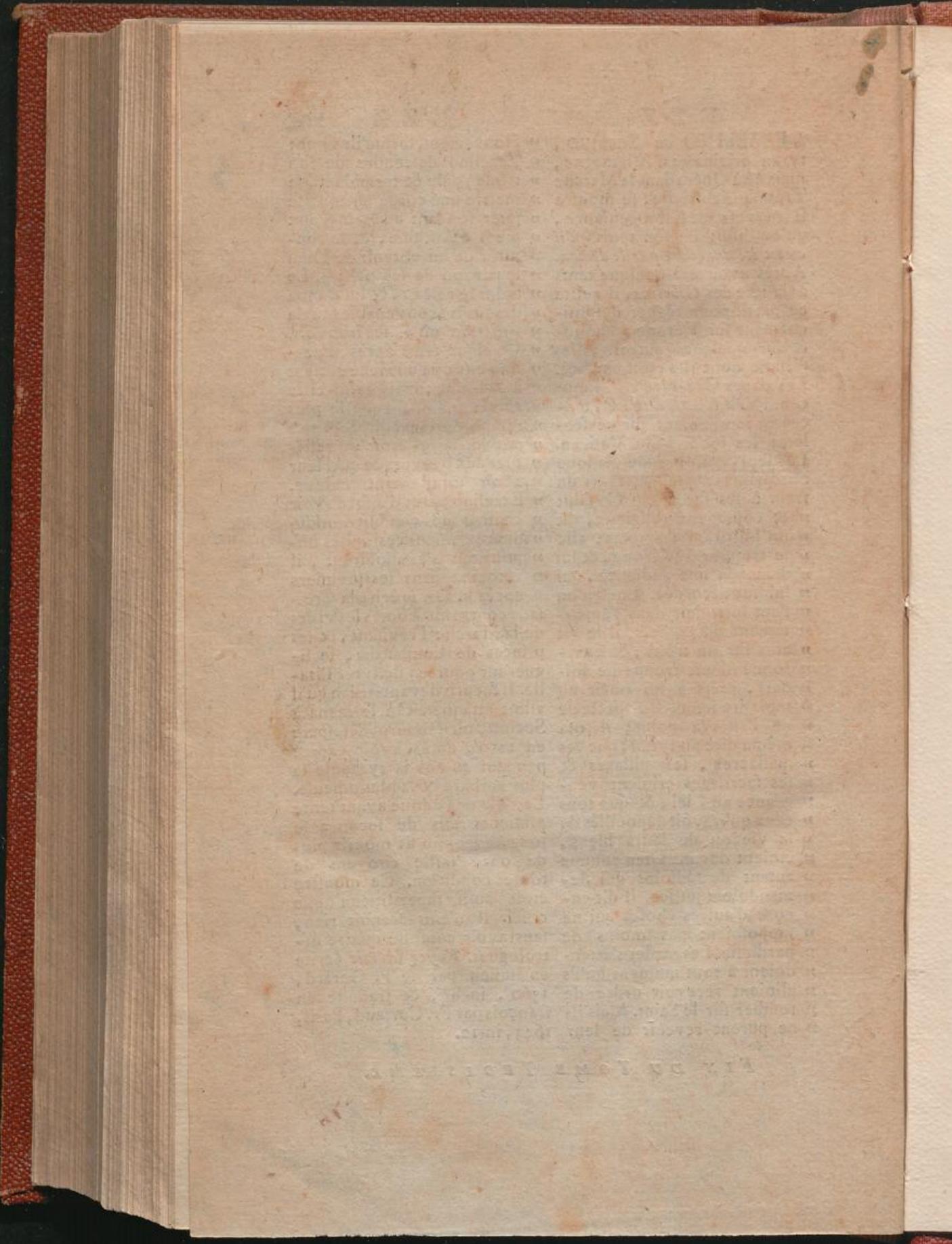
» Tarquin, dit l'auteur de l'*E-*
 » *mile*, coupant des têtes de
 » pavots; Alexandre appli-
 » quant son sceau sur la bouche
 » de son favori; Diogene mar-
 » chant devant Zénon, ne par-
 » loient-ils pas mieux que s'ils
 » avoient fait de longs dis-
 » cours? Darius engagé dans
 » la Scythie avec son armée,
 » reçoit de la part du roi des
 » Scythes un oiseau, une gre-
 » nouille, une souris & cinq
 » fleches. Cette harangue fut
 » entendue, & Darius n'eut
 » plus grande hâte que celle de
 » regagner son pays comme il
 » put ». Ces observations ont
 lieu à l'égard de plusieurs pas-
 sages de Jérémie & des autres
 prophetes. Des philosophes hy-
 pocrites se sont récriés sur quel-
 ques images & expressions de
 ce prophete, & lui ont reproché
 d'avoir peint l'idolâtrie de Jér-
 usalem & de Samarie sous l'i-
 mage de deux prostituées, dont
 la lubricité est représentée avec
 des expressions que nos mœurs
 ne supportent pas. Mais il ne
 faut pas juger des mœurs an-
 ciennes par les nôtres. « Chez
 » un peuple, dit un auteur,
 » dont les mœurs sont simples
 » & pures, le langage est moins
 » châtié que chez les autres.
 » Lorsqu'il y a peu de commu-
 » nication entre les deux sexes,
 » les hommes parlent entr'eux
 » plus librement qu'ailleurs.
 » Les enfans & les personnes
 » innocentes parlent de tout
 » sans rougir; elles ne pensent
 » pas qu'on puisse en tirer
 » de mauvaises conséquences.
 » C'est le desir coupable de
 » faire entendre des obscénités,
 » qui engage les impudiques à
 » se servir d'expressions détour-

» nées, afin de révolter moins;
 » ainsi, plus les mœurs sont dé-
 » pravées, plus le langage de-
 » vient mesuré & chaste en ap-
 »arence. Celui des Hébreux,
 » qui est très-naïf & très-libre,
 » loin de prouver la corruption
 » de leurs mœurs, démontre
 » précisément le contraire ». C'est probablement à l'époque
 où les mœurs commencèrent à
 se dépraver par la suite des
 siècles, que les Juifs com-
 prirent que les tableaux tracés
 par Ezéchiel, pouvoient être
 dangereux, & qu'ils ne per-
 mirent plus de lire ses prophé-
 ties avant l'âge de 30 ans (*voyez*
SALOMON). Les *Prophéties*
 d'Ezéchiel sont fort obscures,
 sur-tout au commencement &
 à la fin. Elles sont au nombre
 de XXII, & disposées suivant
 l'ordre des tems qu'il les a faites.
 Prado & Villalpand, Jésuites,
 ont fait de savans commentaires
 pour les éclaircir. Son style,
 suivant S. Jérôme, tient un mi-
 lieu entre l'éloquent & le gros-
 sier. Il est rempli de sentences,
 de comparaisons, de visions
 énigmatiques. Ce prophete pa-
 roît très-versé dans les choses
 profanes.

EZECHIEL, juif, poète
 Grec, florissoit après le milieu
 du premier siècle de l'ere chré-
 tienne; ou selon Huet, un
 siècle, & selon Sixte de Sienna,
 40 ans avant J. C. D'une Tragé-
 die qu'il avoit faite sur la sortie
 des Hébreux hors de l'Egypte,
 il ne reste plus que des fragmens,
 que Frédéric Morel a traduits
 en prose & en vers latins. Ils pa-
 rurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans *Corpus*
Poëtarum Græcorum, Geneve,
 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

EZZELINO ou ECCELINO , » étonnement, lorsqu'ils virent
 tyran originaire d'Allemagne, » Ezzelino descendre de son
 mais né à Onéra dans la Marche » trône, pâle & tremblant, se
 Trévifane en Italie, se montra » mettre une corde au cou, se
 si pervers dès son enfance, » jeter fondant en larmes aux
 qu'on disoit de son tems qu'il » pieds d'Antoine, & le con-
 avoit été engendré par le démon. » jurer de lui obtenir de Dieu
 Après avoir été quelque tems » le pardon de ses péchés. Le
 à la tête des *Gibelins*, il quitta » Saint le releva, & lui donna
 ce parti pour régner despoti- » des avis convenables à la
 quement sur Vérone, Padoue » situation où il se trouvoit.
 & sur quelques autres villes » Quelque tems après, Ezze-
 d'Italie dont il s'étoit emparé. » lino envoya un riche présent
 Les papes Grégoire IX, Inno- » à Antoine; mais celui-ci le
 cent IV & Alexandre IV, lan- » refusa, en disant que le plus
 cerent inutilement sur ce scé- » agréable présent que le prince
 lérat les foudres du Vatican. » pût lui faire, étoit de resti-
 Le seul Antoine de Padoue » tuer aux pauvres ce qu'il leur
 mit pendant quelque tems un » avoir injustement enlevé.
 frein à ses fureurs. « Ce saint » Ezzelino parut d'abord avoir
 » & courageux religieux, dit » changé de conduite. Mal-
 » un historien du tems, alla » heureusement ces belles dif-
 » le trouver à Vérone, & lui » positions s'évanouirent, il
 » demanda une audience, qui » retomba dans ses premiers
 » lui fut accordée. Lorsqu'on » excès ». On prêcha la Croi-
 » l'eut introduit dans l'appar- » sade contre lui. Toutes les villes
 » tement d'Ezzelino, il le vit » de la Marche Trévifane, & les
 » assis sur un trône, & envi- » princes de Lombardie, se li-
 » ronné d'une troupe de sol- » guerent pour en délivrer l'Ita-
 » dats, prêts à lui obéir au » lie. Il fut pris devant Milan qu'il
 » moindre signe. Ce spectacle » alloit attaquer. On le mena à
 » ne l'effraya point; il osa » Socino, où il mourut désespéré
 » même dire au tyran, que ses » en 1259, après avoir exercé
 » massacres, ses pillages & » pendant 40 ans la tyrannie la
 » ses sacrilèges crioient ven- » plus barbare & la plus odieuse.
 » geance au Ciel, & que tous » La ville de Padoue ayant tenté
 » ceux qu'il avoit dépouillés de » plusieurs fois de secouer le
 » la vie ou de leurs biens, » joug, Ezzelino fit mourir plus
 » étoient devant Dieu comme » de onze mille citoyens de
 » autant de témoins qui de- » toute condition. Ce monstre
 » mandoient justice. Il dit en- » étoit aussi superstitieux que
 » core d'autres choses qui ne » cruel. Il n'entreprenoit rien,
 » supposoient pas moins de » sans avoir consulté quatre as-
 » hardiesse. Les gardes s'atten- » trologues. *Voyez sa Vie écrite*
 » doient à tout moment qu'ils » en italien par le P. Gerard,
 » alloient recevoir ordre de » 1560, in-8°, & traduite en
 » tomber sur le Saint. Mais ils » françois par Fr. Cortaud, Paris,
 » ne purent revenir de leur » 1644, in-12.

FIN DU TOME TROISIEME.



1871